

Résilience et reproduction sociale dans une communauté isolée du Québec nordique : Le cas de
Tête-à-la-Baleine

Luce Lemieux-Huard

Thèse soumise dans le cadre des exigences du programme de maîtrise en Innovation sociale

École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère

Université Saint-Paul

© Luce Lemieux-Huard, Rimouski, Canada, 2022

Table des matières

Table des matières.....	I
Liste des figures	III
Liste des tableaux.....	IV
Liste des acronymes.....	V
Sommaire	VI
Remerciements.....	VII
Introduction.....	1
1. Problématisation	5
1.1 La MRC du Golfe-du-Saint-Laurent : forces, défis et isolement.....	5
1.2 Entre isolement et insularité.....	8
1.3 Le concept de résilience	10
1.3.1 La résilience des communautés	11
1.3.2 Les apports de la théorie critique : la résilience pour qui ?	15
1.3.3 La résilience face à quoi ?.....	17
1.3.4 <i>Community Capitals Framework</i> et approche critique de la résilience	19
1.4 Travail de reproduction sociale.....	22
2. Questions de recherche.....	27
3. Méthodologie.....	28
3.1 Étude de cas et choix de la communauté.....	28
3.1.1 Portrait sommaire de la communauté choisie	29
3.2 Théorie ancrée.....	31
3.3 Méthodes de collecte.....	33
3.4 Diffusion des résultats.....	37
4. Description des résultats.....	39
4.1 Les capitaux de la communauté	39
4.1.1 Capital naturel.....	40
4.1.2 Capital culturel	41
4.1.3 Capital social	42
4.1.4 Capital humain.....	44
4.1.5 Capital politique	46

4.1.6 Capital financier	48
4.1.7 Capital bâti.....	48
4.2 Sentiment d'appartenance	49
4.3 Une résilience face à quoi ?.....	51
4.3.1 Crises temporaires	51
4.3.2 Les imprévus quotidiens liés à l'isolement.....	52
4.3.3 La situation démographique : le grand bouleversement qui menace la communauté ..	55
4.3.4 Crise démographique et avenir du village	57
4.4 Les freins au développement de la résilience.....	59
4.5 Les organisations locales de Tête-à-la-Baleine.....	63
4.6 Les réactions face aux défis : développer et mobiliser le capital	68
5. Discussion.....	77
5.1 Tête-à-la-Baleine, communauté de résilience	77
5.1.1 De la résilience individuelle à la résilience collective.....	78
5.1.2 Développer l'agentivité pour développer la résilience face à la crise démographique	81
5.2 Isolement, dépendance, interdépendance et indépendance	86
5.3 Les initiatives collectives de reproduction sociale, un des moteurs de la résilience.....	89
5.4 Qu'en est-il de la construction de la résilience? Regard autoréflexif sur notre recherche ..	94
Conclusion	96
Annexes.....	100
Annexe I - Formulaire de consentement	100
Annexe II - Guide d'entretien – Acteurs locaux	103
Annexe III - Guide d'entretien – acteurs régionaux.....	106
Annexe IV - Certificat d'éthique.....	109
Annexe V – Tableaux «The diverse economy» selon J.K Gibson-Graham.....	111
Références.....	112

Liste des figures

Figure 1 - Les communautés de pêcheurs comme système socioécologique	12
Figure 2 - L'iceberg des économies diverses.....	24
Figure 3 - Carte de la MRC du Golfe-du-Saint-Laurent, de ses municipalités et du village de Tête-à-la-Baleine	31

Liste des tableaux

Tableau 1 - Facteurs contribuant à la résilience des communautés	14
Tableau 2 - Projection dans l'avenir : Tête-à-la-Baleine dans cinq ou dix ans.....	58
Tableau 3 - Liste non exhaustive d'organisations présentes à Tête-à-la-Baleine	63
Tableau 4 - Utilisation, renforcement et création de capitaux par les initiatives locales à Tête-à-la-Baleine	70

Liste des acronymes

CISSS : Centre intégré de santé et de services sociaux

CLSC : Centre local de services communautaires

MRC : Municipalité régionale de comté

OBNL : Organisme à but non lucratif

SCHL : Société canadienne d'hypothèque et de logement

Sommaire

Cette étude de cas porte sur la résilience dans la communauté de Tête-à-la-Baleine en Basse-Côte-Nord. En mobilisant des approches critique et socioécologique de la résilience ainsi que les concepts d'isolement géographique et de travail de reproduction sociale, nous avons développé un portrait de la résilience dans une communauté nordique isolée québécoise. Des entretiens semi-dirigés, un séjour d'observation sur le terrain et une analyse de documents nous ont menés à voir que le travail des initiatives locales et des membres de la communauté contribue à développer et mobiliser les capitaux de Tête-à-la-Baleine. Nous verrons que les critiques apportées au concept de résilience peuvent être particulièrement utiles pour mieux comprendre la complexité de la résilience d'une communauté isolée. Sans prétendre apporter des solutions aux différentes crises, perturbations et défis que connaissent les Baleinois-es, cette recherche souhaite mettre de l'avant les forces de la communauté et les efforts quotidiens des résident-es du village.

Remerciements

En déposant cette thèse de maîtrise, j'achève un travail qui a accompagné ma tête et mon cœur depuis près de 2 ans. Je souhaite remercier mon directeur Jonathan Durand Folco qui m'a guidé dans ce processus avec une confiance inespérée. Je souhaite aussi à remercier le comité d'évaluation qui a cru au potentiel de cette étude et m'ont aidé à solidifier ma démarche.

Le succès de ce projet est surtout redevable à l'accueil et la générosité exceptionnelle des Baleinois-es qui m'ont offert leurs témoignages, qui ont répondu à mes questions, m'ont fait découvrir la splendeur de leurs paysages, ont partagé une partie de leur histoire personnelle et de l'Histoire fascinante de leur coin de pays. Si ce projet se termine, la communauté de Tête-à-la-Baleine restera toujours dans mon cœur et c'est avec admiration et reconnaissance que je continuerai de réfléchir au développement des régions éloignées et isolées.

Je souhaite aussi remercier mon conjoint William et ma fille Flavie qui m'ont accompagnée dans ce périple. Votre présence à mes côtés, tant sur le terrain qu'à la maison m'a apaisée et m'a permis de me recentrer sur l'essentiel : l'amour, la compassion, l'entraide. Merci à mes parents pour le gardiennage, les petits repas et votre présence constante. Enfin, merci à ma sœur et mes frères ainsi qu'à mes précieux-ses ami-es. Votre soutien dépassera toujours l'ampleur de mes doutes. Je vous aime.

Je dédie ce travail à celles et ceux qui continuent d'œuvrer tous les jours à l'avenir de leur village.

Introduction

Isolée du reste de la province par l'absence de lien routier, la MRC du Golfe-du-Saint-Laurent, aussi appelée Basse-Côte-Nord, est unique au Québec. Les communautés qui la composent sont souvent perçues comme vulnérables en raison de leur position géographique particulière et de leur situation économique et démographique difficile. Face à ces défis, le prolongement de la route 138 est vu comme une des principales solutions (Comité directeur FARR-OVT, 2017). L'annonce récente du début des travaux routiers permet d'envisager un désenclavement dans un avenir relativement proche. Toutefois, les tronçons qui seront construits d'ici 2025 ne relieront que certains villages entre eux (Forest, 2021). En attendant, l'actualité récente fait écho aux enjeux majeurs de notre époque, comme les changements climatiques (Cantin, 2021; Corneau et Robert, 2021) ou la sécurité alimentaire (Kirouac-Poirier, 2021). De plus, plusieurs auteurs-trices affirment que les communautés de la Basse-Côte-Nord disposent d'atouts importants : des liens sociaux forts, une identité territoriale marquée et un important sentiment d'appartenance (Guimond, 2006; Plante, Chouinard et Bernatchez, 2007; Lachapelle et Bourque, 2012).

Devant l'unicité de la situation géographique de la Basse-Côte-Nord, l'ampleur des défis que connaît la région et les atouts dont fait état la littérature, plusieurs questionnements ont émergé. Qu'est-ce qui a permis et permet encore aujourd'hui aux communautés de la Basse-Côte-Nord de faire face aux changements économiques (impacts du moratoire sur la morue, par exemple) et démographiques (exode des jeunes et des moins jeunes, vieillissement de la population)? Peut-on dire que ces communautés sont résilientes face à ces changements? Comment l'isolement favorise-t-il ou nuit-il au développement de la résilience? Comment est-ce que les populations locales peuvent-elles agir au quotidien pour renforcer la résilience de leur communauté? Sans

répondre directement à l'ensemble de ces questionnements, notre recherche tentera tout de même d'explorer ces thèmes pour répondre à notre question principale : *comment une communauté nordique isolée construit-elle sa résilience au quotidien?*

Le fait de pointer la cohésion sociale, le sentiment d'appartenance ou le capital social comme étant des facteurs de résilience comme cela est souvent le cas dans la littérature (Townshend et al., 2014; Aldrich et Meyer, 2014; Rapaport et al., 2018) ne suffisait pas à répondre à nos questionnements. En effet, si ces caractéristiques sont sans contredit des atouts importants dans les communautés de Basse-Côte-Nord, les identifier sans tenter de comprendre ce qui les construit nous donne l'impression d'une conception statique de la résilience d'une communauté. Une approche théorique critique permettra alors de présenter la résilience comme un processus dynamique qui nécessite du travail. Ainsi, la notion de travail de reproduction social nous guidera dans nos choix méthodologiques. En effet, nous nous pencherons avec une attention particulièrement sur les initiatives locales qui se rapportent au travail de reproduction sociale. Ces intuitions initiales nous ont donc menées vers une approche conceptuelle de la résilience qui joint les approches critiques et socioécologiques.

Cette recherche menée dans le cadre d'une maîtrise en innovation sociale prend la forme d'une étude de cas. Nous nous concentrerons donc particulièrement sur une communauté isolée de la Basse-Côte-Nord, soit celle de Tête-à-la-Baleine, une communauté francophone d'une centaine d'habitant-es. Des entrevues semi-dirigées, un séjour sur le terrain et l'analyse de documents divers nous ont permis d'approfondir notre compréhension de la réalité de ce village. Bien que la présentation de ce travail puisse donner une impression de linéarité, il est de mise de rappeler que cette démarche est largement itérative. Les questions de recherche, les choix conceptuels,

notre échantillonnage et les outils de collectes ont évolué tout au long des avancements de cette étude.

Par ce projet de recherche, nous souhaitons contribuer à la littérature scientifique sur la région de la Basse-Côte-Nord, et sur les communautés isolées du Québec en général. Nous souhaitons aussi participer à enrichir la compréhension de la résilience de ces communautés, puisque les références abordant la résilience sous un angle critique et socioécologique s'intéressent plus souvent à des communautés urbaines ou constituent surtout des travaux théoriques. Nous souhaitons aussi valoriser le travail qui est réalisé au sein des communautés afin de pouvoir les voir autrement que comme des communautés vulnérables ou dévitalisées.

Cette thèse de maîtrise sera présentée en quatre chapitres. D'abord, nous élaborerons la problématisation de la recherche. Dans cette section, nous présenterons le contexte géographique et socioéconomique de la Basse-Côte-Nord. Nous présenterons l'état de la littérature scientifique et grise sur cette MRC. Cela nous mènera à nous pencher sur le concept d'isolement géographique. Nous explorerons par la suite la littérature sur le concept de résilience, ce qui nous permettra d'identifier plus clairement les approches socioécologiques et critiques comme étant les approches conceptuelles choisies pour cette étude. Le concept de reproduction sociale sera élaboré par la suite. Cela nous permettra de clarifier ce que nous étendons par initiatives collectives de reproduction sociale. Cette notion nous accompagnera tout au long de la démarche, notamment dans nos choix méthodologiques. La première section se conclura par l'énonciation de nos questions de recherches principales et secondaires.

La seconde section présentera les choix méthodologiques qui ont guidé notre recherche. Nous y présenterons les approches qui ont orienté l'ensemble de notre démarche et nous y justifierons

notre choix de cas : le village de Tête-à-la-Baleine. Nous verrons aussi que pour renforcer la validité des résultats, une triangulation des méthodes de collecte sera privilégiée. En effet, l'entretien semi-dirigé, l'observation non participante et l'analyse de documents nous ont permis d'obtenir et de valider nos résultats.

Le troisième chapitre présentera une analyse descriptive de nos résultats. Les différentes composantes du concept de résilience seront utilisées afin de diviser la présentation des résultats de manière intelligible. Nous tenterons d'abord d'établir une description des capitaux de la communauté. Nous aborderons par la suite l'important sentiment d'appartenance des Baleinois-es. En contrepartie, la notion de résilience implique la présence de changements, de défis et de perturbations. Nous aborderons donc ces enjeux puis nous verrons aussi que des freins sont présents et que ceux-ci limitent les possibilités de développement des capitaux. Cela nous mènera à nous pencher sur les organisations locales et sur leur travail. Puis, nous terminerons cette section en présentant comment les Baleinois-es et les organisations locales travaillent à mobiliser les capitaux pour faire face aux défis et changements.

Enfin, la quatrième et dernière section de ce travail présentera une discussion qui mettra en dialogue les résultats et les apports de la littérature et nous permettra de répondre, en partie, à nos questions de recherche. Nous constaterons que, malgré plusieurs éléments de réponse et une analyse développée de la résilience à Tête-à-la-Baleine, il s'avère difficile, voire impossible, de répondre complètement à notre question de recherche. Pour explorer ce défi, une réflexion sur la recherche réalisée sera présentée.

1. Problématisation

1.1 La MRC du Golfe-du-Saint-Laurent : forces, défis et isolement

La MRC du Golfe-du-Saint-Laurent est l'une des six MRC de la région administrative de la Côte-Nord. Située à son extrême est, elle est constituée de cinq municipalités et de deux communautés innues. Les municipalités de la MRC sont elles-mêmes composées de 14 villages répartis sur la côte du Golfe du Saint-Laurent et ses îles. À l'ouest de la MRC, le village de Kegaska est connu comme le dernier village accessible par la route 138. À l'est, la municipalité de Bonne-Espérance et celle de Blanc-Sablon sont reliées au Labrador qui se situe tout juste à côté. Entre les deux, les différents villages sont reliés au reste du Québec par voies aériennes, maritimes ou par la Route blanche en saison hivernale. Les communautés de la Basse-Côte-Nord sont majoritairement anglophones, à l'exception de trois villages francophones et des communautés innues de Pakua Shipi et d'Unamen Shipu.

Peu de recherches se sont intéressées à la Basse-Côte-Nord dans les dix dernières années. Pour cette raison, la littérature grise et les banques de données gouvernementales s'avèrent des ressources très utiles pour mieux connaître la situation actuelle dans cette région. Sans prétendre tracer un portrait complet du territoire et de ses communautés, nous nous attarderons davantage sur ce que ces sources d'information révèlent sur les forces et les défis de la MRC du Golfe-du-Saint-Laurent.

D'un point de vue démographique, les données publiées par l'Institut de la statistique du Québec montrent que la population de la MRC du Golfe-du-Saint-Laurent a connu une décroissance de 20 % entre 2000 et 2021 passant de 5770 à 4620 habitant-es. La population serait d'ailleurs plus âgée qu'ailleurs sur la Côte-Nord et au Québec, avec un âge médian de 47,9 ans contre 45,8 ans

et 43 ans (Institut de la statistique du Québec, 2021). Ces enjeux démographiques sont aussi abordés par le Comité directeur du FARR-OVT qui juge que la diminution du nombre d'habitant-es est un défi pour l'ensemble de la Côte-Nord qui connaît une diminution de 10 % de la population dans les 20 dernières années (Institut de la statistique du Québec, 2022 ; Comité directeur FARR-OVT, 2017).

La situation économique fait aussi partie des difficultés que l'on recense dans les différentes sources consultées. La proportion de familles vivant avec un faible revenu y est particulièrement élevée (16 % contre 9 % au Québec) et la situation d'emploi est aussi critique avec un taux de travailleurs de 64 % contre 79 % dans l'ensemble de la province (Institut de la statistique du Québec, 2020 ; Lachapelle et Bourque, 2012 ; Guimond, 2006). À ce sujet, Lachapelle et Bourque (2012) pointent l'effondrement du secteur de la pêche en plus de l'isolement rendant difficile l'accès aux emplois, aux études et services de santé. Ces constats sont par ailleurs confirmés par la géographe Laurie Guimond qui s'est intéressée à l'identité territoriale des francophones de la Basse-Côte-Nord (Guimond, 2006). Le manque d'emplois pousserait aussi plusieurs travailleurs à s'exiler pendant la saison estivale (Guimond, 2006 ; Lachapelle et Bourque, 2012).

Outre l'accès à l'emploi et aux services, un rapport de recherche présenté par le Centre de recherche sur le développement territorial (CRDT) affirme que les changements climatiques risqueraient d'aggraver les enjeux liés aux infrastructures de transports. Les hivers plus chauds et plus courts pourraient avoir pour effet de raccourcir la durée d'ouverture de la Route blanche. Cette voie qui se forme sur les glaces du golfe est utilisée par les résident-es de la Basse-Côte-Nord pour se déplacer en motoneiges de village en village (Plante, Chouinard et Bernatchez, 2007). Selon plusieurs sources, la Route blanche constitue un élément central de la vie culturelle

et sociale dans la MRC (Plante, Chouinard et Bernatchez, 2007 ; Guimond, 2006 ; Tremblay et Trottier, 2018). Toujours en lien avec les changements climatiques, Plante et ses collègues (2007) abordent aussi leurs impacts sur l'industrie de la pêche, sur l'érosion des berges et sur la qualité de l'eau potable dans la région. Enfin, l'isolement occasionne aussi des défis pour ce qui est de l'approvisionnement alimentaire en raison de la dépendance aux transports aériens et maritimes. Cela est vrai à la fois au niveau de l'accès aux denrées (Comité du directeur du FARR-OVT, 2017) qu'au niveau de leur prix (Duquette et *al.*, 2011).

La littérature fait aussi état de certaines forces qui sont présentes dans les communautés de la Basse-Côte-Nord. En effet, les références consultées mentionnent des liens sociaux forts, une identité territoriale marquée et un important sentiment d'appartenance (Guimond 2006 ; Plante, Chouinard et Bernatchez, 2007 ; Lachapelle et Bourque, 2012). Selon Guimond, l'isolement géographique de la Basse-Côte-Nord serait central dans la construction d'une identité territoriale forte (2006). Pour ce qui est des liens sociaux, dans une entrevue menée par Lachapelle et Bourque, un Bas-Côtier affirme : « Quand tu dis que tu es un *coaster*, c'est que tu viens de la Basse-Côte et on s'entraide tous. Si je suis à Montréal et que je vois quelqu'un de La Tabatière, je me sens vraiment attaché à lui instantanément » (Lachapelle et Bourque, 2012, p.40).

Plante, Chouinard et Bernatchez (2007), quant à eux, affirment que pour renforcer les capacités des communautés en matière de changements climatiques, il est important de miser sur le capital social qui est vu comme un atout. Le portrait qui a été dressé de la Basse-Côte-Nord semble correspondre à la description d'autres communautés nordiques isolées dont l'économie repose majoritairement sur la pêche (Himes-Cornell et Hoelting, 2015).

1.2 Entre isolement et insularité

Même si les villages qui composent la Basse-Côte-Nord se trouvent majoritairement en terre ferme, leur réalité correspond souvent à celles de communautés insulaires (Guimond, 2006). On retrouve d'ailleurs cette conception de la Basse-Côte-Nord dans le balado *Raconte-moi notre histoire* qui évoque Tête-à-la-Baleine comme étant un territoire insularisé (Lévesque, 2021).

Comme l'affirment Peuziat et ses collègues (2012), la littérature sur l'insularité est davantage étoffée que celle sur l'isolement géographique. Or, les îles ne sont pas les seuls isolats : « l'isolement géographique implique une rupture, une discontinuité physique matérialisée par exemple par une étendue d'eau séparant l'île du continent, mais aussi par le caractère accidenté d'un relief ou la rudesse du climat » (Peuziat et al., 2012, p.49). Dans le cas de Basse-Côte-Nord, c'est plutôt les caractéristiques des réseaux de transports et son éloignement important avec les centres urbains qui définissent son isolement. Ainsi, l'isolement géographique est lié à un isolement économique, puisque ces communautés sont souvent exclues des marchés extérieurs et reposent davantage sur des marchés internes (Peuziat et al., 2012). Toujours selon Peuziat et ses collègues, les communautés isolées peuvent aussi connaître un isolement politique, notamment « lorsqu'aucune politique publique ne cherche à désenclaver les territoires, par l'amélioration des réseaux de transports, par exemple ». (2012, p. 49).

En ce sens, une compréhension géographique complète nécessite aussi de prendre en compte les aspects économiques, sociaux et culturels de l'isolement ainsi que les « attitudes et perceptions des individus par rapport à leur isolement » (Guimond, 2006, p. 204). L'isolement n'est donc pas uniquement synonyme de privation et de vulnérabilité, mais aussi de « grande richesse », notamment aux niveaux social et culturel (Guimond, 2006, p. 204). Peuziat et ses collègues

affirment aussi que les résident-es de territoires isolés apprécient la liberté, la simplicité et la tranquillité que l'isolement confère à leur vie (Peuziat et al., 2012). Une impression similaire ressort des entretiens réalisés par Guimond en Basse-Côte-Nord (2006). Ainsi, si l'isolement géographique est souvent présenté comme un handicap ou un frein au développement, le sentiment d'appartenance et le rapport au territoire des gens qui y vivent nous poussent à en dresser un portrait plus complexe (Benoist, 1986; Peuziat et al., 2012; Guimond, 2006).

Ce portrait nuancé permet d'entrevoir l'intérêt de se pencher sur la résilience des milieux isolés. En effet, ces communautés sont à la fois dépendantes de l'extérieur pour leur approvisionnement en biens de consommation et en denrées alimentaires (Comité directeur FARR-OVT, 2017) et isolées du reste du Québec en cas de bouleversements ou pour faire face à des changements plus lents. Elles entretiennent un rapport complexe de dépendance et d'indépendance avec l'extérieur (Fomoa-Adenet et Rieutort, 2008). Ainsi, la fermeture d'une entreprise ou l'arrêt d'un service local aura des conséquences différentes de celles que l'on pourrait observer ailleurs dans la province. Par exemple, la fermeture d'une épicerie dans un village ne pourrait pas être compensée par la présence d'un supermarché dans une ville à proximité. Les effets de l'effondrement des stocks de morues dans les années 1990 sur l'emploi et la situation démographique en Basse-Côte-Nord illustrent aussi cette réalité (Lachapelle et Bourque, 2012).

La littérature lie donc l'isolement géographique à des forces et des défis. La population de la Basse-Côte-Nord est exposée à des changements, des crises et des perturbations qui sont influencées par cette réalité géographique, économique, politique, culturelle et sociale. La situation démographique difficile, qui semble commune à de nombreux isolats, s'avère un exemple de perturbation liée à l'isolement (Peuziat et al., 2012). Le concept de résilience nous permet donc de saisir la capacité de ces communautés à faire face à ces défis.

1.3 Le concept de résilience

La résilience est un concept polysémique autant dans son usage quotidien que dans la littérature scientifique (Martin-Breen et Anderies, 2011). Pour cette raison, la résilience peut être vue comme un *concept voyageur (travelling concept)* qui s'adapte et se transforme à mesure qu'il est transporté de discipline en discipline, d'approche en approche (Smirnova, Lawrence et Bohland, 2020). De cette manière, le concept peut être appliqué à une diversité d'échelles et de disciplines. Dans le cadre de cette recherche, nous nous pencherons davantage sur l'échelle des communautés, mais nous verrons qu'il est toutefois utile d'explorer rapidement les autres usages du concept, ne serait-ce que pour nous aider à saisir l'effet de ces définitions sur les compréhensions familières.

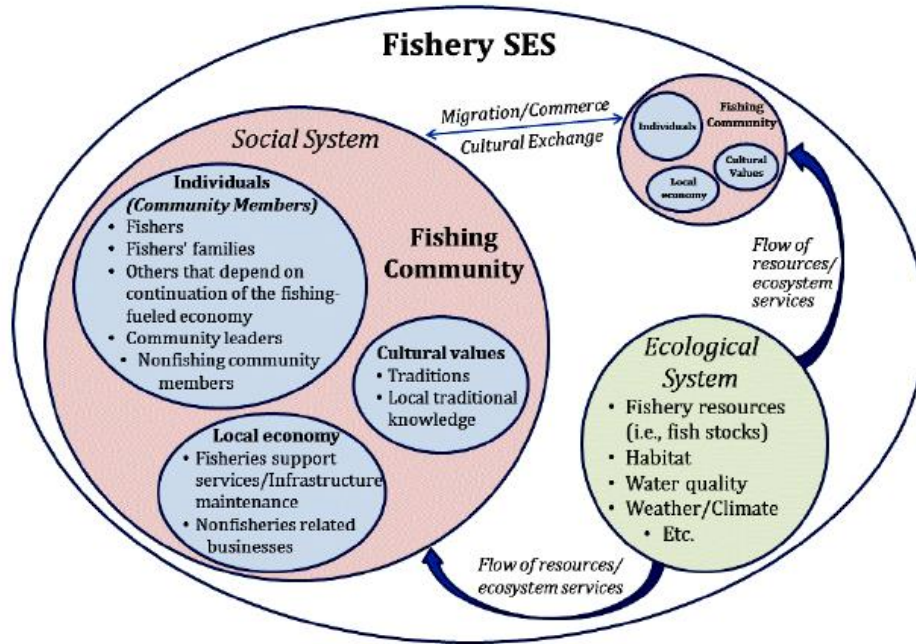
Dans leur revue de littérature au sujet du concept de résilience, Martin-Breen et Anderies (2011) posent une première question essentielle : « la résilience de quoi ? ». La plupart des disciplines abordent la résilience comme étant celles d'un système : une famille, une communauté, une organisation, une région, un écosystème ou encore un système socioécologique. Pour cette raison, la pensée systémique occupe une place importante dans la littérature. Dans cette pensée, la complexité des interrelations entre les différents éléments qui composent le système entraîne des réactions non linéaires et souvent imprévisibles (Shaked et Schechter, 2017). Les systèmes ne peuvent donc pas être vus comme stables ou comme n'ayant qu'une seule identité possible rendant ainsi impossible le retour à une seule « normale » (Martin-Breen et Anderies, 2011). Si le concept de résilience est utilisé dans des disciplines aussi diversifiées que l'écologie, l'ingénierie et la psychologie, nous nous concentrerons dans notre cas sur la résilience des communautés.

1.3.1 La résilience des communautés

Plusieurs auteurs-trices qui s'intéressent à la résilience présentent les communautés, tant rurales qu'urbaines, comme étant des systèmes socioécologiques (Sharifi, 2016). Cette approche permet de rendre plus explicites les interrelations entre les facteurs environnementaux et sociaux (Himes-Cornel et Hoelting, 2015 ; Berkes et Ross, 2012 ; Wilson, 2015) et d'intégrer la communauté dans les systèmes qui l'entourent (systèmes politique, économique et écologique, par exemple).

Le modèle proposé par Himes-Cornel et Hoelting (2015) est un exemple qui illustre bien la complexité du système socioécologique résilient (voir schéma 1). On y comprend que la communauté de pêcheurs est un système social impliquant des individus, l'économie locale et la culture locale. Celui-ci est en interrelation avec le système écologique et d'autres communautés de pêcheurs, chacun agissant l'un sur l'autre.

Figure 1 - Les communautés de pêcheurs comme système socioécologique



Source: Himes-Cornel et Hoelting, 2015, p.3.

Ainsi, cette conceptualisation des communautés s'avère particulièrement intéressante pour comprendre la complexité du système. Selon Berkes et Ross (2012), une définition intégrée de la résilience des communautés impliquerait de joindre les apports de la pensée systémique et ceux de la psychologie. Nous constatons effectivement l'influence de cette discipline dans la littérature.

Issue de la littérature en psychologie, la volonté de miser sur des forces déjà existantes est aussi très présente dans la littérature sur les communautés (Berkes et Ross, 2012). Les termes « capital », « forces », « capacités » ou encore « ressources » sont utilisés en ce sens (Matarrita-Cascante et al., 2017). Malgré la différence de vocabulaire, l'idée commune est que les communautés ont déjà développé leurs propres sources de résilience, sur lesquelles il est important de miser (Martin-Breen et Anderies, 2011). Par exemple, Himes-Cornel et Hoelting (2015) avancent que la résilience d'une communauté repose « sur les ressources qu'une

communauté possède (capitaux de la communauté) et le degré avec lequel la communauté peut les développer collectivement et engager ces ressources pour améliorer son bien-être » (Trad. Lib. 2015, p.2). D'autres définitions tirées de la littérature pointent dans la même direction, comme celle offerte par Magis : « The existence, development, and engagement of *community resources* by community members to thrive in an environment characterized by change, uncertainty, unpredictability, and surprise » (2010, p. 402). Selon Martin-Breens et Anderies (2011), les communautés vulnérables auraient tout particulièrement développé ces atouts leur permettant d'être résilientes. Encore une fois, il est possible de voir que la vulnérabilité et la résilience sont plus que des antonymes, bien que cette idée se retrouve aussi dans la littérature (Martin-Breens et Anderies, 2011).

Selon Berkes et Ross (2012), l'intégration des approches des systèmes socioécologiques et des approches liées à la psychologie permet de voir la résilience comme étant un processus sur lequel il est possible d'agir progressivement en misant sur des forces : « The idea of resilience building as a process, rather than an outcome, sits well with the dynamics of resilience in social-ecological systems. The idea of identifying and building on strengths could enhance social-ecological resilience thinking » (Berkes et Ross, 2012, p.11). Mais pour développer leur résilience, les communautés doivent mobiliser leurs forces et développer leur pouvoir d'agir, soit leur agentivité et leur capacité à s'auto-organiser.

Mattarita-Castante et ses collègues approfondissent les liens entre la résilience et la notion d'agentivité (*agency*). L'agentivité des communautés est définie ainsi : « community agency [is] a process of building relationships that increase the capacity of local people to unite, act and adapt to changing conditions, and is a way to identify common needs and the means to address them » (Mattarita-Castante et al. 2010, p.111). En disposant des forces qui leur permettent

d’avoir une certaine agentivité, les communautés «[...] ne contrôlent pas l’ensemble des conditions qui les affectent, mais ont l’habileté de changer plusieurs des conditions qui peuvent accroître leur résilience » (Trad. Lib. Berkes et Ross 2012, p.13). Ainsi, nombreux sont les auteurs qui joignent la résilience des communautés aux notions suivantes : agentivité, empowerment, autonomie, ou autodétermination (Berkes et Ross, 2012; Mattarita-Castante et al., 2017; Downes et al., 2013; Martin-Breens et Anderies, 2011).

Enfin, dans une volonté de résumer les facteurs qui contribuent à la résilience des communautés, Mattarita-Castante et ses collègues (2017) ont dressé le tableau ci-dessous. Encore une fois, on remarque que les facteurs qui permettent aux communautés de développer leur résilience sont des facteurs majoritairement endogènes :

Tableau 1 - Facteurs contribuant à la résilience des communautés

Factor	Author, year	Desired condition for resilience
Economic development/stability	Norris et al. (2008); Gooch, Rigano, Butler, and Cullen (2010); Maclean, Cuthill, and Ross (2014)	Robust and diverse state of the local economy
Infrastructure/services	Bulkstra et al. (2010); Gooch et al. (2010); Maclean et al. (2014)	Numerous and functioning built physical assets and related services in a community
Social capital/networks	Bulkstra et al. (2010); Norris et al. (2008); Maclean et al. (2014)	Strong and meaningful social relations and connections
Information/communication/knowledge/skills	Norris et al. (2008); Gooch et al. (2010); Maclean et al. (2014)	Available information and knowledge and efficient mechanism of communicating and sharing them
Community competence/agency	Norris et al. (2008); Magis (2010); Davidson (2010); Matarrita-Castante and Trejos (2013)	Existing ability to learn and work together flexibly and creatively towards the overall community good
Active agents/leaders	Magis (2010); Bulkstra et al. (2010)	Presence of numerous, diverse, and responsible individuals/organizations leading efforts
Equality/equal access to resources	Magis (2010); Matarrita-Castante and Trejos (2013)	Existing ability of all community members to gain access to and utilize community resources
Participation/collective action	Magis (2010); Kullig et al. (2013)	Existing and broad involvement of community members
Values and beliefs/disposition	Kullig, Hegney, and Edge (2010)	Existing codes of conduct geared toward the overall community wellbeing
Governance/local Institutional arrangements	Gooch et al. (2010); Kullig et al. (2013); Matarrita-Castante and Trejos (2013); Maclean et al. (2014)	Robust, responsive, and adaptable governance system/Institutional arrangements

Source : Mattarita-Castante et al. 2017, 109.

Miser sur l'autonomie et l'agentivité des communautés pour développer leur résilience peut s'avérer très intéressant lorsque l'on se penche sur les initiatives ascendantes qui favorisent la résilience des communautés. Toutefois, nous verrons que cela peut aussi correspondre au modèle néolibéral, selon certain-es auteurs-trices.

1.3.2 Les apports de la théorie critique : la résilience pour qui ?

Si la résilience des communautés dépend des forces internes des collectivités et de leur capacité à les mobiliser pour faire preuve d'agentivité, certain-es auteurs-trices critiquent l'absence de prise en compte des rapports de pouvoir qui peuvent traverser le concept de résilience, notamment au niveau des communautés (Stone-Jovicich et al., 2018 ; Davoudi, 2018 ; Smirnova, Lawrence et Bohland, 2020). Ce manque serait dû à une certaine appropriation du concept de résilience par différents acteurs d'influence telle que de grandes entreprises, des organismes de philanthropie ou encore des gouvernements (Smirnova, Lawrence et Bohland, 2020). Dans un effort de cartographier la littérature critique sur la résilience, Smirnova, Lawrence et Bohland affirment : «Critical works on resilience are building on literature previously excluded by resilience scholars, deconstructing and debating the instrumentalist notion of the concept as overly simplified, neglecting questions of power, discouraging transformative action, and hence reproducing perpetuating crises over the long run (2020, p. 16).

À cet égard, Cote et Nightingale pose la question suivante : « whose resilience we are concerned with, and to what end? » (2012, p. 482). Une formulation semblable se trouve chez Davoudi (2018, 4): «resilience from what to what, and who gets to decide? ». Ces questionnements trouvent écho chez des auteurs comme Andres et Round (2015) ou DeVerteuil et Golubchikov (2016) qui jugent que la résilience peut être facilement utilisée afin de faire correspondre des

communautés plus vulnérables avec le projet néolibéral. En misant fortement sur la capacité de ces communautés à encaisser les chocs par elle-même, la résilience peut en effet servir une idéologie basée, certes, sur l'autonomie, mais aussi sur la déresponsabilisation et l'autoculpabilisation (*self-blame*) (Smirnova, Lawrence et Bohland, 2020, p. 17). Ainsi, les auteurs-trices critiques qui se sont intéressés à la résilience rejettent l'idée du rebond vers la normalité, puisque cette normalité même n'est pas une situation souhaitable. Ils et elles contestent aussi une conception de la résilience qui impliquerait de normaliser l'adversité ou de glorifier la résilience des plus vulnérables : « Nurturing resilience allows one to embrace rather than avoid problems, and a failure to cope with challenges is then blamed on the individual [...] » (Smirnova, Lawrence et Bohland, 2020, p. 23). En revenant à la question de suggérée par Cote et Nightindale (2012), il est fort intéressant de se demander ici à qui demande-t-on d'accueillir positivement l'adversité et qui est blâmé pour sa vulnérabilité ? Comment les rapports de domination entrent-ils en compte ici ? La littérature critique sur la résilience permet donc de mieux saisir ces nuances qui se trouvent plutôt absentes ailleurs dans la littérature (Stone-Jovichich et al., 2018).

Toutefois, pour reprendre l'idée de DeVerteuil et Golubchikov (2016), il ne suffit pas de critiquer la résilience, il faut aussi en développer une compréhension critique. Ainsi, les deux auteurs défendent trois thèses qui permettent de dresser certains éléments de définition :

1. La résilience exige et renforce des pratiques qui sont contraires aux systèmes dominants (entraide, communs, engagement de l'État, etc.) ;
2. La résilience n'est pas une caractéristique statique, mais bien quelque chose qui se construit quotidiennement ;
3. La résilience constitue la base essentielle pour survivre et doter les communautés des ressources nécessaires pour entrer en résistance (DeVerteuil et Golubchikov, 2016).

Le premier élément de définition présenté ci-haut trouve d'ailleurs écho chez certaines autrices féministes qui se sont intéressées au concept de résilience, comme Kim Trogal (2018) qui assure que la résilience repose sur le travail de reproduction sociale, ce travail «qui rend la vie vivable». Dans le même ordre d'idée, Manuela Zechner affirme que la résilience ne repose pas sur l'indépendance pure des individus, mais plutôt sur les liens d'interdépendance qui les unit, prenant davantage en compte les rapports de *care* entre les membres d'une communauté (Zechner, 2018).

Enfin, à l'instar de DeVerteuil et Golubchikov, les auteurs-trices critiques qui s'intéressent à la résilience ne proposent pas de nouvelles définitions précises, mais recommandent des éléments à garder en tête ou d'erreur à ne pas commettre (Lang, 2019 ; Davoudi, 2018). Ainsi, comme le formule Smirnova, Lawrence et Bohland : « A critical conception of resilience does not offer a more complete picture, but it does redirect attention to those questions and theoretical aspects of the concept that had previously not been addressed, implicitly or explicitly » (2020, p.24).

1.3.3 La résilience face à quoi ?

Après s'être demandé ce qui est résilient et à qui il est demandé de l'être, il faut aussi se demander face à quoi faut-il être résilient. À ce sujet, Martin-Breens et Anderies (2011) affirment qu'il est essentiel de répondre à cette question avant de vouloir tirer une définition précise de la résilience. Cette idée est aussi partagée par Mattarita-Castante et al. (2017) qui jugent que des types de résilience différents devront être appliqués selon l'adversité rencontrée. Ainsi, le processus mis en place pour survivre et faire face à une catastrophe naturelle ne sera pas le même que pour faire face à une guerre, par exemple. Les textes qui s'intéressent à des menaces précises se concentrent donc sur une résilience spécifique (Berkes et Ross, 2012). Parmi

ces écrits, les notions de crise, de choc ou de catastrophe occupent une place importante. La littérature concernant la résilience suite à une catastrophe naturelle est d'ailleurs très riche (Sharifi, 2016).

Mais les crises et les chocs soudains ne sont pas les seules sources d'adversité que rencontrent les systèmes. Comme l'avance Martin-Breen et Anderies (2011) ainsi que Himes-Cornell et Hoelting (2015), la résilience doit prendre en compte des « *fast variables* » et des « *slow variables* ». Il s'agit, en d'autres mots, de perturbations (événements soudains, précis, marquants) et de stressseurs (adversité constante, subtile). Au sujet de la résilience des communautés, Berkes et Ross (2012) affirment que l'on peut s'intéresser à la résilience générale d'une communauté, donc à l'ensemble des menaces auxquelles cette dernière est confrontée. Leurs propos à ce sujet résument l'importance de bien choisir si l'on souhaite s'intéresser à la résilience spécifique ou générale :

Both kinds of resilience are no doubt important, and an integrated approach would consider how they can be combined fruitfully. In some fields, such as disaster management, the question of what to what becomes particularly important [...]. However, specified resilience risks becoming too focused; increasing resilience of particular parts of the system to specific disturbances may cause the system to lose resilience in other ways. (Berkes et Ross, 2012, p. 15)

L'idée de ne pas se concentrer uniquement sur des perturbations ponctuelles est aussi partagée chez les auteurs-trices issues de la pensée critique. Par exemple, Andres et Round (2015) parlent de résilience persistante. Les auteurs définissent ce concept ainsi : « [...] [The] households, and their networks, develop responses not just to 'shocks', but also to more long-term processes, such as the changing nature of employment and/or responses to constantly altering state policies » (2015, p.1).

1.3.4 *Community Capitals Framework* et approche critique de la résilience

En définitive, comme plusieurs auteurs-trices associé-es à l'approche socioécologique de la résilience, nous adhérons à la définition voulant que la résilience d'une communauté dépend du capital qu'elle détient et de sa capacité à le mobiliser pour faire face aux changements (Himes-Cornell et Hoelting, 2015 ; Berkes et Ross, 2012 ; Magis, 2010). Dans cette thèse, la notion de capital n'est pas utilisée dans son sens économique, c'est-à-dire comme un ensemble de moyens qui permettent de réaliser des profits, mais plutôt dans un sens sociologique élargi, comme un ensemble d'atouts, de forces qui permettent de réaliser différentes activités. La littérature identifie d'ailleurs sept catégories de capitaux :

- Le capital bâti : les infrastructures bâties présentes dans la communauté (aqueduc, logement, services, infrastructure de transport, etc.) ;
- le capital humain : les compétences, les capacités, les formations et les connaissances dont dispose la population d'une communauté ;
- le capital culturel : ce sur quoi se fonde une compréhension partagée du monde (traditions, savoirs locaux, langue, valeurs communes) ;
- le capital naturel : l'environnement dans lequel se trouve la communauté (faune et flore, caractéristiques physiques du territoire, ressources naturelles, paysages, climat, etc.) ;
- le capital social : liens et relations interpersonnelles à l'intérieur (*bonding*) et à l'extérieur (*bridging*) de la communauté ;
- le capital financier : ressources financières disponibles au sein de la communauté (budget municipal, subvention aux organisations locales, etc.) ;
- le capital politique : la capacité d'une communauté à agir sur son quotidien et son avenir (leadership, influence, distribution du pouvoir, etc.) (Emery et Flora, 2006 ; Pigg et al., 2013 ; Himes-Cornell et Hoelting, 2015).

Malgré l'hétérogénéité apparente de cette catégorisation, les capitaux d'une communauté sont interreliés et agissent les uns sur les autres (Emery et Flora, 2006 ; Pigg et al., 2013). Emery et Flora (2006) décrivent ainsi l'effet d'entraînement que peut avoir le renforcement d'un capital sur les autres capitaux d'une communauté. De la même manière, une fragilisation d'un capital peut entraîner une spirale négative qui agit au détriment de l'ensemble des capitaux présents. Plus encore, selon Pigg et ses collègues (2013), les différents capitaux d'une communauté sont liés entre eux. Ainsi, une initiative peut renforcer plusieurs capitaux à la fois ou exiger différents capitaux pour fonctionner.

La présence de capitaux dans une communauté ne suffit pas à savoir si elle est résiliente. Il faut aussi qu'elle soit en mesure de les renforcer et les mobiliser pour faire face aux changements. En ce sens, plusieurs auteurs et autrices vont énoncer que le leadership et l'agentivité au sein des communautés sont des composantes de la résilience (Magis, 2010; Mattarita-Castante et al., 2017; Amundsen 2012). Pour notre part, nous suggérons que le capital politique englobe déjà ces caractéristiques. La définition donnée par Emery et Flora (2006) du capital politique nous pousse d'ailleurs vers cette direction : « Political capital reflects access to power, organizations, connection to resources and power brokers [...]. Political capital also refers to the ability of people to find their own voice and to engage in actions that contribute to the well-being of their community [...] » (Emery et Flora, 2006, p. 21). Dans ce travail, la notion de capital nous permet de faire ressortir plus clairement les atouts de la communauté et de les définir comme étant mouvants et dynamiques. Les capitaux peuvent être développés ou peuvent se fragiliser. L'effet d'entraînement décrit par Emery et Flora (2006) s'avère particulièrement intéressant pour analyser la manière que des initiatives puisent au sein du capital déjà présent pour créer du nouveau.

De plus, l'approche socioécologique de la résilience exige de comprendre la communauté comme faisant partie d'un système dans lequel les aspects sociaux et écologiques sont en relations et s'influencent les uns les autres (Sharifi, 2016). Cette approche permet aussi de reconnaître que les actions entreprises par les individus pour assurer leur résilience personnelle peuvent agir positivement ou négativement sur la résilience de la communauté ou du système écologique. Au même titre, des pratiques favorisant la résilience des communautés peuvent quant à elle nuire ou favoriser la résilience des individus ou des systèmes écologiques (Himes-Cornell et Hoelting, 2015).

De plus, nous relevons aussi l'importance de la connexion entre les individus et le lieu qu'ils habitent. Dans la littérature, on retrouve cette idée sous des concepts comme ceux de *sense of place* ou de *place attachment*. Feld et Basso, cités par Amundsen, en proposent la définition suivante : « the relation of sensation to emplacements; the experiential and expressive ways places are known, imagined, yearned for, held, lived, contested, struggled over, the multiple ways places are metonymically and metaphorically tied to identities » (Feld et Basso, 1996, cités par Amundsen, 2012). Enfin, toujours selon Amundsen, les personnes qui entretiennent un lien d'attachement étroit envers le lieu qu'elles habitent ont davantage tendance à s'y engager, ce qui favorise la résilience au sein d'une communauté.

Quelques considérations inspirées de la littérature critique sur la résilience sont finalement essentielles à soulever. D'abord, cette approche rejette une compréhension de la résilience qui voudrait la limiter à la capacité de rebondir vers la normalité (*bouncing back*), reconnaissant que la situation « normale » est souvent celle qui est génératrice de crises (DeVerteuil et Golubchikov, 2016). Si la résilience est toujours mobilisée en réponse à des changements, ces changements peuvent être de natures diverses. Ainsi, bien que le concept de résilience soit

particulièrement populaire dans la littérature sur la gestion de catastrophe, il importe aussi de prendre en compte la résilience persistante, soit celle qui permet aux communautés de faire face aux crises subites, aux bouleversements majeurs et aux petits défis du quotidien causés par des changements lents, constants et subtils (Andres et Round, 2015). Puis, la résilience n'est pas une caractéristique statique et passive, elle est construite dans un processus dynamique impliquant un travail quotidien au sein de la communauté (DeVerteuil et Golubchikov, 2016). Comme mentionné plus tôt, le travail qui renforce la résilience est souvent extérieur et contraire au système dominant. Il serait notamment relatif au travail de reproduction sociale qui se fait à l'échelle des communautés (Trogal, 2018 ; DeVerteuil et Golubchikov, 2016).

Ainsi, dans cette thèse, nous nous intéresserons à la **résilience générale et persistante** d'une communauté. Nous définirons la résilience comme étant **le fruit d'un travail quotidien et dynamique qui prend racine au sein d'une communauté et qui dépend du capital que cette communauté détient, de sa capacité à le développer et à le mobiliser pour faire face aux changements.**

1.4 Travail de reproduction sociale

Le concept de reproduction sociale est issu d'un cadre théorique féministe et marxiste. Kim Trogal le définit très simplement en disant qu'il s'agit du travail qui permet de rendre la vie vivable (Trogal, 2018). Nancy Fraser, quant à elle, offre une définition plus détaillée. Au sujet du travail de reproduction sociale, elle affirme : « Indispensable s'avère être le travail pour socialiser les jeunes, construire les communautés, produire et reproduire des significations partagées, des dispositions affectives et des horizons de valeurs sur lesquels s'étaie toute coopération sociale » (Fraser, 2018, p. 10). Selon Fraser, ce travail est surtout accompli

gratuitement par des femmes dans la sphère familiale et tend à être invisibilisé. Par contre, la définition qu'elle fournit permet de comprendre que ces efforts peuvent aussi avoir lieu à l'échelle de la communauté (Fraser, 2018). Pour Fraser, le travail de reproduction sociale est une condition de possibilité d'arrière-fond du capitalisme, car il permet le travail de production. Toutefois, elle affirme aussi que le travail de reproduction sociale repose sur des motivations et des valeurs qui ne sont pas soumises aux logiques du capitalisme tel que le souci des autres, l'entraide, la compassion, etc.

Dans son ouvrage *Re-Enchanting the World : Feminism and the Politics of the Commons*, Federici utilise l'expression « socialization of reproductive work » qui représente le processus qui permet de sortir la reproduction sociale des ménages pour en faire une responsabilité partagée dans la communauté (Federici, 2019). Pour l'illustrer, l'auteurice donne l'exemple des groupes de femmes en Amérique latine qui se sont organisés pour nourrir et prendre soin des enfants de leur quartier ou encore l'exemple des jardins communautaires en Amérique du Nord. Selon Federici, le travail qui vise à prendre soin de l'environnement devrait aussi être considéré comme un travail de reproduction sociale (Stirin, 2016). Pour Federici, le travail de reproduction sociale peut être aliénant lorsqu'il est confiné dans les ménages privés. Néanmoins, ce travail à l'échelle collective représente le fondement d'une société nouvelle qui se forme dans les failles du capitalisme (Federici, 2019).

Enfin, en critiquant une vision capitalocentriste du développement, J.K. Gibson-Graham¹ nous invite à reconnaître l'ensemble des pratiques économiques qui peuvent avoir lieu dans une

¹ J.K. Gibson-Graham est le nom de plume que s'est donné le duo composé des géographes économiques Julie Graham et Kate Gibson. Bien qu'il s'agisse de deux auteurices, J.K. Gibson-Graham sera utilisé comme un nom singulier.

communauté, qu'elles soient capitalistes ou relatives à une économie alternative au capitalisme². En prenant conscience de la diversité des activités économiques, il est possible de voir une foule de pratiques, notamment celles relatives à la reproduction sociale qui générerait ainsi une certaine forme de développement (Gibson-Graham, 2006). Il semble que cette approche soit particulièrement intéressante pour mieux saisir les activités qui se déroulent au sein d'une communauté souvent perçue comme vulnérable et dont l'économie de marché est limitée. L'image de l'iceberg utilisé par Gibson-Graham permet de mieux visualiser l'ampleur que peut avoir les économies alternatives au capitalisme dans une communauté (figure 2).

Figure 2 - L'iceberg des économies diverses



Source : J.K Gibson-Graham, 2006, p.70

² Afin de développer un langage de ce qu'elle nomme «the diverse economy», J.K. Gibson-Graham se penche sur les différents types de transactions (*nonmarket*, *alternative market*, *market exchange*), de travail (*unpaid*, *alternative paid*, *wage labor*) et d'entreprises (*noncapitalist*, *alternative capitalist*, *capitalist*). Dans le cadre de ce travail, les économies alternatives au capitalisme englobe les éléments en gras. Voir annexe V pour des exemples.

La littérature révèle des liens entre la résilience des communautés et le travail de reproduction sociale qui s’y fait (DeVerteuil et Golubchikov, 2016 ; Andres et Round, 2014 ; Cretney et Bond, 2014, Trogal 2018 ; Jehlicka, Danek et Vavra, 2018). Cependant, le travail de reproduction sociale peut prendre place dans une variété de contextes : formel, informel, dans des entreprises à but lucratif, dans des organismes communautaires, dans des services publics, au sein des ménages ou dans la collectivité, etc.

Dans le cadre de cette recherche, nous nous intéresserons particulièrement au travail de reproduction sociale qui prend forme au sein de Tête-à-la-Baleine et qui s’inscrit dans une économie alternative au capitalisme. Si nous reconnaissons que les services publics offerts par l’État et les gouvernements de proximité sont souvent relatifs à la reproduction sociale, notre travail se penchera davantage sur les initiatives locales. Plus encore, le travail de reproduction sociale peut être formel, c’est-à-dire mis en place par des organisations ou répondant à des programmes existants et reconnus. Un jardin communautaire, un club de l’âge d’or, une halte-garderie ou un atelier artistique communautaire sont quelques exemples d’initiatives de reproduction sociale formelle qui ont lieu dans l’espace collectif et qui s’inscrivent dans une économie alternative. D’un autre côté, une personne qui a pris l’habitude d’apporter des tartes à ses voisins, un membre de la communauté qui rend visite aux personnes âgées du village pour s’assurer de leur bien-être, un aîné qui partage ses connaissances du territoire avec les plus jeunes, un réseau d’ami-es qui se dépannent pour garder les enfants sont des exemples de ce que nous considérons comme du travail informel de reproduction sociale.

En bref, dans ce travail, nous nous intéresserons spécifiquement aux initiatives formelles et informelles, qui visent à prendre soin de la communauté et de ses membres, qui prennent place au sein de la communauté locale et qui s'inscrivent dans une économie non capitaliste et altercapitaliste. Ce concept sera notamment essentiel pour orienter nos choix méthodologiques (échantillon, observations, documents analysés, etc.).

2. Questions de recherche

En nous intéressant particulièrement aux initiatives collectives de reproduction sociale et devant le contexte unique de la Basse-Côte-Nord, nous nous posons la question suivante : *comment une communauté nordique isolée construit-elle sa résilience au quotidien ?*

Avant de pouvoir répondre à notre question principale, il faudra d'abord être en mesure de voir *en quoi Tête-à-la-Baleine peut être perçue comme une communauté résiliente*. Nous prendrons aussi en compte l'isolement géographique avec ce qu'elle apporte de forces et de défis. Cela implique de se questionner sur les relations d'une communauté isolée avec l'extérieur (rapport de dépendance/indépendance). Nous pencherons alors sur la sous-question suivante : *comment l'isolement géographique agit-il sur la capacité d'une communauté à construire sa résilience ?*

Dans la même lignée, il faudra aussi se questionner sur les rapports qu'entretiennent les membres de la communauté entre eux (interdépendance) et sur ce que cela apporte à la construction d'une résilience communautaire. Enfin, en nous penchant spécifiquement sur les initiatives collectives de reproduction sociale, nous tenterons de *mieux saisir leur rôle dans la construction de la résilience dans la communauté* qui nous intéresse.

3. Méthodologie

La résilience s'avère un concept délicat à quantifier en sciences sociales (Wilson, 2015 ; Sinaï et al., 2015). Pour cette raison, notre méthodologie sera de nature qualitative afin de « fournir une compréhension riche de contextes sociaux complexes » (Pascale, 2011 dans Gaudet et Robert, 2018, p. 3). Ainsi, pour atteindre nos objectifs de recherche, deux principales approches méthodologiques guideront notre démarche : l'étude de cas et la théorie ancrée. Dans la section suivante, nous verrons comment ces approches seront mises à contribution pour mieux cibler notre objet de recherche et de définir comment nous l'étudierons.

3.1 Étude de cas et choix de la communauté

D'abord, l'étude de cas sera utilisée comme première approche méthodologique. Selon Stake, l'étude de cas « n'est pas un choix méthodologique, mais plutôt un choix de l'objet étudié » (Stake, 1993 dans Njie et Asimiran 2014, p. 37). En effet, ce choix nous permettra de nous pencher plus en profondeur sur une communauté précise et ainsi développer une riche compréhension de notre sujet de recherche dans un contexte particulier (Albero, 2011). De plus, l'étude de cas s'avère un choix méthodologique particulièrement intéressant lorsque l'on souhaite réaliser une recherche empirique qui s'ancre dans la vie quotidienne d'une population (Njie et Asimiran, 2014). Par ce choix, c'est à l'échelle d'une communauté locale, donc d'un village, que nous nous pencherons pour aborder le concept de résilience. Cela implique un accent particulier sur la réalité d'une communauté précise et les initiatives qui s'y trouvent. Ceci dit, l'approche écosystémique nous pousse aussi à voir plus largement le rapport du village choisi avec les autres communautés de la région et les différents systèmes qui l'entourent, comme les systèmes économiques, écologiques et politiques, notamment.

Le choix du cas étudié doit reposer sur une sélection rigoureuse pour répondre le mieux possible à notre question (Seawright et Gerring, 2008). Pour cette recherche, nous croyons qu'opter pour une communauté francophone de la Basse-Côte-Nord comporte un intérêt particulier. En effet, ces communautés possèdent un capital culturel unique et vivent dans un double isolement : géographique et linguistique. La Basse-Côte-Nord compte trois communautés francophones : La Romaine, Tête-à-la-Baleine et Lourdes-de-Blanc-Sablon. Les deux premières sont complètement isolées par l'absence complète de lien routier pour le moment. La dernière, quant à elle, se situe du côté ouest de la municipalité de Blanc-Sablon qui est relié au Labrador à l'est et à quelques autres villages à l'ouest par la 138 (MRC du Golfe-du-Saint-Laurent, n.d.). Suite à des recherches sur les médias sociaux, une discussion avec la chercheuse Laurie Guimond et un échange informel avec des résidentes de Tête-à-la-Baleine, nous avons identifié cette communauté comme étant un cas particulièrement intéressant pour réaliser notre recherche, considérant la présence d'initiatives correspondant à notre objet de recherche.

3.1.1 Portrait sommaire de la communauté choisie

Tête-à-la-Baleine est un village d'une centaine d'habitant-es se situant dans la municipalité de Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent. Si le recensement de 2020 dénombre 120 résident-es (Statistique Canada 2021), les échanges informels avec quelques acteurs du milieu ont révélé une population plus modeste (entre 90 et 100 habitant-es). Tête-à-la-Baleine est une communauté principalement francophone, puisqu'environ 86 % de la population a le français comme langue maternelle (Statistique Canada, 2016). L'âge médian de la population est de 54,4 ans, soit un âge plus élevé qu'ailleurs dans la région de la Côte-Nord et que dans le reste au Québec (Statistique

Canada, 2021). Le recensement de 2016 nous permet aussi de voir que le taux d'emploi est inférieur au reste de la région (44 % contre 53 %). Le taux d'emploi serait d'ailleurs considérablement plus élevé chez les hommes (64 %) que chez les femmes (36 %) du village (Statistique Canada, 2016). Les données statistiques disponibles pour Tête-à-la-Baleine demeurent assez rares, considérant la faible population et le fait qu'il s'agit d'un village se situant au sein d'une municipalité plus large : la municipalité de Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent.

Pour le moment, Tête-à-la-Baleine se trouve isolée des autres communautés de la Basse-Côte-Nord par l'absence complète de lien routier. Toutefois, suivant l'annonce faite au printemps 2021 par le ministère des Transports du Québec, un tronçon reliant Tête-à-la-Baleine et La Tabatière devrait être construit d'ici 2025. Ce projet s'inscrit dans la volonté plus large de désenclaver la région (Forest, 2021). En attendant l'arrivée de la route, les principaux modes de transports accessibles sont l'avion, le transport maritime assuré par le Bella-Desgagnés et la motoneige par la Route blanche, lorsque la température hivernale le permet (MRC du Golfe du Saint-Laurent, n.d.).

Figure 3 - Carte de la MRC du Golfe-du-Saint-Laurent, de ses municipalités et du village de Tête-à-la-Baleine



Sources : OpenStreetMap et Données géographiques de Statistique Canada (2016).

L'étude de cas étant une approche méthodologique fournissant peu de directives pour ce qui est de la collecte et l'analyse des données (Albero, 2010), nous jugeons approprié de la jumeler avec une autre approche qui offre des pistes plus précises pour nous guider à travers la construction des connaissances.

3.2 Théorie ancrée

En plus de l'étude de cas, nous adopterons une approche inspirée de la théorie ancrée. Le propre de cette approche méthodologique est de « construire des connaissances en le faisant émerger du terrain » (Garreau et Bandeira-de-Mello, 2010, p. 1). La théorie ancrée nous paraît un choix

intéressant pour notre projet de recherche puisqu'elle se porte bien aux questions de recherche de type empirique comme la nôtre (Hull, 2013). En privilégiant une posture constructiviste, nous reconnaissons que l'action même de la recherche a un impact sur les données et que celles-ci ne sont pas cueillies, mais bien construites au fil des interactions (Charmaz, 2016). En ce sens, nous ne pouvons pas nous débarrasser complètement de notre propre posture et cette dernière influencera inévitablement la production de connaissances.

La théorie ancrée présente plusieurs avantages pour notre projet. D'abord, elle requiert d'adopter une grande ouverture et demande une certaine flexibilité (Morse, 2016). Dans le contexte où les références portant sur Tête-à-la-Baleine se font rares, il sera alors possible de construire notre compréhension du terrain au fur et à mesure des avancements de la recherche. De plus, afin de laisser le plus de place possible aux pistes qui émergeraient du terrain, les définitions de nos concepts et de nos questions de recherche sont demeurées ouvertes dans les premières étapes de la recherche. Par exemple, le concept de résilience a été plus clairement défini en suivant les pistes qui nous avons développées au fil des rencontres et des observations. Enfin, la théorie ancrée implique un équilibre constant entre créativité et rigueur qui nous paraît très intéressant pour tirer le maximum de valeurs de notre recherche. En effet, elle repose sur ce qui est appelé la « sensibilité théorique » pour permettre aux chercheur-es de reconnaître les informations dignes d'intérêt et saisir les pistes à explorer, mais nécessite aussi de s'en tenir à une démarche scientifique rigoureuse (Garreau et Bandeira-de-Mello, 2010).

Il faut toutefois préciser que notre appropriation de la théorie ancrée se veut plus flexible que ce qui est mis de l'avant par ces principaux adeptes. En effet, une application plus stricte de cette approche nécessiterait de limiter l'influence des connaissances scientifiques dans la compréhension de notre problème (Garreau et Bandeira-de-Mello, 2010). De plus, une utilisation

puriste de cette approche implique que les chercheur-es renoncent à énoncer une hypothèse. Toutefois, dans le contexte d'une recherche de relativement courte durée et en raison de l'échéance rigide d'un projet de maîtrise, nous nous sommes permis une certaine flexibilité dans l'application de la théorie ancrée. Dans cet esprit, les concepts centraux de notre recherche ont été choisis avant d'entamer notre recherche terrain, mais ont été solidifiés au fur et à mesure que les pistes de recherche étaient construites et explorées. Ainsi, nos lectures sur la résilience et le travail de reproduction sociale nous ont guidés dans le choix de notre échantillon et sur les questions que nous avons posées. Toutefois, c'est au fil de nos interactions et de nos observations que nous avons pu solidifier nos choix théoriques de manière à être les plus fidèles à notre compréhension du terrain. La « collecte » et l'analyse des données nous ont d'ailleurs menés vers des pistes différentes de celles que nos a priori nous pointaient au début de cette recherche.

3.3 Méthodes de collecte

La recherche a donc été réalisée entre le 1er octobre 2021 et le 28 août 2022. Afin d'obtenir des résultats les plus complets possibles, nous avons opté pour une diversité de méthodes de collecte. Dans le cadre de cette recherche, l'entretien semi-dirigé représente la principale méthode de collecte utilisée. Elle s'avère un choix intéressant pour traiter de notre question de recherche, car « [...] [elle donne] accès à des pratiques individuelles et collectives, à des habitudes, à des trajectoires, à des processus et à des dynamiques, à des raisonnements, à des valeurs, à des opinions et à des représentations » (Gaudet et Robert, 2018, p. 95). Lors de nos entretiens, nous avons opté pour une approche concevant l'entretien « comme un processus de co-construction ». Cela nous a permis de « cherche [r] à faciliter la production par le participant de renseignements

les plus complets possibles », tout en reconnaissant notre influence sur cette construction de l'échange (Gaudet et Robert 2018, p. 96).

Ainsi, 10 entretiens ont été réalisés avec 11 participant-es entre le 20 et le 31 octobre 2021. Ces entretiens se sont déroulés en personne à Tête-à-la-Baleine et avaient une durée variant entre 45 minutes et deux heures. Initialement, les participant-es ont été recruté-es pour leurs rôles au sein d'organisations locales dont le travail pouvait correspondre à ce que nous définissons comme du travail de reproduction sociale (comités, associations, organismes sans but lucratif, coopératives, etc.). Ces personnes ont été identifiées lors d'échanges informels avec des résident-es de Tête-à-la-Baleine ou suite à l'analyse de reportages de la radio locale. Cela nous a permis de mieux connaître les différents acteurs de la communauté avant de s'y rendre. Le recrutement s'est majoritairement déroulé par courriel, via les adresses des organisations ciblées ou par l'entremise de la page *Facebook* de leur organisation. Lorsqu'aucune autre option n'était possible, des contacts ont été établis directement avec les individus identifiés par *Messenger* ou par téléphone.

Une fois sur le terrain, quelques répondant-es ont été ajoutés à notre échantillonnage (acteur politique, employé municipal, milieu scolaire, etc.) afin d'explorer certaines pistes ayant émergé tout au long du séjour, tant dans nos observations, dans nos conversations informelles que dans les premières analyses de nos entretiens. Ces personnes ont été recrutées lors d'échanges quotidiens à Tête-à-la-Baleine ou par l'entremise de participant-es qui leur ont parlé de notre projet. Une entrevue donnée à la radio communautaire dès le début du séjour a aussi contribué à faire connaître notre étude dans le village.

Notre échantillon est composé de personnes dont les tranches d'âge se situent entre 20 et 80 ans. Bien que chaque personne rencontrée lors de cette période d'entretien est active au sein de la communauté de Tête-à-la-Baleine, certain-es d'entre eux agissent aussi auprès d'organisations supralocales ou régionales. Lors des entretiens, ces engagements ont aussi été pris en compte. Parmi les répondant-es, nous comptons des personnes originaires de Tête-à-la-Baleine et des personnes qui s'y sont installées plus tard dans leur vie. Lors de notre recrutement, une seule personne approchée a refusé de participer et un groupe de personnes n'a pas fait suite à nos démarches de recrutement. À la suite de cette série d'entretiens, les enregistrements ont été retranscrits par l'étudiante, puis ont été traités grâce à la méthode de codage ligne par ligne, avant d'être soumis à une catégorisation. Plus tard, un autre entretien d'environ 1 h 30 a été réalisé avec un nouveau participant qui œuvre à l'échelle supralocale par vidéoconférence. Cet entretien a été retranscrit a été traité de la même façon.

Pour l'ensemble des entretiens, nous nous sommes basées sur une grille construite à partir de deux sections principales. D'abord, les premières questions s'intéressaient à l'engagement des répondant-es et aux organisations dans lesquelles ils ou elles œuvraient. Puis, la seconde partie de l'entretien était surtout consacrée à la vie quotidienne à Tête-à-la-Baleine ainsi qu'aux forces et aux défis du village. La grille a été utilisée de façon flexible afin d'explorer la diversité des thèmes qui ont été abordés par les répondant-es. Elle a aussi été modifiée au fur et à mesure afin de couvrir plus directement des sujets qui ressortaient entretien après entretien. En plus des entretiens, le séjour de quinze jours sur le terrain réalisé en octobre 2021 nous a permis de réaliser de nombreuses observations dans le cadre d'activités quotidiennes, dans des lieux et des événements publics. Cette méthode de collecte visait surtout à s'imprégner des lieux et des ambiances. Nous souhaitons aussi nous introduire, bien que très brièvement, à la réalité

baleinoise. Par exemple, nous avons porté attention aux infrastructures présentes, aux services accessibles et aux lieux fréquentés par la population. Les notes de terrain ont été analysées à partir de la même grille que les entretiens. L'observation ne portait pas sur les interactions et les comportements d'individus particuliers. Selon Gaudet et Robert (2018), les observations réalisées dans ce contexte ne nécessitent pas d'obtenir de consentement, mais ont tout de même été faites à découvert. Compte tenu de la taille du village, nous savions que notre présence serait remarquée. Nous nous sommes alors présentées franchement, énonçant clairement nos intentions de recherche lorsque cela était demandé. Ainsi, nous ne croyons pas en la possibilité de se fondre dans la masse et nous concevons que notre présence même a eu un impact sur nos observations (Gaudet et Robert, 2018). Ces observations sont complémentaires aux entrevues (Hull, 2013) et ont contribué à découvrir des pistes intéressantes pour explorer notre question de recherche sous des angles insoupçonnés auparavant.

Les observations sur le terrain ont été largement influencées par le fait que le séjour a été entrepris « en famille ». La présence d'un enfant de trois ans à nos côtés semble avoir contribué au lien de confiance avec la population en plus de nous permettre de participer à des événements qui n'auraient pas été accessibles autrement (ex. veillée de l'Halloween). Cela a toutefois apporté certaines limites, restreignant notre flexibilité et notre disponibilité.

En complément aux entretiens et à l'observation sur le terrain, une analyse de documents variés a été réalisée. Parmi les documents analysés, nous comprenons des productions médiatiques (reportages, articles, balados, etc.), des publications sur des sites web et sur les médias sociaux, ainsi que certains documents fournis par des participant-es (ordre du jour et procès-verbaux, description de programmes, etc.). L'analyse des documents s'est déroulée à différents moments de la recherche, notamment lors de la planification du terrain afin de mieux cibler les participant-

es potentiel-les. Les documents consultés devaient être récents et donc faire écho à la réalité actuelle du village. Pour cette raison, nous nous limitons à des documents produits entre 2020 et 2022 inclusivement. Les documents produits par des organisations actives à Tête-à-la-Baleine ont été utilisés à la fois comme une source (approche factiste) que comme un agent (approche du spécimen) (Gaudet et Robert, 2018). Par exemple, un reportage de la radio communautaire du village est analysé tant comme une source d'information sur ce qui se passe au village que comme un produit issu d'une initiative locale qui, en soi, révèle de l'information sur le travail de la radio. Bien qu'utilisée à différents moments de la recherche, cette méthode de collecte est surtout utilisée de façon complémentaire aux entretiens et à l'observation. Elle permet d'enrichir notre compréhension de certains thèmes abordés et aussi d'élargir notre accès au terrain avant et après notre séjour.

L'analyse de documents qui ont été produits jusqu'en juin 2022, des discussions informelles avec certain-es participant-es après le séjour sur le terrain, ainsi que l'entretien réalisé en mai 2022 nous ont permis de valider nos résultats par triangulation. Bien que de nouveaux éléments factuels aient émergées de ces sources, les principales pistes d'analyses ont chaque fois été renforcées.

3.4 Diffusion des résultats

À la fin des entretiens, chacun-e des participant-es de cette recherche a été sondé pour tenter d'identifier la meilleure manière de diffuser les résultats de la recherche. D'abord, l'ensemble des participant-es ont souligné leur intérêt d'obtenir une copie de cette thèse. Plus encore, une version abrégée sera produite et partagée à toutes et tous. Nous croyons que de partager les résultats avec la population et certains acteurs politiques facilitera l'intégration des résultats dans

des actions concrètes. Une rétroaction auprès des participant-es est aussi à prévoir avant la diffusion officielle des résultats afin de cerner les pistes d'analyses à mettre de l'avant et s'assurer de présenter les résultats de façon sensible et constructive.

4. Description des résultats

Afin de faciliter le partage des résultats de cette recherche, le chapitre suivant sera divisée à partir des composantes que l'on retrouve dans la conceptualisation proposée de la résilience. Dans un premier temps, nous explorerons le capital de la communauté afin de mieux identifier ses principaux atouts. Si cette description est surtout centrée sur les forces qui ont été identifiées lors de la recherche, il importe aussi de reconnaître que certains capitaux sont moins développés à Tête-à-la-Baleine et que cela a aussi été abordé dans les entretiens. Dans un deuxième temps, nous verrons comment les atouts de la communauté contribuent à un fort sentiment d'appartenance. Nous aborderons rapidement comment l'attachement au village se manifeste. Par la suite, nous nous attarderons aux changements que nous avons identifiés comme étant ceux face auxquels la population de Tête-à-la-Baleine doit être résiliente. Nous verrons aussi que la communauté connaît des obstacles structurels qui limitent le développement de ces capitaux. Ensuite, nous nous pencherons sur les différentes organisations locales présentes dans le village. Nous nous concentrerons surtout sur les organisations baleinoises alter et non-capitaliste, bien que nous reconnaissons l'importance des petites entreprises privées et des institutions publiques. Enfin, nous nous pencherons sur les différentes façons dont la communauté et ses membres développent et mobilisent les capitaux afin de faire face aux changements identifiés plus tôt.

4.1 Les capitaux de la communauté

La communauté de Tête-à-la-Baleine dispose d'une diversité d'atouts plus ou moins développés. Notre recherche nous a mené à identifier le capital social, culturel et naturel comme étant les principales forces de la communauté, alors que le capital humain, politique, financier et bâti nécessitent d'être davantage développés. Cela dit, un capital moins bien développé ne signifie

pas l'absence totale de capital, et il est essentiel de reconnaître la présence d'atouts dans chacune des catégories. Comme mentionné plus tôt, les différentes formes de capitaux sont reliées entre eux et s'influencent mutuellement (Emery et Flora, 2016 ; Pigg et al., 2013).

4.1.1 Capital naturel

La communauté de Tête-à-la-Baleine jouit d'un capital naturel important. Les richesses sont diversifiées, que l'on parle des paysages, des îles, des rivières, du Golfe du Saint-Laurent, de la forêt boréale, de la tourbière abondante ou de la faune terrestre et aquatique. Les ressources naturelles présentes sur le territoire sont fortement utilisées par les habitant-es du village, soit par la pêche, la chasse ou l'exploitation des produits forestiers ligneux et non ligneux. Ces pratiques sont parfois récréatives, parfois pour répondre à une consommation personnelle ou familiale et dans certains cas, professionnelle (pêche). De plus, les personnes interviewées font état de leur amour de la nature et de l'importance de leur relation avec le territoire qu'elles habitent. Elles possèdent des bateaux, des chalets sur les îles, aiment profiter du paysage et faire de la motoneige. Si le climat nordique peut occasionner des défis pour certaines activités (agricoles, par exemple), il est intégré avantageusement à la vie des Baleinois-es, et des Coasters en général, qui profitent de l'hiver pour parcourir la route blanche et se réunir. Lors de nos entrevues, le potentiel d'exploitation de plusieurs richesses naturelles est évoqué. On parle de la possibilité de harnacher une rivière, d'exploiter la tourbière ou simplement de mettre davantage de l'avant les paysages impressionnants de la région pour développer l'industrie touristique. Plus encore, le capital naturel de Tête-à-la-Baleine semble agir positivement sur la présence d'autres types de capitaux, notamment culturels et sociaux.

4.1.2 Capital culturel

On constate rapidement que le capital culturel de Tête-à-la-Baleine est très fortement ancré dans le capital naturel, soit en lien avec l'isolement géographique, le climat nordique ou l'utilisation des ressources naturelles présentes. Cela influence les pratiques et savoirs locaux présents dans la communauté, mais influence aussi l'histoire de Tête-à-la-Baleine et les expériences vécues par les habitant-es au fil des années. Les répondant-es décrivent donc la vie à Tête-à-la-Baleine comme une vie fortement influencée par la nature : « Les saisons, les ressources, la sensibilité pour le territoire. Je n'ai jamais vu un territoire aussi habité. [...] t'sais y'a un chalet là, t'sais y'a quelqu'un qui va chasser là à telle saison et ce n'est pas du tout un terrain inconnu pour personne ici. » (TAB7)

La chasse, la pêche et la cueillette font notamment partie des pratiques largement répandues dans le village, d'où découle d'ailleurs une grande connaissance du territoire. Les conditions de vie dans lesquelles vivaient les Baleinois-es il y a une cinquantaine d'années ont été abordées dans plusieurs entretiens. À travers les anecdotes ou la description de leur jeunesse, des répondant-es nous illustrent comment ils et elles ont eu à développer des qualités, des traditions et de valeurs communes, comme l'autonomie, la liberté, la débrouillardise, l'autorégulation et la prévoyance. Encore une fois, le contact avec le territoire ressort de ces entretiens et on voit que les conditions de vie du passé ont toujours un impact sur la culture locale :

Parce que les gens ici sont dans le très pratico-pratique pis c'est normal parce que tu sais avant, le mode de vie, là ça évolué c'est sûr... mais t'sais, quand les gens étaient un peu plus jeunes, t'sais, il fallait quelque chose dans ton assiette, il fallait du bois pour mettre dans ton poêle. Pis la vie se limitait un peu... t'sais autour de ces activités-là. (TAB2)

Malgré cela, le capital culturel du village ne tourne pas qu'autour des pratiques et des savoirs liés à la subsistance. Des organisations locales mettent aussi de l'avant la culture francophone du village. C'est le cas de la radio communautaire CJTB qui offre du contenu local en français dans le village et ailleurs. Le balado *Raconte-moi notre histoire* qui s'intéresse à l'histoire du village recense d'ailleurs des coutumes et des expressions langagières propres à Tête-à-la-Baleine, soulignant ainsi l'unicité de son capital culturel. Le contenu de ce balado concorde aussi avec ce qui ressort de nos entretiens au sujet des soirées festives qui se déroulaient autrefois dans le village et où la danse, la musique et les jeux de cartes étaient le centre des activités.

Enfin, le climat nordique et l'isolement géographique influencent les traditions présentes sur la Basse-Côte-Nord, notamment par les activités hivernales qui ont lieu (normalement) chaque hiver.

4.1.3 Capital social

La Route blanche qui se forme sur la banquise du Golfe-du-Saint-Laurent permet les déplacements en motoneige et rend possible les rencontres entre les villageois-es, renforçant ainsi le capital social au sein et entre les communautés. D'ailleurs, la force des liens sociaux entre les communautés de la région a pu être constatée dès notre arrivée sur la Basse-Côte-Nord. Ce constat est vite confirmé par les entretiens : « Comme la population est petite, est tissée serrée, tout le monde connaît tout le monde » (TAB1). Dans le village, ces liens sociaux prennent la forme de relations de proximité qui mènent à un grand souci pour les autres résidents : à Tête-à-la-Baleine, « les gens se tiennent » (TAB2). Dans quelques entretiens, on compare le village à « une grosse famille » (TAB6) ou encore à « une grosse gang » (TAB9), reflétant encore cette proximité. Plus encore, lorsque nous avons demandé aux participant-es de nous décrire les forces

de Tête-à-la-Baleine, une grande majorité nous parle de l'entraide, du partage et de la confiance au sein de la communauté : « On est jamais seul. Y'a toujours quelqu'un qui va être là pour nous aider si on a un problème... c'est la même chose pour nos enfants... t'sais je sais que si mon enfant a un problème, y'a quelqu'un qui va être là pour l'aider... on ne s'inquiète pas [...]. »

(TAB5)

Ce capital social entraîne aussi un effet positif sur le rapport à l'isolement des personnes interrogées. En effet, la majorité d'entre eux affirment ne pas se sentir isolé-es. Du moins, ils et elles affirment que cet isolement n'est certainement pas social : « Je n'ai jamais été aussi peu isolée qu'ici. Parce que justement tu es dans un village, tu connais tout le monde, t'as tout le temps des invitations, tu vas dehors, tu croises plein de monde » (TAB6). Il faut d'ailleurs spécifier que l'entraide et la richesse des liens sociaux ne se limitent pas au village de Tête-à-la-Baleine, mais s'étendent aussi à l'ensemble de la MRC. Les activités sociales hivernales en sont la démonstration. L'idée que les villages de la Basse-Côte-Nord doivent se serrer les coudes revient d'ailleurs à quelques reprises dans nos entretiens. Finalement, les contacts, les familles et les ami-es des Baleinois-es sont aussi étendus à la grandeur de la province (et même plus). Ces derniers entretiennent des liens avec le village en le visitant pendant la semaine de relâche ou pendant l'été, en accueillant des Baleinois-es chez eux lors de leur sortie en ville, ou encore en contribuant à certaines organisations locales. Le capital social de la communauté prend ainsi la forme de liens au sein et entre les communautés (*bonding* et *bridging*).

L'entraide entre les Baleinois-es ne bénéficie pas qu'aux individus, mais aussi aux organisations qui peuvent compter sur le soutien de la population lors d'événements. En parlant d'une activité organisée peu de temps avant l'entretien, une citoyenne engagée souligne la participation de la population : « Les gens ici sont habitués, ils font juste ça quasiment du bénévolat. Dans toute

sorte d'événements. Peu importe les événements qui sont organisés, il faut qu'il y ait beaucoup de bénévoles » (TAB7). Encore une fois, nous constatons l'entrecroisement entre les différents types de capitaux. En effet, la force du capital social dans le village semble impactée positivement sur le capital humain.

4.1.4 Capital humain

La grande majorité de nos interlocuteur-trices ont affirmé que le recrutement de nouveaux employés est un défi important pour la communauté. Cependant, l'importance du bénévolat dans la communauté semble compenser cette difficulté, jusqu'à un certain point. Certaines personnes rencontrées accumulent les heures de bénévolat auprès d'organismes ou simplement de manière informelle dans la communauté. Le bénévolat peut aussi se faire dans le cadre d'un emploi rémunéré, car plusieurs affirment ne pas compter leurs heures. De cette manière, les organisations qui reposent, surtout, sur l'implication bénévole des Baleinois-es sont relativement nombreuses. Le bénévolat est aussi répandu lors d'activités ou d'événements ponctuels pour lesquels plusieurs personnes vont mettre la main à la pâte pour contribuer à leur succès. Si certaines organisations reposent aussi sur le travail salarié, il semble juste d'avancer que ce type de travail ne pourrait pas être suffisant pour assurer le fonctionnement de l'ensemble des initiatives.

Parmi les participant-es à l'étude, nous retrouvons des personnes âgées qui ont de multiples responsabilités dans le village. Celles-ci accumulent les implications bénévoles et les emplois salariés qu'elles acceptent pour dépanner. Ainsi, quelques personnes ont expliqué avoir accepté un emploi malgré leurs horaires chargés, car il n'y avait personne d'autre pour le faire. L'envie de contribuer au dynamisme de la communauté serait la principale motivation de ces répondant-

es. Le travail des aîné-es devient donc un atout particulièrement important pour le village. Toutefois, une participante regrette que ce soit souvent les mêmes individus qui s'impliquent, ce qui peut mener à une certaine fatigue.

En plus de l'engagement bénévole qui est important dans le village, les Baleinois-es disposent d'une variété de savoir-faire et de compétences qui leur permettent de répondre à leurs besoins et de contribuer au dynamisme du village. Le fait de posséder des compétences particulières et de vouloir les partager avec l'ensemble de la communauté est identifié comme une source de motivation pour s'engager dans la vie communautaire. Les compétences énoncées peuvent être associées à des savoir-faire pratiques ou être reliées à un domaine d'étude ou des expériences professionnelles, mais peuvent aussi être liées à une connaissance profonde de la communauté. Effectivement, certaines personnes natives du village ou y résidant depuis plusieurs années agissent comme des courroies de transmission entre les porteurs de projet et la communauté. La présence de ces personnes est un facilitateur en soi, tant pour les projets qui arrivent de l'extérieur du village que pour ceux qui y voient le jour. Elles favorisent aussi l'arrivée sur le territoire des personnes qui, comme nous, s'intéressent à la Basse-Côte-Nord en les épaulant dans le choix de transport, dans la prise de contact avec la population et dans la recherche d'hébergement.

D'un autre côté, les néo-Baleinois-es sont identifiés par quelques répondant-es comme des atouts pour le village puisqu'ils apportent de nouveaux projets. Selon un répondant, leur apport permet de créer un certain espoir dans l'avenir du village.

Finalement, il faut souligner que certains acteurs externes contribuent aussi au développement du capital humain de Tête-à-la-Baleine. Le soutien organisationnel offert par des acteurs comme la

MRC, les Coasters, la municipalité ou le CISSS a été abordé dans les entretiens. Il faut toutefois noter que ce soutien n'est pas toujours suffisant pour répondre aux besoins des organisations locales, selon des participant-es.

4.1.5 Capital politique

La question du capital politique à Tête-à-la-Baleine est fortement influencée par la *Loi concernant la municipalité de la Côte-Nord du Golfe Saint-Laurent*. L'application de cette loi limite considérablement le pouvoir politique des citoyen-nes du village. Nous y reviendrons d'ailleurs plus tard. Cela dit, la communauté dispose quand même de certains atouts politiques. D'abord, quelques Baleinois-es s'impliquent dans des instances régionales, ce qui permet de porter les intérêts du village à un autre niveau. Selon une répondante, la majorité des Baleinois-es sont bilingues et cela permet au village d'avoir un meilleur accès aux organisations régionales.

À défaut d'avoir un pouvoir décisionnel sur la politique municipale, Tête-à-la-Baleine est représentée auprès de la municipalité par le comité local. Ce comité est composé de cinq membres élus et il travaille actuellement à faire changer la loi municipale afin d'augmenter le droit de parole des citoyen-nes.

Dans un autre ordre d'idée, la plupart des répondant-es jugent que ce sont aux Baleinois-es de se mobiliser pour changer les choses et d'agir pour l'avenir de leur communauté. Les résident-es peuvent s'impliquer dans le village, entreprendre des projets et s'entraider. Pour pouvoir relever les défis qui menacent la communauté, tout le monde devrait mettre la main à la pâte et s'unir avec une vision commune, selon plusieurs répondant-es. Cela concerne autant les habitant-es du village, les organisations locales, les groupes citoyen-nes et les institutions comme le Centre de services scolaires du Littoral, la municipalité, le ministère du Transport ou le CISSS et aussi les

résident-es des autres villages de la Basse-Côte-Nord. Selon une répondante, l'unité des divers acteurs pour « sauver le village » peut aussi passer par des revendications : « C'est à nous de crier pour avoir les choses » (TAB13). En ce sens, par leurs activités et la revendication de leurs besoins, les organisations locales ont aussi un poids politique. Par exemple, le projet de la Ferme du Rigolet a été confronté à l'absence de terrain zoné agricole dans le village. Cette situation a donc mis en lumière l'importance de revoir le plan de zonage agricole de la MRC, exercice qui était en marche au moment d'écrire ces lignes.

Enfin, on retrouve dans l'histoire de Tête-à-la-Baleine plusieurs exemples de mobilisation politique. Les Cousines d'Adeline en sont un exemple. Cette organisation féminine aux tendances féministes dénonçait la violence faite aux femmes dans les années 1990. Elles ont notamment célébré le 50^e anniversaire du vote des femmes par une pièce de théâtre. Des femmes qui étaient impliquées dans les Cousines d'Adeline sont encore grandement impliquées dans le village. Le balado *Raconte-moi notre histoire* aborde aussi la création d'organisations comme l'Association des pêcheurs de la Basse-Côte-Nord et le Conseil économique du Bas de la Côte. Ce dernier est une initiative qui rassemble des leaders et des citoyens de différents villages de la Basse-Côte-Nord avant la formation de la municipalité. Le Père Gabriel Dionne est un acteur central de cette initiative de concertation. En créant la première instance politico-économique de l'histoire de la région, ils ont mis en place une diversité de projets pour favoriser le développement de la région (Lévesque, 2021). Le Père Gabriel Dionne a d'ailleurs été évoqué à plusieurs reprises lors de nos entretiens. Son dévouement au développement du village est cité en exemple. L'histoire politique du village semble donc demeurée importante dans la mémoire collective.

4.1.6 Capital financier

Notre recherche ne nous a pas permis d'obtenir beaucoup d'informations sur capital financier dont dispose le village. Quelques répondant-es ont affirmé que le fait de faire partie de la municipalité de Côte-Nord–Golfe-du-Saint-Laurent permet à Tête-à-la-Baleine d'accéder à un budget plus substantiel et de pouvoir réaliser des travaux importants comme ceux qui étaient réalisés pendant notre séjour sur le système d'aqueduc. Les organisations locales sont nombreuses à profiter de subventions pour être en mesure de fonctionner. Le financement provient alors d'organisations locales (municipalité, caisse populaire, MRC) ou d'organisations externes (différents ministères, Plan Nord, OBNL régionaux ou nationaux). Ce financement est alors réinvesti dans la communauté.

4.1.7 Capital bâti

Au niveau du capital bâti, Tête-à-la-Baleine dispose des différentes infrastructures que l'on retrouve dans la plupart des centres villageois : une église, un presbytère, une école, une caisse Desjardins, un petit commerce de type magasin général, une auberge, un CLSC, un bureau de poste et un centre communautaire. Plusieurs de ces bâtiments ont des usages multiples. Par exemple, l'école sert aussi de lieu d'exposition et son gymnase ainsi que sa bibliothèque sont ouverts aux citoyen-nes. Le centre communautaire abrite plusieurs organisations comme la radio communautaire, l'Atelier des aînés et les bureaux de la Coopérative de soins à domicile. De plus, le village dispose d'un aéroport, d'un port et d'une marina. Au large, on retrouve aussi la chapelle Sainte-Anne-de-l'Île-Providence et le musée de Jos Hébert en plus des multiples chalets des Baleinois-es. La petite taille du village représente un avantage pour certains répondant-es en raison de la proximité avec l'ensemble des services présents sur le territoire. Cela semble

contribuer aussi aux liens sociaux entre les membres de la communauté. En effet, cette proximité facilite les rencontres impromptues, comme l'explique ce participant : « une autre chose que j'aime : t'es toujours proche de tout. T'sais, j'ai besoin de parler à quelqu'un, je sors dehors, c'est presque sûr que je le croise » (TAB9). Cela rendrait le quotidien plus simple et faciliterait aussi l'accès aux services, selon certain-es répondant-es.

Cela dit, il est difficile de parler du capital bâti d'une communauté isolée sans aborder la question de la route. L'absence de lien routier entre Tête-à-la-Baleine et le reste du Québec est mentionnée à de nombreuses reprises dans les entretiens. La plupart des répondant-es affirment sans hésitation souhaiter le prolongement de la 138. L'enjeu de la disponibilité des logements dans le village a aussi été mentionné à de nombreuses reprises comme étant une limite à son développement.

En somme, on constate que la communauté de Tête-à-la-Baleine dispose de capitaux riches et variés. Le capital social, le capital culturel et le capital naturel nous semblent les trois types de capitaux les plus développés et sur lesquels s'étaient les principales forces du village. Les autres formes (humain, politique, financier et bâti), bien que relativement développées, sont limitées par des obstacles importants qui sont relatifs au système politique local et régional et à l'isolement géographique du village. Nous détaillerons ces obstacles plus en profondeur dans une section ultérieure (voir section 4.4 Les freins au développement de la résilience).

4.2 Sentiment d'appartenance

En plus de ces différents atouts, on retrouve chez les habitant-es de Tête-à-la-Baleine que nous avons rencontrés un fort attachement envers le village. Cela est aussi vrai pour les personnes qui y résident depuis toujours ou depuis quelques années seulement. Les premières présentent une

volonté de rester à Tête-à-la-Baleine le plus longtemps possible. Ils et elles expriment d'ailleurs une certaine fierté vis-à-vis leurs origines. Cela se manifeste d'ailleurs lors d'une conversation avec une Baleinoise avec qui nous discutons de ses origines : « Je suis née à Tête-à-la-Baleine pis je vais y mourir ! ». Du côté des néo-Baleinois, cet attachement est aussi présent. Une participante considère la communauté comme une nouvelle famille. Même si elle pense quitter le village bientôt, elle affirme qu'il serait impossible pour elle de ne jamais y revenir. Elle se trouve particulièrement chanceuse d'avoir pu y habiter.

Plusieurs répondant-es affirment aussi que l'attachement demeure intact chez les Baleinois-es qui ont dû quitter la communauté pour des études ou pour le travail. Ainsi, ceux et celles qui sont partis reviennent souvent au village et continuent d'y entretenir des liens. Une répondante juge d'ailleurs que plusieurs reviendraient si des opportunités d'emplois étaient créées.

Illustrant aussi une certaine fierté locale, les comparaisons entre Tête-à-la-Baleine et le Québec urbain sont fréquentes lors des entretiens. Ce procédé sert souvent à relativiser les défis vécus dans le village. Les comparaisons permettent aux répondant-es de dire que certains problèmes existent partout et peuvent même être pire dans le reste du Québec. Elles révèlent aussi que des participant-es considèrent que la vie à Tête-à-la-Baleine est plus simple, moins dans les apparences, que les relations sont plus étroites, que l'on peut davantage faire confiance aux autres et que les gens sont mieux préparés aux imprévus. Bien qu'on ne puisse s'exprimer sur l'exactitude des constats de nos participant-es, il nous semble que la comparaison leur permet de dresser un portrait positif de leur communauté et illustre leur fierté.

Tant chez les natifs-ves que chez les nouveaux-velles arrivant-es, on constate que l'attachement à Tête-à-la-Baleine est un moteur d'action. Une répondante s'exprime ainsi à ce sujet : « Les gens

qui sont ici, ils sont chez eux. Y'aiment à garder leur village. Ils aiment que ça roule. » (TAB13).

Cette motivation se retrouve aussi chez une néo-Baleinoise rencontrée :

Moi je veux tellement que les gens viennent vivre ici parce que moi ce que j'ai trouvé, ce que je vois c'est une richesse extraordinaire de vivre ici. Moi, c'est mon paradis. C'est... mon million, ça fait longtemps que je l'ai gagné quand je suis arrivée ici. Pis t'sais, moi j'aurais le goût qu'il y ait des jeunes, des familles ! Moi, c'était le rêve que j'avais aussi... (TAB8)

Le sentiment d'appartenance et l'attachement des Baleinois-es avec leur territoire et leur communauté occupent donc une place importante dans nos entretiens et semblent jouer un rôle dans la résilience de la communauté.

4.3 Une résilience face à quoi ?

La mobilisation du concept de résilience suppose la prise en compte de perturbations vécues par la communauté. Dans le cas de Tête-à-la-Baleine, nos analyses nous ont permis de faire ressortir trois catégories de changements : les crises temporaires, les imprévus quotidiens liés à l'isolement et finalement, les changements majeurs qui menacent la survie même du village.

4.3.1 Crises temporaires

La littérature sur la résilience en cas de catastrophes naturelles ou humaines, rappelons-le, est particulièrement riche (Aldrich et Meyer, 2014 ; Townshend et al., 2014 ; Rapaport et al., 2018 ; Patel et al., 2017). Bien que nous reconnaissons que le concept ne devrait pas uniquement être mobilisé dans ce contexte, il est tout de même essentiel de l'aborder. Lorsque questionné-es au sujet des crises qu'auraient vécues le village de Tête-à-la-Baleine dans les dernières années, les participant-es ont soulevé différents événements, tout en restant hésitant-es à les qualifier de crises.

Quelques répondant-es ont identifié la pandémie de COVID-19 comme étant un événement qui a bouleversé la vie des Baleinois-es en limitant les occasions de rencontres à l'intérieur et à l'extérieur du village et en semant une crainte dans une population âgée. L'annulation des tournois, des carnivals et des activités de financement qui rassemblent les habitant-es des différents villages de la Basse-Côte-Nord et qui font partie des traditions de la région est identifiée comme l'une des conséquences de la pandémie. L'isolement géographique du village a cependant permis d'atténuer la crainte du virus puisque les contacts avec l'extérieur étaient limités. Au moment d'écrire ces lignes, très peu de cas ont été rapportés dans le village.

Dans un autre ordre d'idée, d'autres participant-es témoignent de situations récentes et anciennes où l'approvisionnement alimentaire a été limité pour des raisons hors du contrôle des Baleinois-es (conditions de navigation, bris mécanique de la desserte maritime), illustrant ainsi la dépendance du village aux livraisons hebdomadaires et sa vulnérabilité en cas d'interruption du service. Enfin, on évoque aussi comment les décès dans le village créent des ondes de choc ne touchant pas uniquement les proches du défunt, mais l'ensemble de la communauté : « Ça, c'est des choses que même si tu ne connais pas personnellement la personne, ça bouleverse vraiment toute la communauté [...] on sentait que l'ambiance était vraiment plus lourde quand c'est arrivé... t'sais c'est comme le deuil d'une communauté au complet on dirait» (TAB6).

4.3.2 Les imprévus quotidiens liés à l'isolement

En plus de ces événements, le fait de vivre dans une communauté isolée implique différents défis qui se manifestent au quotidien. Cette posture pousse les Baleinois-es à constamment s'adapter à une certaine imprévisibilité et à une série constante de petits changements. L'accès aux biens et

services ainsi que les difficultés liées aux infrastructures de transport sont les principaux enjeux soulevés lors des entretiens à ce sujet.

Parmi les défis quotidiens liés à l'isolement que rencontre la population de Tête-à-la-Baleine se trouve la question de l'approvisionnement alimentaire. En raison des infrastructures de transport limitées, la diversité, la qualité et le prix des aliments représentent des défis de taille. L'état des fruits et des légumes lorsqu'ils arrivent en bateau fait notamment partie des problèmes soulevés. Pour un des intervenants, la difficulté à s'approvisionner en fruits et légumes frais et la difficulté à obtenir certains ingrédients pourraient être un frein à l'attraction et à la rétention de nouveaux résident-es. Même si cet enjeu est soulevé par une bonne portion des répondant-es comme ayant un impact sur la qualité de vie, on constate qu'il ne s'agit pas forcément d'une situation alarmante pour les habitant-es de Tête-à-la-Baleine. En effet, pour reprendre les mots d'une Baleinoise : « On meurt pas de faim » (TAB5).

Cela dit, les défis liés à l'approvisionnement ne se limitent pas à la nourriture. L'absence de lien routier a aussi un impact sur l'accessibilité et le prix des biens matériels. Cela entraîne des défis pour le développement du village, notamment pour ce qui est de la construction ou la rénovation des maisons. Les organisations sont aussi confrontées à des retards lorsqu'ils ont besoin d'outils, de pièces ou de matériaux : « Tous ces imprévus là... pis si jamais y'avait eu une pièce qu'on pensait qu'elle était correcte [et que] finalement elle ne l'était pas. On aurait fait dur là. Y'en a pas de magasin ici. On dépend de la livraison de l'extérieur, ça peut être super long» (TAB7).

Que ce soit pour la nourriture ou pour les biens matériels, la dépendance aux transports aériens ou maritimes donne une impression de manque de contrôle chez certain-es répondant-es : « Faut faire preuve de résilience parce que tu contrôles absolument rien. T'sais dans vie tu ne contrôles

pas grand-chose... mais ici... encore moins parce que t'es tellement dépendant de tous les services qui sont offerts... que t'as pas le choix... de... prendre sur toi » (TAB6).

Les infrastructures de transports accessibles aux Baleinois-es rendent les déplacements à l'extérieur difficiles pour plusieurs raisons. Les coûts, l'imprévisibilité des conditions météorologiques et la durée des déplacements sont nommés par les participant-es comme étant les principaux obstacles aux transports. Lors de drames personnels comme des décès ou des maladies chez les proches, cette difficulté à se déplacer prend toute son ampleur selon quelques répondant-es : « Pis quand mettons t'as de la famille à l'extérieur... y'a de la maladie ou de la mortalité pis que tu ne peux pas y aller, là, c'est lourd à porter » (TAB10). Toutefois, ce n'est pas que les individus qui en vivent les conséquences. Les organisations locales aussi rencontrent les impacts de cet enjeu, car les coûts liés aux transports maritimes et aériens sont ainsi identifiés comme des limites à leur développement : « [...] les déplacements [...] sont beaucoup trop chers. Les OBNL ont pas l'argent pour le déplacement [...] » (TAB7). Même son de cloche chez un autre répondant : « T'sais, au niveau du transport, le fait qu'on soit loin, c'est sûr que ça ajoute... de un, la moitié du budget va en transport déjà, c'est capoté ! » (TAB9). Pour une répondante, le transport maritime serait inadéquat pour répondre aux besoins des Baleinois-es, car ce service n'est pas développé pour les populations locales, mais plutôt pour le tourisme. Lors de notre séjour, nous avons pu constater les différentes embûches qui ont été énoncées lors des entretiens, nos vols et nos traversées ayant été annulés ou retardés tant à l'aller qu'au retour.

Ces quelques défis ne résument pas l'ensemble des défis quotidiens rencontrés par les Baleinois-es, mais nous permettent tout de même de comprendre comment l'isolement agit sur la vie de tous les jours des habitant-es de ce village les poussant à s'adapter aux imprévus.

4.3.3 La situation démographique : le grand bouleversement qui menace la communauté

Les défis liés à l'isolement discutés ci-dessus peuvent être des irritants pour certain-es, mais ne constituent pas séparément des menaces pour la communauté de Tête-à-la-Baleine. En effet, plusieurs répondant-es affirment être habitué-es à cette réalité. Toutefois, leur combinaison et leur addition à d'autres défis présents engendrent une situation démographique alarmante qui pousse plusieurs à considérer que le principal enjeu pour Tête-à-la-Baleine est sa survie en soi.

Les causes énoncées dans les entretiens pour expliquer cette situation sont diverses : moratoire sur la morue dans les années 1990, manque d'emplois, manque d'infrastructure de loisirs, difficulté pour les nouveaux-velles arrivant-es à s'acclimater à la réalité des communautés isolées, déplacements trop fréquents pour les personnes qui ont des problèmes de santé particuliers, exode des diplômé-es, manque de jeunes et de famille, difficulté à trouver un logement adéquat, etc. Cela entraîne d'autres défis majeurs comme la difficulté à pourvoir des postes dans les organisations locales, une inquiétude largement partagée pour la vie sociale des enfants ainsi que pour la sauvegarde de l'école du village. L'équation entre la fermeture de l'école et la fermeture du village se retrouve dans une bonne part de nos entretiens : « ça fait que si l'école ferme... ben c'est un village qui ferme. Sauf que c'est peut-être inévitable... du fait qu'il n'y a pas de relève [...], je pense que ça va de soi là » (TAB5). Le petit nombre d'enfants dans la communauté est d'ailleurs évoqué comme étant une limite à l'attraction de nouvelles familles dans le village : « comment attirer un jeune couple ici qui désire fonder une famille sachant très bien que ses enfants vont être seuls dans leur classe ? » (TAB5).

Les jeunes adultes aussi sont plutôt rares dans le village. Quelques répondant-es jugent que les jeunes baleinois-es sont nombreux à avoir quitté la communauté pour poursuivre leurs études et

trouver un emploi. Des participant-es soulignent d'ailleurs que cet exode serait causé par un intérêt pour les études postsecondaires qui seraient particulièrement élevé dans le village.

Tous les répondant-es s'entendent pour dire qu'il faut attirer de nouveaux résident-es au village, mais il existe une tension entre l'idée de recruter des familles qui ont l'intention de rester à long terme et l'idée que même si les néo-Baleinois-es ne restent que quelques mois, ils apportent un dynamisme qui est aussi important pour la communauté. Le fait que les néo-Baleinois-es quittent souvent rapidement le village apporte une certaine méfiance, une certaine désillusion ou même un sentiment d'être instrumentalisé par ces jeunes gens en quête d'expérience. L'éloignement des réseaux familial et amical, la difficulté à rencontrer d'autres jeunes du même âge, le manque d'anonymat sont évoqués parmi les obstacles que rencontrent les nouveaux résident-es dans leur adaptation. Quelques participant-es ont expliqué ressentir une pression de rester au village en raison de la situation démographique. Une répondante a aussi abordé le défi de s'adapter à la vie baleinoise quand on ne dispose pas des savoirs et des connaissances nécessaires (ex. : faire de la motoneige ou du bateau, savoir chasser ou pêcher, connaître les secteurs dangereux pour la navigation, etc.). Pour cette répondante, il serait alors plus facile de convaincre des jeunes qui ont quitté le village pour les études de revenir que de recruter des jeunes d'autres régions.

Qui plus est, la difficulté à recruter des travailleurs-ses est évoqués comme l'un des principaux défis des organisations baleinoises, que l'on parle de petits OBNL, de l'école ou du dispensaire. Selon quelques répondant-es, cette situation engendre aussi des obstacles à l'obtention de services de qualité dans la région. En effet, la pénurie de main-d'œuvre pousserait parfois les employeurs à embaucher des personnes qui ne possèdent pas forcément les compétences nécessaires à leur mandat. Cela dit, ce problème n'est pas unique à la Basse-Côte-Nord, comme le rappellent quelques répondant-es.

Enfin, Tête-à-la-Baleine est sujette à un important vieillissement de la population. Si les aîné-es du village sont actifs tant dans la communauté que dans leurs occupations quotidiennes, il n'en demeure pas moins que certain-es avouent manquer d'énergie pour continuer de mener de front l'ensemble de leurs engagements. Plus encore, les décès de personnes qui étaient engagées dans la communauté ont aussi été mentionnés, ce qui illustre tristement l'impact du vieillissement de la population sur le dynamisme du village.

4.3.4 Crise démographique et avenir du village

Précisons que la situation démographique du village n'a pas toujours été aussi délicate. Dans plusieurs entretiens, il est mentionné que Tête-à-la-Baleine se trouve actuellement à la croisée des chemins. L'idée que le village pourrait fermer dans un horizon plutôt court se retrouve dans quelques entretiens : « C'est sûr que globalement, c'est LE plus gros défi du village, la survie du village-là » (TAB9). Lorsque questionné-es sur la manière dont elles et ils voient l'avenir du village d'ici cinq ou dix ans, des participant-es ont du mal à se projeter jusque-là. Une partie des interviewé-es se montrent plutôt pessimistes. C'est le cas de cette répondante qui affirme être d'un naturel plutôt optimiste habituellement : « Mon verre est toujours à moitié plein, il n'est pas à moitié vide. Mais... c'est difficile... ça tombe goutte à goutte dans le village de Tête-à-la-Baleine » (TAB1). Plus tard dans l'entretien cette même personne regrette le manque de mobilisation pour sauver le village : « Qu'est-ce que vous voulez ? Que le village de Tête-à-la-Baleine fasse comme Aylmer Sound³ ? Qui soit le prochain à devoir fermer ? » (TAB1). Toutefois, la plupart des répondant-es ne se montrent ni optimistes ni pessimistes par rapport à l'avenir de Tête-à-la-Baleine, mais plutôt hésitant-es : « C'est vraiment difficile d'imaginer un

³ Aylmer Sound est un ancien village voisin de Tête-à-la-Baleine. Il a fermé définitivement ses portes en décembre 2007 (Radio-Canada, 2017).

futur ici... je pense que c'est ça la réponse en soi : je le sais pas c'est quoi le futur » (TAB6). Ou encore : « Moi, mon humble opinion, c'est qu'en fait, c'est impossible de le savoir. On est vraiment à un moment critique j'ai l'impression » (TAB7). Quoi qu'il en soit, nos entretiens révèlent des souhaits, des craintes et des scénarios jugés comme réalistes par nos répondants. Le tableau suivant permet de résumer ces éléments.

Tableau 2 - Projection dans l'avenir : Tête-à-la-Baleine dans cinq ou dix ans

Souhaits	Craintes	Scénarios jugés réalistes
<ul style="list-style-type: none"> - Sauvegarde de l'école ; - Attraction de nouvelles familles et de jeunes ; - Mise en commun des efforts et des forces du village ; - Succès et continuation des projets actuels ; - Meilleure autonomie alimentaire ; - Création d'un lieu public pour favoriser les rassemblements ; - Projets de développement économique ; - Le désenclavement du village grâce à la route 138. 	<ul style="list-style-type: none"> - L'absence complète d'enfant dans le village ; - La fermeture du village ; - Une perte de motivation chez eux et celles qui s'impliquent ; - Une aggravation des enjeux actuels. 	<ul style="list-style-type: none"> - Maintien de la population à environ 100 habitant-es ; - Peu de gros changements ; - Un tronçon routier entre Tête-à-la-Baleine et La Tabatière ; - Des projets qui attirent des travailleurs en rotation ; - Plus de logements disponibles pour de nouvelles familles en raison du vieillissement de la population.

Même les scénarios optimistes évoqués par les participant-es impliquent des changements pour le village de Tête-à-la-Baleine. Bien que ces changements puissent générer des impacts positifs sur la communauté, ils pourraient apporter des perturbations plus ou moins importantes. Lors de nos entretiens, quelques participant-es ont abordé les impacts que ces changements pourraient avoir, mais ont aussi expliqué que quelques membres de la communauté éprouvent une certaine réticence envers ce changement, craignant que cela agisse négativement sur leur mode de vie et leur rapport au territoire. L'exemple d'un projet de parc national avorté par manque

d'acceptabilité sociale est évoqué pour illustrer cela. Si nos répondant-es jugent que la grande majorité du village est en faveur du prolongement de la route 138, quelques-un-es expriment qu'il y a certainement encore des personnes au village qui s'y opposent de peur de voir l'unicité de leur mode de vie modifié. Quelques répondant-es partagent d'ailleurs cette inquiétude. Selon une de nos participantes, les Baleinois-es devront être en mesure de faire face à ces changements (plus de restrictions dans les déplacements en motoneige, partage des services avec d'autres villages, limitation de l'accès aux ressources fauniques) s'ils veulent accéder à une meilleure qualité de vie.

De plus, il est nécessaire de rappeler que depuis les 60 dernières années, le village a connu une multitude de changements qui ont impacté la vie quotidienne de ses habitant-es. L'arrivée de nouvelles technologies, une transformation progressive mais importante du rapport à la transhumance⁴, les variations des stocks de poissons, sont tous des changements auxquels les Baleinois-es ont fait face au fil des années (Lévesque, 2021), apportant parfois des impacts positifs sur la vie quotidienne, parfois une certaine nostalgie.

4.4 Les freins au développement de la résilience

En plus des changements évoqués plutôt, le village de Tête-à-la-Baleine doit composer avec des obstacles de nature structurelle qui limitent les possibilités de développement des capitaux. Sans en faire un portrait exhaustif, nous tenterons de tisser un aperçu représentatif des freins que rencontre la communauté.

⁴ Jusqu'au siècle dernier, les Baleinois-es déménageaient sur les îles en été pour se rapprocher des bancs de pêche et revenaient vivre sur la terre ferme en hiver, c'est ce qu'on appelle la transhumance. Aujourd'hui, selon nos discussions, la transhumance n'est plus pratiquée de la même manière, mais la plupart des Baleinois-es possèdent un chalet sur les îles. Le village est alors beaucoup moins animé pendant la saison chaude. Le documentaire sur Tête-à-la-Baleine de Pierre Perreault et de René Bonnière aborde la transhumance dans le Tête-à-la-Baleine des années 1960.

Premièrement, dans les entretiens, quelques répondant-es avouent manquer de moyens pour aller chercher des subventions. La « paperasse » est vue par plusieurs comme un obstacle au développement de leurs organisations. Si des ressources existent pour soutenir les organisations, ce ne sont pas tout-es les participant-es qui semblent les connaître ou les utiliser. Dans un autre ordre d'idée, une interviewée déplore que le village manque de moyens pour mettre en place des projets d'ampleurs. Elle juge que ce ne sont pourtant pas les idées qui manquent : « Faut qu'il ait des comités de gens compétents pour monter ces projets. Moi, j'ai des idées, mais moi je ne sais pas... j'ai ben beau avoir des idées, mais il faut avoir les moyens. C'est les moyens que les gens ont pas ici... » (TAB10).

De plus, la population de Tête-à-la-Baleine ne dispose pas non plus des moyens démocratiques optimaux pour favoriser le développement de leur village. Cette question est directement liée à la *Loi concernant la municipalité de la Côte-Nord du Golfe Saint-Laurent* adoptée en 1963. Cette loi implique le regroupement de cinq villages sous une seule municipalité : Tête-à-la-Baleine, Chevery, Harrington Harbour, La Romaine et Kegaska sont unis pour former la municipalité de Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent. Ainsi rassemblés, ces villages ne sont pas régis par un conseil municipal et un maire ou une mairesse, mais bien par un-e administrateur-trice nommé-e par Québec. Cette loi implique aussi la constitution de comités locaux dans chacun des villages. Ces comités disposent d'un pouvoir consultatif et non décisionnel. Les membres du comité peuvent être nommés par l'administrateur-trice ou être élus par les habitant-es de leur communauté. Un comité général peut alors se former pour représenter les comités locaux de chacun des cinq villages (*Loi concernant la municipalité de la Côte-Nord du Golfe-du-Saint-Laurent, 1963*). Le comité local de Tête-à-la-Baleine est actuellement formé de cinq membres élus, mais lors de nos entretiens, aucune rencontre avec le comité général n'avait été tenue

depuis un bon moment. Plusieurs répondant-es ont abordé cette loi, jugeant que l'absence de représentant-e élu-e ayant un pouvoir exécutif nuit à la capacité des Balenois-es d'avoir du contrôle sur leur avenir : « C'est le fait qu'on a une administratrice [...] Qui gère, elle est nommée, elle n'est pas élue. Pis ça fait depuis 1963. Ça fait que les gens, ne sont pas habitués... y'ont pas de mots à dire... ça fait [qu'ils n'] ont pas l'impression que ce qu'ils ont à dire va avoir un poids. » (TAB8)

En plus de la structure démocratique qui est souvent décrite comme insatisfaisante dans les entrevues, plusieurs affirment aussi avoir de la difficulté à obtenir de l'information auprès des institutions ou des organisations régionales. Les délais pour obtenir des réponses ou le manque de communication entre certaines institutions et le village sont dénoncés. Dans un ordre d'idée similaire, quelques répondant-es regrettent le peu de soutien qu'ils et elles parviennent à obtenir de la part des instances régionales : « Je pense que c'est partagé par toutes les personnes au village qui ont mené à bout de bras des comités ou des initiatives que ce soit présentement ou dans le passé. T'sais c'est parce qu'à part ta petite équipe de gens qui te suivent, t'as pas de tapes dans le dos de personne. » (TAB7)

Ce manque d'appui s'illustre, comme nous l'avons mentionné, par la difficulté à s'exprimer et à être écouté par les instances qui ont un pouvoir décisionnel dans la région : « T'as jamais de réponse [...] il faut relancer, relancer. Il faut relancer 1000 fois pour avoir des réponses... » (TAB8). Ces retards rendent difficile l'avancement des projets, mais aussi le développement de la communauté, car il restreint le développement du capital. Certains ministères sont aussi décrits comme étant « tellement tatillonnes ». Selon une interlocutrice, avec ces ministères « la paperasse prend le dessus sur le bon sens » (TAB1). Un second répondant juge qu'ils « mettent

des bâtons dans les roues » (TAB2). Pourtant, le village aurait besoin de ces acteurs et de leur pleine collaboration pour assurer son développement et sa survie selon une autre.

Quelques répondant-es évoquent le fait que la réalité de la Basse-Côte-Nord est méconnue ailleurs au Québec. Selon une répondante, cela empêche le développement de certains projets, car « le gouvernement pense juste en fonction des villes. Ottawa, Montréal... toutes les grandes villes... pis on est pas capable d'arriver là-dedans » (TAB1). Elle donne l'exemple d'un projet de Maison des Aînés qui serait projeté dans la communauté. Elle affirme : « Il fallait travailler avec la SCHL et les critères sont faits pour les grandes villes. Pis ils ne sont pas adaptés à nos réalités. Il fallait qu'un architecte vienne au mois ou aux deux mois. Vois-tu un architecte partir de Montréal... pis ça partirait de notre budget-là ! » (TAB1).

Selon ce même individu, cela génère un sentiment d'impuissance chez les Baleinois-es : « Les gens se disent Bof... on peut bien essayer, mais on va se buter à la méconnaissance pis à de la paperasse... » (TAB1). Cette idée est d'ailleurs partagée par cette participante : « T'sais, tu ne vas pas aller au batte, de toute façon, ils l'ont fait, pis ça rien donné. Pis t'sais un moment donné, tu apprends. Le monde est pas cave » (TAB8).

En ce sens, une autre interviewé regrette que, selon elle, peu de Baleinois-es soient mobilisé-es pour l'avenir du village. Elle juge que les quelques Baleinois-es qui s'engagent dans la communauté rament à contre-courant et ne sentent pas forcément le soutien du reste de la population. Elle note un paradoxe dans la mobilisation des Baleinois-es : d'un côté, il y a beaucoup d'entraide au quotidien, mais d'un autre, il est difficile de mobiliser la population pour les grands enjeux de la communauté. Un entretien suggère d'ailleurs une piste d'explication : il peut être difficile d'aborder les situations problématiques ou de critiquer le travail ou le

comportement de certain-es professionnel-les en raison de l'étroitesse des liens sociaux. Cela peut d'ailleurs mener à une autocensure, ou voir même à un sentiment que les opinions divergentes ne sont pas les bienvenues. Dans cette logique, nous prenons conscience lors de nos entretiens d'un certain malaise quand vient le temps d'énoncer des critiques. D'un côté, certains entretiens dénoncent qu'il y a toujours une minorité de « chialeux » qui ne font rien pour développer le village. D'un autre, on regrette la crainte du conflit qui limiterait la prise de parole.

4.5 Les organisations locales de Tête-à-la-Baleine

Différentes institutions, entreprises et organisations sont actives dans la communauté de Tête-à-la-Baleine. Nous y trouvons de petites entreprises privées, des organismes à but non lucratif, des coopératives et des services publics ainsi que de grandes entreprises dédiées aux transports maritimes et aériens. Le tableau présenté ci-dessous les recense, de manière non exhaustive.

Tableau 3 - Liste non exhaustive d'organisations présentes à Tête-à-la-Baleine

Entité	Activités	Nature
Nutrition Nord	<ul style="list-style-type: none"> - Jardin communautaire ; - Cuisine collective ; - Ateliers de formation sur l'alimentation et le jardinage ; - Distribution de semences et de matériel de jardinage. 	Programme fédéral géré par un comité local
Radio communautaire CJTB	<ul style="list-style-type: none"> - Diffusion de musique ; - Journalisme local ; - Production de baladodiffusion. 	OBNL
Glaise bleue	<ul style="list-style-type: none"> - Résidence artistique (métiers d'art) ; - Organisation d'activité de médiation culturelle. 	OBNL
La Ferme du Rigolet	<ul style="list-style-type: none"> - Production de fruits et légumes locaux ; - Recherche sur la culture de l'orpin rose. 	OBNL
Atelier des aînés/Centre de jour	<ul style="list-style-type: none"> - Organisation d'activités sociales pour les personnes âgées - Offre d'un lieu de rencontre pour les aînés - Offre d'un soutien et une présence 	OBNL (local et régional avec l'Association des Coasters)

Association touristique	- Valorisation du potentiel touristique de Tête-à-la-Baleine (entretien de sentier, vente de produit dérivé, visite guidée, entretien du musée de Jos Hébert, panneaux d'information, entretien de la marina, etc.)	OBNL
Comité des loisirs	- Organisation de tournois sportifs et d'activités de loisirs avec les autres communautés de la Basse-Côte-Nord	OBNL
Comité paroissial	- Entretien des bâtiments/terrains de la paroisse ; - Organisation d'activités religieuses ; - Location d'appartements et du presbytère.	Organisation religieuse
Société historique du Mécatina	- Protection de l'église de l'Île de la Providence	OBNL
Comité local	- Représentation des intérêts du village auprès de la municipalité	Instance politique
Coopérative de solidarité d'aide à domicile de la Basse-Côte-Nord	- Offre des services à domicile aux résident-es de la Basse-Côte-Nord	Coopérative de solidarité (régional)
Magasin du portage	- Vente de produits et de denrées	Entreprise privée
Auberge de l'Archipel	- Hébergement de touristes et de travailleurs	Entreprise privée
Caisse Desjardins	- Services financiers - Centre administratif pour quatre villages : Tête-à-la-Baleine, Harington Harbour, Chevery et La Romaine)	Coopérative (national)
Bureau de poste	- Assurer les services de Poste Canada	Service public
École Gabriel-Dionne	- École primaire et secondaire - Bibliothèque - Gymnase	Service public
CLSC (dispensaire)	- Soins de santé de première ligne - Télé-médecine	Service public
Aéroport	- Transport aérien (hélicoptère)	Service public
Air liaison	- Compagnie aérienne	Entreprise privée
Quai fédéral	- Quai (notamment pour la desserte maritime)	Service public
Relais Nordik	- Compagnie de transport maritime	Entreprise privée

Chaque organisation active sur le territoire joue un rôle important dans la communauté. Le travail de la municipalité et de la MRC doit être mentionné. Cela dit, dans le cadre de notre recherche, nous nous attarderons plus particulièrement sur les organisations locales qui s'inscrivent dans des économies altercapitalistes et non capitalistes. Ces organisations dépendent du travail rémunéré ou bénévole des Baleinois-es et les activités de ces organisations concernent en premier lieu la population du village ou de la Basse-Côte-Nord.

Les motivations qui poussent les Baleinois-es rencontré-es à s'impliquer au sein de ces organisations sont diversifiées. Parmi celles qui ont été évoquées par nos participant-es, on retrouve des motivations plus individuelles, tel que la motivation de rester actifs-tives et de socialiser. Toutefois, plusieurs nomment le désir de contribuer à la vie du village comme source de motivation. Cela prend différentes formes comme la volonté de combler un besoin non répondu dans la communauté, apporter des changements, faire profiter la communauté de ses compétences, favoriser le bien-être de la population ou d'une partie de la population, protéger, dynamiser et valoriser le village ou encore redonner à la communauté.

Il semble que ces motivations trouvent satisfaction puisque les impacts positifs des organisations sont nombreux, variés et parfois insoupçonnés. La liste suivante présente les impacts recensés par nos participant-es et lors des observations :

- Donner accès à des produits alimentaires frais, générer de l'intérêt pour l'alimentation locale et pour l'agriculture, fournir des repas nutritifs à moindre coût, développer des infrastructures agricoles;
- Revaloriser des terrains laissés vacants, accroître la fierté des villageois-es en valorisant des lieux auxquels ils sont attaché-es, entretenir l'aspect esthétique du village, valoriser les paysages et le territoire (sentier, photographie, etc.);

- Offrir un lieu de rencontre, renforcer les liens sociaux entre les personnes participantes (lien intergénérationnel, notamment), créer des moments rassembleurs, offrir des activités de loisirs, créer des liens entre les différents villages de la Basse-Côte-Nord;
- Œuvrer à l'amélioration de la démocratie locale, informer et outiller la population, encourager la participation citoyenne, représenter la population à des instances politiques/décisionnelles/d'influence;
- Offrir un support financier et administratif, développer des partenariats entre les initiatives;
- Faire rayonner le village dans le reste du Québec, attirer des jeunes dans le village, créer de l'emploi, donner espoir en l'avenir du village, renforcer le sentiment d'appartenance des jeunes qui ont quitté le village;
- Faire revivre et préserver la mémoire collective du village, valoriser les pratiques et les savoirs locaux, développer et renforcer les compétences et les connaissances de la population;
- Offrir de l'écoute, une présence, du réconfort, donner de l'attention aux individus, offrir des soins et des services à domicile aux personnes qui en ont besoin;
- Entretenir des logements à louer (sans but lucratif), installer et entretenir des infrastructures et des bâtiments (sentiers, marina, musée, église du large, panneaux d'information, etc.).

En effet, les liens qui unissent les différentes initiatives du village sont marqués par l'entraide et la mutualisation des ressources. Cela semble contribuer au succès des organisations et accroître leurs impacts. Sans rendre justice à la complexité des échanges que l'on peut entrevoir entre les différents projets qui animent le village. Par exemple, le comité paroissial permet l'utilisation de l'église du village pour en faire une salle d'exposition lors des activités culturelles organisées par Glaise bleue, la résidence artistique. Il loue aussi le presbytère et les appartements de la paroisse aux personnes qui séjournent au village pour des projets temporaires, comme certains projets de la radio communautaire. Le terrain de la paroisse est utilisé par Nutrition Nord pour son jardin communautaire et par la Ferme du Rigolet pour sa serre. Nutrition Nord partage son équipement

de cuisine avec l'Atelier des aînés qui eux, partagent leur local avec Nutrition Nord pour tenir des cuisines collectives, local financé par la municipalité dans le cadre d'une politique Municipalité amie des aînés. L'Atelier collabore aussi avec l'Association des Coasters pour offrir des services aux aîné-es et participe aux activités de mises en valeur de savoirs artisanaux organisés par Glaise bleue. Les élèves de l'école participent à ces activités dans une visée d'échange intergénérationnelle, et l'école sert aussi parfois de lieux d'exposition. Bien que touffu, cet enchaînement d'échange et de partage de ressources permet d'illustrer, de manière incomplète, le genre de liens qui entrelacent les organisations locales et régionales et qui favorisent un plus grand accès aux ressources dans la communauté.

Derrière les liens qui unissent les organisations locales de Tête-à-la-Baleine, on retrouve aussi des relations de proximité entre les personnes qui portent ces organisations. En effet, dans un village comme celui qui nous intéresse où « tout le monde se connaît », on observe rapidement que ces partenariats s'inscrivent aussi dans des relations familiales, amicales ou de voisinage. Plus encore, on retrouve souvent les mêmes personnes dans les différentes organisations du village, portant ainsi plusieurs chapeaux dans la communauté. On remarque d'ailleurs que plusieurs de ces personnes acceptent de prendre ces responsabilités pour « dépanner » en raison du manque de relève, malgré le manque de temps et d'énergie qu'elles décrivent.

En plus des relations qu'entretiennent les organisations locales entre elles, ces dernières dépendent aussi de leur lien avec des organisations externes. Dans certains cas, elles dépendent de structures nationales plus larges. C'est le cas du programme Nutrition Nord qui relève du gouvernement fédéral. La plupart des organisations du village profitent de sources de financement qui viennent de l'extérieur du village, que ce soit des programmes de subventions publiques (de différentes échelles de gouvernement) ou en des bourses offertes par des

organismes sans but lucratif nationaux comme *Culture pour tous*. L'intervention d'acteurs-trices externes devient donc essentielle pour le fonctionnement et la survie de plusieurs organisations du village.

À l'instar de la population, les organisations locales bénéficient des forces de la communauté. Cela se traduit par une bonne participation de la population aux activités, des coups de mains bénévoles lors d'événements ou encore en s'inspirant de l'histoire et du territoire pour développer des projets. En contrepartie, ces organisations rencontrent aussi les mêmes obstacles limitant leur capacité à répondre à leurs objectifs : défis pour l'approvisionnement et les transports, manque de relève, difficulté de recrutement de ressources humaines, manque d'appui de la part des instances politiques. Nous verrons toutefois que ces initiatives réussissent à se saisir des forces de la communauté, les solidifier et les mobiliser pour faire face aux changements et aux obstacles.

4.6 Les réactions face aux défis : développer et mobiliser le capital

Le capital dont dispose une communauté n'est pas statique dans le temps. Il peut être renforcé ou limité. Il peut aussi être mobilisé pour servir différents objectifs (Emery et Flora, 2006). Nos résultats nous permettent d'entrevoir comment ce capital est renforcé et mobilisé au quotidien par la population de Tête-à-la-Baleine.

Dans le village, on constate qu'une diversité d'initiatives prend racine dans le capital présent au sein de la communauté. Effectivement, plusieurs participant-es nous ont expliqué que l'organisation dans laquelle ils œuvrent s'inspire ou profite de la culture locale, des liens sociaux présents dans la communauté ou encore de l'environnement naturel qui les entoure. En plus de puiser au sein de ces forces, les initiatives baleinoises les reproduisent, les solidifient et créent de

nouveaux atouts au sein de la communauté. Sans être exhaustif, le tableau 4 résume ce constat. On observe que le travail réalisé par ces initiatives contribue à la fois aux capitaux les plus forts de la communauté, mais aussi aux autres, parfois de façon indirecte. Par exemple, une initiative qui permet de créer des espaces d'échanges et d'apprentissage peut aussi permettre d'attirer des travailleur-es qualifié-es dans la communauté. De la même manière, une initiative dont la fonction première est de nourrir la population peut avoir l'impact secondaire de renforcer le patrimoine bâti en favorisant la mise en place d'infrastructure agricole pérenne.

De plus, les actions qui sont rendues possibles grâce à la présence de certains capitaux ne génèrent pas forcément un renforcement de ce même type de capital. Par exemple, le partage des produits de la chasse et de la pêche avec le voisinage (initiative informelle) puise dans les ressources fauniques (capital naturel) pour renforcer les liens sociaux dans le village (capital social). Néanmoins, il semble que les capitaux ne sont pas reproduits et solidifiés équitablement dans la communauté : si le capital naturel est utilisé dans plusieurs initiatives, peu d'entre elles semblent avoir un impact positif sur celui-ci.

Tableau 4 - Utilisation, renforcement et création de capitaux par les initiatives locales à Tête-à-la-Baleine

Capitaux	Utilisation des capitaux	Renforcement/création des capitaux
Capital social	<ul style="list-style-type: none"> - Utilisation de contacts interpersonnels ; - Mobilisation de la population pour participer aux activités 	<ul style="list-style-type: none"> - Création d'espaces et d'occasions de rencontres ; - Offre de soins et services de santé permettant aux aînés de demeurer au village ; - Diminution de l'isolement des personnes âgées ; - Création de liens intergénérationnels ; - Attraction de nouveaux-velles résident-es ; - Renforcement des liens sociaux existants ; - Maintien du lien d'attachement avec les Baleinois-es qui ont quitté la communauté.
Capital naturel	<ul style="list-style-type: none"> - Utilisation des ressources naturelles (chasse, pêche, cueillette) ; - Occupation du territoire ; - Influence du territoire et des paysages comme source d'inspiration. 	<ul style="list-style-type: none"> - Entretien du village et des alentours ; - Développement du sentiment d'appartenance territoriale. - Plantation d'arbres et d'arbustes.
Capital culturel	<ul style="list-style-type: none"> - Influence de l'histoire, des traditions, des modes de vie comme source d'inspiration 	<ul style="list-style-type: none"> - Valorisation de l'histoire et les traditions ; - Création d'espaces culturels ; - Reproduction des traditions et des savoirs locaux dans le temps (passation des savoirs, organisation d'événements relevant des traditions locales, etc.) ; - Entretien du patrimoine bâti.
Capital humain	<ul style="list-style-type: none"> - Embauche des travailleur-ses locaux (dont es travailleur-ses retraité-es) ; - Implication de bénévoles 	<ul style="list-style-type: none"> - Scolarisation, formation, création d'espaces d'apprentissage ; - Valorisation et partage de compétences et du savoir-faire ; - Attrait de travailleurs qualifiés dans la communauté.
Capital financier	<ul style="list-style-type: none"> - Financement local (caisse populaire, sociofinancement, subvention locale) 	<ul style="list-style-type: none"> - Réinvestissement du financement externe dans la communauté ; - Création d'emplois.
Capital bâti	<ul style="list-style-type: none"> - Utilisation des infrastructures présentes dans la communauté. 	<ul style="list-style-type: none"> - Développement et entretien d'infrastructures (locaux, logements, potager, serres, marina, sentier de randonnées, église, musée, etc.) ; - Partage de locaux entre organisations.
Capital politique	<ul style="list-style-type: none"> - Soutien de certains acteurs-trices politiques. 	<ul style="list-style-type: none"> - Diffusion de l'information ; - Mobilisation des acteurs-trices locaux ; - Représentation de la communauté auprès de différentes instances régionales et nationales.

Détenir certains capitaux et travailler à les renforcer ne suffit pas pour affirmer qu'une communauté est résiliente. Effectivement, il faut aussi que cette même communauté soit en mesure de mobiliser ces capitaux pour faire face aux changements auxquels elle est confrontée (Magis, 2010).

Devant les défis et les changements, la population de Tête-à-la-Baleine se met en action ; elle s'adapte et met en place des solutions. Les réactions sont diverses, parfois individuelles, parfois collectives. Face aux bouleversements temporaires qui ont été cités par les participant-es, on constate que la mobilisation des capitaux de la communauté se fait tant au niveau des organisations qu'au niveau des individus et des ménages. Par exemple, lors du confinement imposé lors de la pandémie de COVID-19, une organisation régionale a chargé une employée d'établir des contacts téléphoniques avec les personnes âgées du village afin de prendre de leurs nouvelles et de créer un lien avec ces dernières. Ces rendez-vous téléphoniques se sont d'ailleurs transformés en visite à domicile une fois le confinement terminé. Lors des tragédies personnelles, comme des décès ou des maladies, c'est plutôt la force des liens sociaux qui est mobilisée : « Tout le monde se connaît pis s'il arrive quelque chose... tu sais, tout le monde est prêt à aider. Par exemple, je ne sais pas moi, ma cousine, ou même ma sœur qui est décédée du cancer, elle était chez eux à la maison, pis t'sais tout le monde allait porter des plats à la famille» (TAB11).

Si du travail est fait pour répondre aux crises, des efforts sont aussi dédiés à les prévenir. En effet, une interlocutrice nous a décrit le travail réalisé avec le CISSS pour préparer les premier-es répondant-es formé-es de Tête-à-la-Baleine à réagir à des scénarios divers, comme un écrasement d'hélicoptère, par exemple. Cela nous paraît un exemple intéressant pour comprendre comment le capital humain de la communauté peut être développé pour accroître sa résilience.

La prévoyance qui semble caractériser les habitant-es de Tête-à-la-Baleine semble aussi permettre d'atténuer les crises : « Il y a eu des petites choses qui sont arrivées comme deux semaines, comme il faut, pas d'électricité. Ce n'était pas une crise [...] en ville, ça l'aurait été une crise, mais ici les gens avaient ce qu'il faut... » (TAB10).

Pour ce qui est des défis quotidiens liés à l'isolement, nous avons constaté lors de nos entrevues et de nos observations que les Baleinois-es mettent en place une série de stratégies qui leur permettent de faire face à ces défis. Par exemple, lorsqu'ils rencontrent des problèmes avec leur transport (vol annulé ou retardé, par exemple), les Balenois-es utilisent leur réseau de contacts pour parvenir à obtenir l'information nécessaire ou pour adapter leurs itinéraires plutôt que de se fier aux voies de communication officielles promues par la compagnie aérienne. Plus encore, ils et elles mobilisent leurs savoirs locaux et les caractéristiques physiques du territoire en optant, lorsque possible, pour des moyens de transport leur offrant une plus grande autonomie. En ce sens, plusieurs Baleinois-es disposent d'un bateau qui leur permet de se déplacer jusqu'à leur chalet ou même dans d'autres villages en saison estivale et d'une motoneige pour se déplacer de village en village l'hiver. Ces options de transport sont d'ailleurs associées à la liberté dans plusieurs de nos entretiens, mais nécessitent une connaissance importante du territoire.

Des stratégies sont aussi développées pour faire face aux enjeux liés à l'approvisionnement alimentaire et matériel. À ce sujet, on nous parle de l'importance de faire preuve de prévoyance. Faire des réserves à l'automne « comme des écureuils » (TAB1), aller à la chasse, à la pêche, cueillir des petits fruits, ces stratégies font partie du mode de vie des Baleinois-es : « les gens ont vraiment des réserves dans leurs congélateurs. Ils ont des génératrices au cas qu'il y ait une panne de courant. Ils gardent leur stock et ils font plein de cannage. Ils sont habitués » (TAB7). Les Baleinois-es semblent d'ailleurs plutôt autonomes pour ce qui est de leur approvisionnement

en viande et en produits de la mer. Des participant-es affirment avoir pu profiter de l'abondance de ces produits malgré leur incapacité à chasser ou pêcher eux-mêmes, et ce grâce à la générosité de leur voisinage. Ainsi, l'utilisation des contacts interpersonnels semble encore une fois faire partie des stratégies adoptées pour pallier les défis liés à l'approvisionnement qu'il soit alimentaire ou matériel. Dans cet ordre d'idée, une répondante donne l'exemple de son mari qui avait besoin d'une pièce pour réparer son bateau. Après quelques appels téléphoniques, cette pièce a été achetée à Blanc-Sablon pour être transportée à Tête-à-la-Baleine en deux jours, grâce à la collaboration de différentes personnes. Après cette anecdote, la répondante affirme : « Sur la Côte, il faut connaître le monde, il faut avoir des contacts » (TAB1). Mis à part ces stratégies, le travail des organisations locales contribue à l'autonomie alimentaire du village en proposant différentes initiatives : popote volante (livraison par hélicoptère de mets préparés dans le village voisin), jardin communautaire, projet de ferme locale, cuisine collective, distribution de semences et de potagers surélevés, formations liées au jardinage, organisation de repas et de collations communautaires, préparation de repas à domicile.

En plus de ces stratégies adoptées au quotidien, les Baleinois-es rencontrés font aussi preuve d'une attitude positive qui leur permet, d'une certaine manière, de faire face aux imprévus. Ainsi, des participant-es nous disent voir les choses du bon côté, faire preuve de laisser-aller, de flexibilité et de patience. Certains décrivent les résident-es du village comme étant habitué-es à ces imprévus. Ils et elles les acceptent, car cela fait partie de la vie qu'ils ont choisie en demeurant sur la Basse-Côte-Nord : « Je pense que les gens qui viennent d'ici sont tellement habitués à leur milieu... et c'est une vie qu'ils ne veulent pas changer » (TAB15). D'ailleurs, les interviewés-es sont pour la plupart fortement attachés à leur village et les avantages de leur vie quotidienne dépassent les inconvénients. Cela leur permet de relativiser les défis rencontrés. Se

sentant chanceuse de pouvoir vivre à Tête-à-la-Baleine, une participante affirme : « Comme on dit, faut être heureux de ce qu'on a, pas malheureux de ce qu'on n'a pas... » (TAB5). Cet attachement s'observe aussi par la fierté avec laquelle les participant-es parlent de leur communauté. En ce sens, les comparaisons avec la ville sont fréquentes pour illustrer que la vie n'est pas forcément plus simple ou meilleure ailleurs. Pour d'autres répondant-es, cette attitude est non seulement attribuable au fort attachement des Baleinois-es, mais aussi relative à l'histoire du village. Effectivement, les résident-es du village ne seraient pas seulement habitués aux imprévus, mais aussi habitué-es à « être les derniers à tout recevoir » (TAB7). Cette attitude permet alors aux individus de Tête-à-la-Baleine de faire face aux défis quotidiens, mais aussi à une potentielle négligence de la part des institutions. En somme, les stratégies individuelles, les services offerts par les organisations et l'attitude des Baleinois-es semblent aider la communauté à faire face aux défis quotidiens, jusqu'à un certain point.

Pour ce qui est de la situation démographique, les organisations locales agissent pour maintenir la population en place et attirer de nouveaux-velles résident-es, notamment en compensant les défis liés à l'isolement. Plus encore, le travail réalisé renforce les liens sociaux et valorise la culture locale, ce qui permet de solidifier l'attachement des Baleinois-es envers leur communauté. C'est notamment en ces mots qu'une répondante décrit les objectifs de l'organisation au sein de laquelle elle œuvre : « Créer des liens communautaires [...], solidifier ce qui est comme... faire avec ce qui est déjà et faire en sorte que les gens le voient avec fierté. Pis quand tu es fier de ce que tu es... ben là, ça vaut la peine que tu te battes pour, tu sais. Je pense que c'est ça [qu'on fait] » (TAB8).

Plus concrètement encore, certaines organisations offrent des services à la population qui lui permet de rester sur place. Par exemple, les services offerts aux personnes âgées du village, que

ce soit dans les soins de santé ou dans les activités ludiques, permettent à ces personnes de demeurer à domicile aussi longtemps que possible. Les organisations locales contribuent aussi au rayonnement de la région avec l'objectif d'attirer de nouveaux-velles résident-es. Elles mettent en place des solutions pour faciliter l'accueil des nouveaux arrivants, par exemple en rendant accessibles des logements ou en faisant des démarches pour y arriver. Derrière ces organisations, on retrouve d'ailleurs des individus qui sont grandement motivés à assurer la survie du village et mettent à profit leurs habilités et leur énergie à développer des initiatives pour y contribuer. Cette réponse obtenue lorsque l'on demande à une participante ce qui la motive à s'engager dans la communauté illustre bien la persévérance de certain-es : « Moi j'aimerais ça... t'sais que les jeunes viennent, que les familles viennent s'installer... que ça continue le village de Tête-à-la-Baleine. Ça ne me tente pas de le laisser aller. J'ai de la misère à arrêter de faire des efforts pour ça... t'sais je me dis toujours : "ah encore, je vais continuer encore"» (TAB8).

Malgré les efforts et le travail réalisé, la population continue de diminuer et le nombre d'enfants demeure particulièrement faible. Lorsqu'interrogés sur leur vision du village dans cinq ou dix ans, la plupart des participant-es avouent trouver difficile de répondre à la question, ayant le sentiment que Tête-à-la-Baleine se trouve à la croisée des chemins. La mise en place d'un projet de développement majeur est souvent citée comme une solution qui pourra permettre la survie du village : prolongement de la route, établissement d'un parc national, construction d'un barrage hydro-électrique, etc. Ces solutions permettraient de créer de l'emploi, d'attirer des visiteurs et de faciliter l'accès au territoire. Le prolongement de la 138 permettrait aussi de faciliter l'accès à différents services et d'assurer l'éducation des enfants advenant la fermeture de l'école Gabriel-Dionne, selon certain-es.

En somme, on constate que Baleinois-es sont actifs dans leur communauté. Ils et elles œuvrent à reproduire et à renforcer les capitaux de leur communauté, mais aussi à créer de nouveaux atouts. Cela permet donc aux individus et aux organisations de mobiliser les capitaux pour faire face aux bouleversements temporaires, aux imprévus quotidiens liés à l'isolement et, en partie, à la crise démographique actuelle. Malgré ce travail, certains freins structurels semblent limiter sa capacité d'action sur son avenir.

Dans ce chapitre, l'analyse descriptive nous a donc permis d'exposer les différents capitaux de la communauté et d'aborder l'importance du sentiment d'appartenance dans la communauté. Dans un deuxième temps, nous avons discuté des changements auxquels la communauté de Tête-à-la-Baleine était confrontée et les freins qui limitent sa capacité d'agir. Ensuite, nous avons décrit le travail, les motivations et les impacts des différentes organisations locales qui œuvrent dans la communauté. Enfin, nous avons pu nous pencher sur la manière dont les Baleinois-es renforcent et mobilisent leur capital pour faire face aux changements. Ce chapitre est fort utile pour présenter les fruits de notre recherche, mais ne permet pas à lui seul de répondre à nos questions de recherche. Dans la prochaine section, nous lierons nos résultats avec la littérature consultée sur la résilience, l'isolement géographique et le travail de reproduction sociale afin d'en faire ressortir des pistes d'analyses plus complètes.

5. Discussion

À la lumière de nos résultats et des apports de la littérature, il est maintenant plus aisé de tenter de répondre à nos questions de recherche. Cette section nous permettra alors de mieux comprendre quelle forme prend la résilience de Tête-à-la-Baleine et d'explorer les paradoxes qui en ressortent. En nous intéressant aux différentes échelles du système socioécologique, nous verrons que la résilience des individus à Tête-à-la-Baleine peut avoir un effet paradoxal sur la résilience de la communauté. Nous nous questionnerons alors sur le rôle que peuvent avoir les organisations locales et régionales pour favoriser un passage de la résilience individuelle vers une résilience communautaire.

Nous nous pencherons ensuite sur la question de l'isolement géographique et sur son impact sur la résilience communautaire. Les notions d'indépendance, de dépendance et d'interdépendance seront alors particulièrement utiles pour comprendre la complexité des rapports entre résilience et isolement. Cela nous permettra de soulever une seconde critique du concept de résilience et de voir que de viser l'autonomie complète d'une communauté correspond à une vision néolibérale de la résilience. Puis, l'ensemble de ces analyses nous mèneront à un meilleur éclairage pour répondre à la question du rôle joué par les initiatives collectives de reproduction sociale dans la construction de la résilience. Enfin, nous reviendrons sur notre question principale dans le cadre d'une analyse autoréflexive.

5.1 Tête-à-la-Baleine, communauté de résilience

Comme détaillé dans le chapitre précédent, la communauté de Tête-à-la-Baleine dispose de capitaux divers. Les citoyen-nes et les organisations sont en mesure de les développer et de les mobiliser pour faire face aux nombreux changements que vivent la communauté et ses membres.

En ce sens, en nous basant sur notre définition du concept de résilience, nous pouvons affirmer qu'en plusieurs points, Tête-à-la-Baleine est un village résilient. Plus encore, nous voyons que le cas de Tête-à-la-Baleine trouve écho dans la littérature critique qui décrit la résilience comme le fruit d'un processus actif et non comme un état passif.

L'histoire du village montre d'ailleurs une capacité à s'adapter aux changements. Le balado *Raconte-moi notre histoire* produit par la radio communautaire évoque bien comment, au fil des années, le village s'est adapté aux nouveautés : arrivée de nouvelles technologies, variabilité des stocks de poissons, évolution du rapport à la transhumance, etc. (Lévesque, 2021). Toutefois, malgré la flexibilité et la prévoyance dont font preuve les Baleinois-es, le village doit faire face à une crise démographique qui menace son existence même. La lecture d'études produites il a une dizaine d'années (Guimond, 2006; Lachapelle et Bourque, 2012) sur le village ou la région nous apprend que les mêmes défis rencontrés il y a plus de dix ans sont encore d'actualité et n'ont pas été dépassés à ce jour. Nous verrons alors que la résilience peut être un concept paradoxal et que le cas de Tête-à-la-Baleine peut être utile pour mettre ces paradoxes en lumière.

5.1.1 De la résilience individuelle à la résilience collective

Comme nous l'avons vu, la résilience peut être développée à la fois à l'échelle des individus, des communautés ou du système écologique, et les actions mises en place pour développer la résilience d'une échelle peuvent nuire ou favoriser la résilience d'une autre échelle (Himes-Cornell et Hoelting, 2015). Différentes stratégies mises en place par des individus ou des ménages pour faire face aux changements ou aux défis rencontrés peuvent entraîner des effets paradoxaux à l'échelle de la communauté.

Dans le cas de Tête-à-la-Baleine, nous avons constaté une grande résilience à l'échelle des individus et des ménages. Elle prend forme grâce à un travail quotidien pour faire face aux imprévus, mais aussi grâce à l'attitude des Baleinois-es face aux défis. Plus tôt, nous avons parlé d'une certaine acceptation et d'une habitude face aux défis de l'isolement, mais nos entretiens laissent aussi entrevoir une résignation. En ce sens, on retrouve l'idée qu'il est inutile de « chialer » ou d'être stressé pour des choses qu'on ne peut pas changer. Cela permet sans doute aux résident-es du village de continuer à mener une vie satisfaisante et de pouvoir apprécier pleinement les richesses du territoire et de la communauté. Toutefois, il nous semble que ces attitudes, jumelées à l'importante débrouillardise des Baleinois-es et leurs multiples stratégies pour faire face aux imprévus, peuvent à la fois favoriser une grande résilience à l'échelle des individus et des ménages, mais peuvent agir en défaveur d'une plus grande résilience à l'échelle de la communauté en éloignant la population des actions transformatrices. On rencontre ainsi l'une des principales critiques énoncées par les auteurs-trices qui remettent en question l'usage du concept de résilience : « Nurturing resilience allows one to embrace rather than avoid problems » (Smirnova, Lawrence et Bohland, 2020, p. 23).

Dans le même ordre d'idée, on retrouve à Tête-à-la-Baleine la présence de certains tabous par rapport au mécontentement ou à la critique. Ici, il nous semble que l'étroitesse des relations interpersonnelles soit notamment en cause. La proximité entre les résident-es de Tête-à-la-Baleine, mais aussi entre l'ensemble des habitant-es de la Basse-Côte-Nord, semble rendre délicate l'expression d'opinions divergentes ou la critique du travail réalisé par certaines personnes ou organisations. Ainsi, le choix de garder intacts les liens sociaux et d'éviter les conflits au sein de la communauté est tout à fait raisonnable dans l'optique de favoriser la résilience des individus, mais peut limiter la capacité de la communauté à agir lorsqu'une

situation est problématique. Cette réalité serait d'ailleurs commune aux petits milieux insulaires ou isolés dans lesquels les liens entre les individus prennent la forme de « relations dyadiques emboîtées les unes dans les autres ». En effet, « le même individu est simultanément, et sans autre enchaînement de causalité que l'exiguïté territoriale et le voisinage, à la fois un voisin, un parent, un partenaire de travail, un partenaire de jeu, etc. » (Benoist, 1986, p. 39-40).

D'un autre côté, comme les liens sociaux étroits représentent une force indéniable de la communauté, il semble impératif de protéger cet atout. Les revendications et la prise d'action qui remettent en question les relations et les institutions locales peuvent alors être particulièrement délicates. Cela expose alors un dilemme majeur entre la nécessité de protéger un capital important de la communauté (capital social) ou en développer un autre (capital politique).

Parallèlement, comme l'avance Cornell et Hoelting (2015), le fait de quitter la communauté pour trouver un emploi, un partenaire amoureux ou faire des études postsecondaires peut constituer une stratégie pour renforcer la résilience des individus. Si cette stratégie peut être bénéfique pour les personnes qui l'appliquent, elle contribue au déclin démographique de la communauté. Pour Peuziat et ses collègues, il est plus courant que les résident-es de communautés isolées quittent leur communauté pour acquérir plus de capital que de voir ces mêmes résident-es tenter d'attirer ou de développer de nouvelles ressources au sein du territoire (Peuziat et al., 2012). Ce constat s'applique aussi à Tête-à-la-Baleine et pourrait permettre d'expliquer l'ampleur de la crise démographique que connaît le village. Toutefois, le sentiment d'appartenance qui caractérise le village pourrait pousser les Baleinois-es à vouloir développer des initiatives qui répondent à leurs besoins, leur permettant ainsi de demeurer dans leur communauté. On observe d'ailleurs cela dans le cas de nombreuses organisations du village. En effet, la volonté de répondre à un besoin non rencontré chez le ou la participant-e fait partie des motivations énoncées à de nombreuses

reprises dans nos entretiens chez les Baleinois-es engagé-es. Cette motivation est, en outre, aussi présente chez les Baleinois-es natif-ves que chez les néo-Baleinois-es. On retrouve donc ici un exemple de stratégies qui visent à augmenter la résilience individuelle et qui peuvent profiter à la résilience collective.

En ce sens, les organisations locales ont, jusqu'à un certain point, la capacité d'élargir la résilience des individus et des ménages vers une résilience collective. En effet, comme vu précédemment, leurs actions permettent de consolider le capital de la communauté et de générer de nouveaux atouts. Elles élargissent la portée des savoirs, des ressources, des compétences et des opportunités.

La création de nouvelles organisations répondant à de nouvelles missions pourrait, selon nous, contribuer à une plus grande résilience pour que Tête-à-la-Baleine puisse faire face à la crise démographique. Par exemple, l'enjeu de l'attraction et de la rétention de nouveaux-velles résident-es a été évoqué à de nombreuses reprises lors de nos entretiens. Si les néo-Baleinois-es rencontré-es affirment toutes et tous avoir été accueillis chaleureusement au village, l'effort de les inclure ne repose que sur les épaules des particuliers. La création d'un comité ou d'un organisme dédié à l'intégration des personnes qui choisissent de s'établir dans la région pourrait favoriser la rétention de ces derniers. Une telle volonté a d'ailleurs été énoncée par la directrice de la MRC lors d'une entrevue à la radio communautaire (Clermont, 2022).

5.1.2 Développer l'agentivité pour développer la résilience face à la crise démographique

Lors des entretiens, différentes pistes de solutions ont été abordées par les participant-es pour faire face à la crise démographique. Certaines solutions sont déjà en application, notamment pour faciliter l'accès au logement ou pour faire rayonner la communauté à l'extérieur. D'autres

solutions soulevées peuvent être mises en place par des membres de la communauté. Par exemple, des participant-es ont parlé de convaincre les membres de la famille de revenir s'établir au village, d'ouvrir un bar ou café pour rendre la communauté plus attractive ou parrainer des personnes immigrantes. Par contre, d'autres solutions proposées comme le prolongement de la route, le développement de la filière hydro-électrique, la création d'un parc national ou encore la mise en place d'une Maison des aînés ne peuvent se faire sans l'intervention de l'État.

Ainsi, nous croyons que malgré la présence d'organisations locales dynamiques, de leaders engagé-es dans la communauté et d'enjeux qui rassemblent la majorité des résident-es (développement de la route, sauvegarde de l'école, soucis pour les enfants du village), les Baleinois-es ne peuvent porter le sort de leur village sur leurs épaules s'ils ne disposent pas de l'écoute des instances de pouvoir. Cela est d'autant plus vrai que plusieurs solutions soulevées par nos répondant-es pour faire face à la situation démographique dépendent largement de l'intervention de l'État. Sur ce point, nous partageons le constat de Menec et ses collègues sur le rôle de l'État dans la résolution des défis rencontrés par les communautés rurales et isolées :

However, [...] local efforts cannot resolve the major infrastructure and service challenges that rural and remote communities face, which are magnified by factors such as budgetary constraints, large geographic distances, and outmigration of working-age residents. Solutions to these challenges ultimately require regional or national government policy and funding that places particular emphasis on supporting rural and remote communities (Menec et collab., 2015, p. 1986).

Cela nous pousse donc à voir le développement du capital politique de la communauté comme étant l'une des principales pistes à investir pour favoriser une plus grande résilience dans la communauté. À l'instar d'Emery et Flora (2006), nous croyons que le fait de développer son capital politique aura un effet de spirale sur le développement des autres capitaux de la

communauté. Dans le cas qui nous intéresse, les capitaux humain et bâti s'en sortiraient particulièrement renforcés.

De cette façon, il nous semble que la communauté doit travailler à renforcer son agentivité afin d'utiliser ses forces à leur pleine capacité (débrouillardise, ingéniosité, flexibilité, liens sociaux étroits) dans le cadre d'actions transformatrices sans nuire à la qualité du climat social ni se résigner devant les défis. Mattarita-Castante et ses collègues décrivent le concept d'agentivité communautaire en ces mots : « community agency [is] a process of building relationships that increase the capacity of local people to unite, act and adapt to changing conditions, and is a way to identify common needs and the means to address them » (Mattarita-Castante et al. 2010, p. 111). Selon ces derniers, l'agentivité des communautés est essentielle à leur résilience (Mattarita-Castante et al., 2010).

Certaines initiatives locales semblent avoir un rôle à jouer pour accroître l'agentivité de Tête-à-la-Baleine. Cela se fait notamment en informant la population des services auxquels elle a droit, en diffusant l'actualité locale ou en portant la parole de la population vers des instances supérieures. Le travail réalisé actuellement par le comité local pour améliorer la structure démocratique dans la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent nous paraît aussi essentiel pour augmenter l'agentivité de la communauté. En effet, en réclamant une compensation financière pour les membres du comité et en tentant de (re)mettre en place le comité général, le comité local de Tête-à-la-Baleine souhaite détenir les moyens pour donner un droit de parole à leurs concitoyen-nes. Des efforts réalisés pour rassembler les différents employeurs de village autour d'une « vision commune » laissent aussi présager d'une volonté d'augmenter l'agentivité du village.

La littérature critique et socioécologique sur la résilience nous garde bien de voir ce concept comme étant synonyme de conservatisme. Une communauté résiliente est active, elle s'adapte, elle mobilise ses ressources pour faire face aux défis. La résilience dépend alors de personnes qui « construisent leur propre histoire [...], mais dans des conditions qu'elles n'ont pas choisies » (MacLeavy, Fannin et Larner, 2021). Ainsi, les Baleinois-es n'ont pas choisi le moratoire sur la morue, l'attente interminable pour le prolongement de la route, ni la chute démographique marquée depuis les années 1990. Néanmoins, si on en croit la plupart de nos répondant-es, la communauté se trouve à un moment charnière pour se questionner sur son avenir. Elle devra donc aussi réfléchir à ce qui la définit, sur ce qui est doit être maintenu dans le village et sur ce qui doit changer. Cette vision commune nous paraît essentielle afin de définir plus clairement ce que devrait être Tête-à-la-Baleine dans un avenir plus ou moins long.

À ce sujet, nos entretiens font ressortir trois aspects de la vie baleinois-es qui font consensus parmi nos interviewé-e. D'abord, la vie à Tête-à-la-Baleine implique une connexion avec le territoire, avec la nature. La protection du capital naturel et des systèmes écologiques devrait se trouver au cœur des réflexions qui nourriront une vision commune de l'avenir du village. Comment cet atout unique peut-il être mobilisé pour lutter contre la crise démographique ? Comment les avantages qu'en tirent les individus pour assurer leur résilience et celle de leurs proches peuvent-ils être mis à contribution pour l'ensemble de la communauté et pour son avenir ? Comment s'assurer que les actions mises en place pour assurer l'avenir de la communauté ne compromettent pas cette force ? Bien que ces questions ne puissent trouver réponse dans notre travail, elles nous paraissent des lignes fortes intéressantes à lancer à l'eau pour une réflexion qui pourra avoir lieu au sein du village.

Le second aspect qui se retrouve dans l'ensemble dans nos entretiens et qui a été confirmé par nos méthodes complémentaires est l'importance accordée aux enfants du village. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, le très petit nombre d'enfants dans la communauté est à la fois une préoccupation pour l'avenir de Tête-à-la-Baleine – « Un village qui a pas d'enfants, c'est un village qui se meurt » (TAB2) – que pour les enfants eux-mêmes. La forte participation au projet de pizzeria des élèves de l'école et la générosité des maisonnées lors de la soirée d'Halloween nous poussent aussi à y voir un intérêt sincère des Baleinois-es pour la jeunesse du village. L'attraction de nouvelles familles se trouve donc dans les souhaits de plusieurs interviewés pour l'avenir de Tête-à-la-Baleine. S'il s'agit d'un défi de taille, la communauté dispose tout de même d'atouts qui sont reconnus par ses résident-es : un village comme grand terrain de jeu, des relations basées sur la confiance et un voisinage qui se soucie du bien-être des familles.

Dans cet esprit, le troisième et dernier élément qui se retrouve dans l'ensemble de nos entretiens est la place centrale qu'occupe l'entraide dans la vie communautaire. Lorsque questionné-es sur les forces de la communauté, l'ensemble des interlocuteur-trices affirment que les Baleinois-es se serrent les coudes et prennent soin les uns des autres. Dans cette entraide, il est possible de puiser les dynamiques nécessaires à un projet commun. Nous verrons d'ailleurs dans la section 5.2 comment l'interdépendance favorise la résilience dans un contexte d'isolement.

Évidemment, ces aspects de la vie baleinoise ne résument pas l'ensemble de ce qui peut devenir des priorités pour le village dans le cadre de la construction d'une vision commune de l'avenir de Tête-à-la-Baleine. Ces quelques paragraphes ne suffisent pas non plus à énoncer les moyens qui devront être pris pour transformer ces constats en action. Néanmoins, notre recherche nous a menées à croire que les Baleinois-es possèdent les atouts nécessaires pour porter leur grande résilience individuelle au niveau de la communauté, à condition d'œuvrer à limiter l'impact des

freins structurels qui réduisent leur capacité de développer et mobiliser leurs capitaux. Les organisations locales ont un rôle à jouer en ce sens et leur capacité à permettre un changement d'échelle dans la mobilisation des capitaux favorise ce passage à la résilience individuelle vers la résilience collective. Cela devra aussi passer par une reconnaissance collective de la situation démographique comme étant une crise. En effet, selon Stofferahn (2012), le consensus d'une communauté autour de ce qui constitue une « crise » génère un esprit collectif favorable à la prise d'actions. Cependant, le contexte d'isolement géographique doit aussi être pris en compte afin de bien comprendre son influence sur la résilience, tant individuelle que collective. Nous aborderons donc ce point dans la prochaine section.

5.2 Isolement, dépendance, interdépendance et indépendance

Comme vu précédemment, on retrouve dans nos entretiens l'idée que de pouvoir compter les uns sur les autres est, en quelque sorte, une stratégie essentielle dans une communauté isolée : « T'sais, c'est une communauté qui est isolée, ça fait qu'on n'a pas le choix de serrer les coudes pis quand quelqu'un a besoin de quelque chose, on est prêt à l'aider et vice versa » (TAB6). Nous constatons aussi cette interdépendance entre les différentes organisations locales puisque les liens qui les unissent sont multiples. Les différentes organisations s'offrent, tour à tour, les ressources nécessaires à réaliser leur mission.

Toutefois, la diversité des initiatives baleinois-es ne repose pas forcément sur une diversité de leaders, considérant que quelques personnes occupent souvent plusieurs rôles. Le contexte démographique, qui n'est certainement pas étranger à cette situation, peut donc nuire à la résilience de la communauté (Mattarita-Castante et al., 2010). Effectivement, cela nous mène à nous questionner sur l'impact qu'aurait le départ d'une seule de ces personnes sur la

communauté. Pour Amundsen (2012), « le fait que de nombreuses tâches sont portées par une poignée de personnes augmente le potentiel de fatigue chez les personnes les plus engagées » (Trad. Lib. Amundsen, 2012, p. 53). Cela peut apporter une certaine vulnérabilité, si une ou quelques-unes de ces personnes ne pouvaient plus participer à la vie de la communauté.

Toutefois, nous croyons que cette interdépendance permet à la communauté de mieux mobiliser son capital pour faire preuve de résilience. Le capital d'une organisation est ainsi partagé dans le but d'en faire bénéficier plus largement dans la communauté. Plus encore, nous croyons que cette interdépendance à l'intérieur de la communauté contribue à son indépendance par rapport à l'extérieur. La communauté ne se trouve donc pas qu'en position d'attente et d'impuissance par rapport à l'extérieur qui offre des services (comme l'État, le marché ou les gouvernements locaux), mais elle est aussi le théâtre de relations construites et dynamiques de soutien mutuel et équitable entre les organisations locales et entre les résident-es, faisant écho à Zechner (2018) qui voit dans l'interdépendance la réponse à la précarité. Ce constat est aussi partagé par Amundsen qui s'est intéressée à la résilience des communautés isolées du nord de la Norvège. Elle affirme que la participation volontaire de la population locale rend la communauté moins vulnérable aux changements que pourraient entraîner une diminution de l'engagement des institutions, des gouvernements ou des entreprises (2012). La force des liens sociaux de proximité que l'on associe à l'isolement géographique dans la littérature (Guimond 2006, Peuziat 2012) contribuerait donc à cette interdépendance qui favorise le passage entre résilience individuelle et collective.

Néanmoins, malgré une certaine indépendance, il serait illusoire de croire que l'isolement géographique du village implique un isolement complet en matière de structure politique, économique et sociale. Nos résultats témoignent que les communautés isolées s'insèrent dans

une relation complexe avec l'extérieur ; une relation marquée par une tension entre dépendance et indépendance (Fomoa-Adenet et Rieutort, 2008). En effet, l'isolement géographique et l'histoire de Tête-à-la-Baleine ont mené la population à développer une autonomie qui facilite sa vie quotidienne. Cependant, l'isolement géographique implique aussi une dépendance avec l'extérieur qui est reconnu par plusieurs participants. Cette dépendance s'articule sur plusieurs fronts, comme celui de l'approvisionnement, mais aussi sur celui du développement régional puisque les projets qui sont entrevus pour assurer l'avenir du village relèvent souvent d'institutions extérieures.

Plus encore, on constate que les organisations locales bénéficient grandement du soutien d'organismes extérieurs pour pouvoir répondre à leur mission. Cela se fait par des subventions, par leur imbrication au sein de programmes gouvernementaux, leur partenariat avec d'autres organismes ou tout simplement parce qu'il s'agit de services publics. Effectivement, en s'intéressant aux différents acteurs qui favorisent l'existence des organisations locales, on constate l'implication d'une série d'organismes publics, de coopératives ou d'organismes sans but lucratif dont les activités principales se trouvent à l'extérieur du village. Si cela est vrai pour les organisations locales que nous avons étudiées, nous constatons que cela est aussi vrai pour la plupart des services présents à Tête-à-la-Baleine. L'école, le dispensaire, la marina, la caisse Desjardins, le bureau de poste et l'aéroport en sont les exemples. Cela nous mène aussi à questionner un autre paradoxe de la résilience. En misant surtout sur l'autonomie des communautés pour faire face aux chocs, le concept de résilience peut être récupéré pour justifier un certain désinvestissement de la part de l'État ou du marché (DeVerteuil et Golubchikov, 2016 ; Andres et Round, 2015). Cependant, une compréhension plus profonde de la manière dont Tête-à-la-Baleine s'insère dans des systèmes politiques et économiques plus grands permet de

prendre en compte ce paradoxe et d'entrevoir comment les initiatives locales ne peuvent pas, en elles seules, répondre à tous les enjeux multiformes que rencontre la communauté. Ces initiatives ne sont pas parfaitement indépendantes et la contribution des acteurs-trices extérieures est aussi un facteur qui participe à la résilience de Tête-à-la-Baleine.

En plus de ces rapports complexes avec l'extérieur, le rapport contradictoire entre l'isolement et la résilience s'exprime aussi au travers des forces et des défis de la communauté. L'isolement engendre une bonne partie des changements auxquels est confronté Tête-à-la-Baleine et que nous avons identifiés plus tôt (interruption de l'approvisionnement, imprévisibilité des transports, imprévus quotidiens, crise démographique). Mais il se trouve aussi au cœur des capitaux naturel, culturel et social. Ainsi pour faire face aux changements, les Baleinois-es mettent à contribution les ressources de leur territoire, la richesse de leurs réseaux de relations, mais aussi leur culture, leur débrouillardise, leurs savoirs et compétences qu'ils ont développés dans le contexte précis de l'isolement géographique.

5.3 Les initiatives collectives de reproduction sociale, un des moteurs de la résilience

Nous entamons cette recherche avec l'objectif d'identifier ce qui crée la résilience au sein d'une communauté isolée comme Tête-à-la-Baleine. Nos lectures sur la résilience des communautés tendaient à pointer vers certaines caractéristiques des communautés (sentiment d'appartenance, cohésion sociale, entraide, etc.) comme étant des facteurs de résilience. Si ces forces sont bel et bien présentes à Tête-à-la-Baleine, nous faisons le pari qu'en nous intéressant particulièrement au travail collectif de reproduction sociale, nous en trouverions l'origine, du moins en partie. À la lumière de nos résultats et de nos analyses, il semble que cette hypothèse soit un peu simpliste face à la complexité du système socioécologique qu'est une communauté.

En effet, les sources de résilience et de vulnérabilité sont multiples et se trouvent à différentes échelles. Les initiatives collectives de reproduction sociale permettent bel et bien de développer, renforcer et créer des capitaux pour la communauté et de les mobiliser pour faire face aux changements, mais il semble que la résilience se trouve aussi dans le savoir qui est partagé au sein de la sphère familiale, dans la présence de petites entreprises privées et dans les services offerts par l'État ou par des institutions externes.

Toutefois, ne pas voir l'importance du travail de reproduction sociale qui se fait en grande partie à l'extérieur des ménages privés, occulterait une part majeure du dynamisme du village. Il paraît donc essentiel de se pencher sur ces activités, qu'elles soient génératrices de revenus ou créatrices d'emplois, ou qu'elles reposent sur un engagement volontaire et des échanges informels. Adopter l'approche de Gibson-Graham (2006) nous permet de saisir un plus grand éventail des activités qui se produisent dans la communauté et de mieux saisir l'ampleur de sa vitalité. En ce sens, mettre l'accent sur l'importance des activités liées à la reproduction sociale dans la communauté permet de voir Tête-à-la-Baleine comme étant une communauté résiliente, et non comme une communauté vulnérable et victime des hauts et des bas de l'industrie de la pêche, entre autres). Ce travail nous a aussi mené à développer une compréhension plus riche du rôle des organisations locales pendant la période de notre recherche. Nous avons pu voir qu'elles permettent de développer du capital de la communauté et de le mobiliser pour faire face aux changements et parfois, pour éroder les freins qui limitent la résilience. Les actions individuelles et informelles contribuent à faire face aux crises temporaires (COVID-19, bris dans la distribution de denrée, décès ou maladie) et aux imprévus quotidiens liés à l'isolement (difficulté d'approvisionnement, transport limité, etc.), mais ne permettent pas d'agir face à la crise démographique. C'est dans le travail réalisé au sein des organisations locales que nous trouvons

des pistes de solutions pour limiter l'impact de l'importance décroissance populationnelle. En effet, ces organisations, dont les actions visent à prendre soin de la population et de la communauté, créent aussi des emplois, attirent des néo-Baleinoi-ses, renforcent le sentiment d'appartenance et facilitent le choix de vivre à Tête-à-la-Baleine en offrant des services à la population.

Ainsi, Stofferahn affirme que la résilience des communautés dépend de son capital culturel, car celui-ci « trace les codes avec lequel elles peuvent s'engager dans des actions collectives » (Trad. Lib. Stofferahn, 2012, p.595) pour faire face au changement. À la lumière de nos résultats, nous croyons que pour que ce capital culturel perdure et se partage avec l'ensemble de la communauté, il faut du travail. Ce travail, qu'il se fasse au sein des ménages, dans le voisinage et la parenté, au sein d'organisations locales ou régionales, qu'il prenne soin des individus ou de la collectivité, constitue du travail de reproduction sociale. En ce sens, nous revenons aux travaux de Fraser qui évoque l'importance du travail de reproduction sociale : « Indispensable s'avère être le travail pour socialiser les jeunes, construire les communautés, produire et reproduire des significations partagées, des dispositions affectives et des horizons de valeurs sur lesquels s'étaie toute coopération sociale » (Fraser 2018 : 10).

Cela dit, la situation de la crise démographique actuelle demande au village d'aller au-delà des pratiques déjà existantes sur son territoire. Les actions qui visent à prendre soin de la population du village nous paraissent nécessaires et mettent en lumière la grande solidarité qui y est présente. Cependant, nous croyons que les efforts faits par certaines initiatives pour faire rayonner le village ou pour augmenter son poids politique, bien qu'elles ne relèvent pas aussi clairement de la reproduction sociale, sont tout autant essentielles. En effet, ce travail permet de

prendre soin de la communauté comme d'un tout. Cela nous paraît complémentaire aux initiatives qui visent à prendre soin des membres de la communauté.

Suivant cette logique, quelques mois avant le dépôt ce travail, des Baleinois-es ont entamé des démarches afin d'accueillir deux familles réfugiées d'Ukraine au sein de leur village (Clermont, 2022). Cette initiative, en plus de permettre à ces familles de s'établir dans un pays en paix, devient un espoir de survie pour Tête-à-la-Baleine puisque sept enfants s'établiront au village avec leurs parents. Cela suffira pour conserver la vocation scolaire de l'école Gabriel-Dionne. Le succès de cette démarche reposera d'ailleurs sur la capacité de la communauté à prendre soin de ces nouveaux arrivants, dans l'esprit d'entraide et de solidarité que nous avons décrit plus tôt. L'impressionnant montant accumulé lors de la campagne de sociofinancement visant à amasser les fonds nécessaires à l'accueil des familles réfugiées laisse d'ailleurs présager de l'engagement des Baleinois-es envers cette démarche (Clermont, 2022). Le travail de reproduction sociale, qu'il soit fait par des organisations ou à l'échelle des individus, sera essentiel pour partager et rendre accessible l'important capital de la communauté à ceux et celles qui s'y établiront et qui en assureront l'avenir.

En définitive, notre question principale visant à mieux comprendre ce qui permet à une communauté isolée de construire sa résilience se révèle fortement complexe. L'isolement, comme situation géographique nuancée, représente en soi un facteur de résilience puisqu'il favorise les relations d'interdépendance entre les individus et les organisations. Il implique aussi une certaine indépendance avec l'extérieur, favorisant alors une autonomie et, nous le croyons, un certain dynamisme. En contrepartie, l'isolement géographique implique aussi une dépendance avec l'extérieur. En ce sens, des acteurs externes contribuent au capital présent dans la communauté et sont, eux aussi, des facteurs de résilience. La capacité des acteurs-trices locaux à

capter les ressources venues de l'extérieur (services publics, financement, accompagnement administratif) et de les utiliser afin de répondre aux besoins de la population est donc essentielle pour favoriser la résilience d'une communauté. Cela peut passer par une réappropriation de programmes nationaux de manière à répondre plus adéquatement aux besoins de la communauté et en misant sur des actions plus pérennes. Les organisations locales qui bénéficient de subventions d'organismes publics et qui réinvestissent ces capitaux dans la communauté jouent donc un rôle important dans la construction de la résilience.

Dans cet esprit, nous constatons que les initiatives locales qui font du travail de reproduction sociale jouent un rôle majeur dans le renforcement, la multiplication et la mobilisation des capitaux de la communauté. En élargissant notre compréhension du travail de reproduction sociale au travail qui permet de prendre soin de la communauté comme d'un ensemble (et non uniquement de prendre soin de ses membres), nous arrivons à voir que ces initiatives peuvent accroître encore plus la résilience d'une communauté isolée. En effet, nous croyons que le travail de reproduction sociale à cette échelle pourrait permettre de faire face à la crise démographique actuelle à Tête-à-la-Baleine, crise démographique qui semble commune à de nombreuses communautés isolées (Peuziat et al., 2012). En ce sens, les organisations locales pourraient avoir le pouvoir d'augmenter l'agentivité de la communauté et lui permettre de développer une vision commune de son avenir. Elles auraient aussi la capacité de déjouer les paradoxes de la résilience dont nous avons discuté plus tôt. Finalement, le travail informel pratiqué au quotidien par les différents membres de la communauté pour s'entraider, partager des savoirs et se soutenir mutuellement constitue un facteur essentiel de la résilience. Cela permet d'accroître le sentiment d'appartenance des membres de la communauté et de renforcer la résilience des individus face aux différents imprévus et bouleversements. Toutes initiatives collectives qui visent à valoriser et

favoriser ces pratiques individuelles jouent alors un rôle important pour accroître l'unicité et la résilience de la communauté.

5.4 Qu'en est-il de la construction de la résilience? Regard autoréflexif sur notre recherche

Arrivant à la fin du processus de recherche, nous prenons conscience du défi important que nous nous étions lancé en tentant de comprendre comment une communauté peut construire, au quotidien, sa résilience. Notre posture initiale était que nous trouverions dans le travail collectif de reproduction sociale les origines de la résilience baleinoise. Épatées par la diversité des initiatives locales dans un village de 100 habitant-es, nous nous attendions à pouvoir tirer du fonctionnement et des actions de ses organisations des constats clairs sur la manière dont la résilience du village est construite. Or, sur le terrain nous avons davantage pris conscience de la réalité des Baleinois-es, de leur amour pour leur territoire et de leur Histoire unique. Nous avons constaté que la résilience de la communauté n'avait pas de temps zéro à partir duquel elle pouvait être construite, si ce n'est la fondation du village. Les anecdotes et les récits qui nous ont été partagés au fil des rencontres, des repas partagés et au détour du chemin nous ont donné l'occasion de prendre un pas de recul par rapport à notre question de recherche. L'Histoire de la communauté et l'enchevêtrement des différentes échelles (individus, familles, relations interpersonnelles, organisations, communauté, région) nous ont donc poussées à réaliser la complexité de notre question de recherche. Si l'isolement géographique permet de délimiter plus clairement quels sont les capitaux de la communauté, en raison de l'indépendance qu'elle implique, elle ne rend pas la réalité moins complexe.

Nous entamions donc notre terrain en misant surtout sur le concept de reproduction sociale, comme étant au cœur de nos intuitions de recherche. Au fil de la recherche, il nous est paru de

plus en plus ardu d'affirmer que le travail des organisations était la principale source de résilience dans le village, sans porter la lumière sur les autres sources de résilience. Qu'en était-il du travail de reproduction sociale qui est fait au sein des ménages? Comment tracer la ligne entre le travail reproduction sociale qui prend place dans la collectivité et celui qui prend place dans l'espace privé dans une communauté où tout le monde se connaît? Qu'en est-il du rôle essentiel du magasin du village et des autres petites entreprises privées? La complexité de la relation entre la communauté et l'État, entre négligence et dépendance, nous semblait aussi particulièrement épineuse.

Face à ses défis, nous nous sommes davantage collées au concept de résilience pour rédiger cette thèse. La notion de résilience persistante qui met l'accent sur des changements plus subtils, plus constants et non uniquement sur de grands chocs nous a donné l'occasion de nous rapprocher de la réalité décrite par les Baleinois-es rencontré-es. L'approche des capitaux de la communauté, quant à elle, favorisait une compréhension de l'état de la résilience à Tête-à-la-Baleine et permettait les allées et venues entre les individus, les organisations et la communauté, plus interreliés que nous ne l'aurions cru au départ.

En définitive, si cette thèse ne permet pas de répondre à notre question initiale, elle permet tout de même de tisser un portrait de la résilience dans une communauté isolée québécoise au moment où nous l'avons étudiée. Plus encore, elle met en lumière et valorise le travail qui s'y fait pour faire face aux changements et pour offrir à sa population une communauté où il fait bon vivre.

Conclusion

En nous basant sur une approche socioécologique et critique de la résilience, nous souhaitons mettre en lumière le travail qui est fait pour assurer la résilience d'une communauté isolée nordique du Québec. Dans le cadre d'une étude de cas sur le village de Tête-à-la-Baleine en Basse-Côte-Nord, nous avons réalisé un séjour sur le terrain pour y mener des entretiens semi-dirigés et de l'observation et analysé une diversité de documents. Notre analyse des données a permis de décrire le travail et la nature des organisations locales de Tête-à-la-Baleine, les différents capitaux du village, l'importance du sentiment d'appartenance, les changements auxquels les Baleinois-es sont confronté-es.

Cela a permis de cerner comment les membres de la communauté et les organisations locales contribuent à reproduire, renforcer les capitaux du village et créer de nouveaux atouts. Nous avons aussi pu voir comment ces mêmes acteurs-trices parviennent à mobiliser ces atouts pour faire face à la plupart des défis auxquels ils sont confronté-es. Toutefois, la situation démographique actuelle menace la survie même du village et nécessite que l'on s'attaque aux freins qui limitent le développement de la résilience.

Dans le cas étudié, nous avons constaté que la résilience individuelle peut, jusqu'à un certain point, nuire à une résilience collective en éloignant la communauté d'actions transformatrices. En ce sens, si les initiatives qui visent à prendre soin de la population jouent un rôle important dans le développement de la résilience, des actions de nature plus politiques pourraient permettre d'accroître l'agentivité du village. Dans un autre d'idées, nous avons discuté du rapport complexe entre la communauté isolée et l'extérieur. Entre indépendance et dépendance, nous avons pu constater les liens multiples entre les organisations baleinoises et le reste du Québec et

du Canada tout en mettant en lumière l'interdépendance au sein du village. Les relations d'interdépendance contribuent, selon nous, à renforcer l'autonomie de la communauté face à l'extérieur. En définitive, cette recherche a permis de mieux saisir l'impact du travail collectif de reproduction sociale sur la résilience d'une communauté. En effet, ce travail occupe une place importante dans la communauté Tête-à-la-Baleine et lui permet de développer ses propres atouts pour faire face aux défis et aux changements. Toutefois, nous avons constaté la difficulté de décrire réellement comment une communauté isolée construit sa résilience au quotidien. Notre recherche a tout de même permis de mieux saisir l'état actuel de la résilience à Tête-à-la-Baleine. Elle a aussi permis d'aborder l'influence de l'isolement géographique sur la résilience et de mieux saisir le rôle de certaines organisations dans le développement et la mobilisation de ces capitaux pour faire face aux changements.

Cette recherche entame une réflexion sur la résilience des communautés isolées nordiques du Québec, mais n'avons ici ni la prétention de trouver une solution à long terme aux enjeux énoncés ni celle de révéler ce que les Baleinois-es savent bien mieux que nous et vivent quotidiennement. Néanmoins, nous croyons que la mise en commun des idées de personnes qui travaillent tous les jours à prendre soin de leur communauté permettra de mettre en lumière les efforts collectifs et individuels de ses membres. Pour les Baleinois-es, ce travail ne contiendra certainement pas de grandes révélations. Nous osons toutefois espérer que les analyses qui en ressortent sauront valoriser les grands atouts du village, tout en identifiant quelques pistes pour envisager les défis actuels et à venir. Sur le plan scientifique, cette recherche contribue à une meilleure connaissance de la Basse-Côte-Nord, région peu étudiée dans les sciences sociales québécoises. Plus encore, elle offre une meilleure compréhension de la résilience d'une communauté isolée, permettant de voir à la fois le travail qui est fait quotidien pour la renforcer,

les freins qui la limitent et d'entamer une réflexion sur la manière dont le contexte de l'isolement géographique peut l'impacter. Cette recherche permet de mettre de l'avant une compréhension de la résilience qui se veut persistante, dynamique et paradoxale. Enfin, elle propose aussi de joindre les approches socioécologique et critique de la résilience et de les ancrer dans un contexte encore peu exploré puisque cette littérature se penche plus souvent des sur des contextes urbains ou des recherches d'ordre théorique.

Nous reconnaissons, cependant, qu'un séjour sur le terrain d'une plus longue durée nous aurait certainement permis de développer des pistes d'analyses plus précises et plus variées. Un second séjour sur le terrain plus tard dans la recherche nous aurait donné l'occasion de saisir les changements rapides que connaît la communauté (ex. départ et arrivée de nouveaux acteurs). Un processus de validation plus exhaustif auprès des personnes interviewées aurait sûrement eu l'effet de renforcer nos pistes de recherche. Plus encore, les constats tirés de cette recherche ne suffisent pas à comprendre toute la complexité du sujet de la résilience des communautés nordiques isolées du Québec. Des menaces importantes comme les changements climatiques n'ont pu être abordés, notamment parce qu'ils n'ont presque pas été discutés par nos participant-es lors des entretiens. L'imminence de la crise démographique pourrait permettre d'expliquer cette quasi-absence (Amundsen, 2012). Nous notons toutefois l'importance que cet enjeu pourrait prendre sur les capitaux culturels, bâtis, sociaux et naturels dont dispose la communauté de Tête-à-la-Baleine, comme le laissent présager certaines sources (Cantin, 2021 ; Corneau et Robert, 2021). En nous intéressant à la résilience générale du village, nous savions que certains enjeux ne pourraient être couverts à leur juste valeur. Cela a cependant permis de nous rapprocher davantage des préoccupations exprimées par les participant-es. Une recherche spécifique sur le rôle du travail de reproduction sociale pour développer une résilience

communautaire face aux changements climatiques serait assurément un complément pertinent à cette étude.

Qui plus est, nous nous intéressons spécifiquement à une communauté allochtone dont les pratiques et les enjeux sont potentiellement différents de ceux d'une communauté autochtone. Dans l'ensemble du Québec, les communautés autochtones sont majoritaires parmi les communautés considérées comme isolées par le programme Nutrition Nord (Gouvernement du Canada, 2022). Une étude de cas multiples qui prendrait en compte une plus grande diversité de communautés isolées et une recherche plus étendue dans le temps auraient sans doute permis d'obtenir un regard plus complet sur la résilience des communautés nordiques isolées au Québec.

Sur une note plus personnelle et pour conclure, nous croyons que de faire une telle recherche dans le cadre d'une maîtrise en innovation sociale nous permet de voir l'innovation là où l'on ne la cherche pas forcément aux premiers abords. Loin des laboratoires d'innovation et autres propulseurs de jeunes pousses, nous trouvons dans une communauté comme Tête-à-la-Baleine, des individus et des organisations qui œuvrent tous les jours à l'avenir de leur village en mobilisant leur culture et les traditions pour faire face à des défis bien actuels. L'entraide, la solidarité et le partage mutuel de ressources au sein de la communauté ont, selon nous, de quoi inspirer les communautés urbaines du Québec.

Annexes

Annexe I - Formulaire de consentement



Titre du projet : *Résilience et reproduction sociale dans les communautés isolées nordiques: le cas de Tête-à-la-Baleine*

Luce Lemieux-Huard, supervisée par le Professeur Jonathan Durand-Folco, maîtrise en innovation sociale, École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère, Université Saint-Paul.

Invitation à participer : Je suis invité-e à participer à la recherche nommée ci-haut qui est menée par Luce Lemieux-Huard et supervisée par Professeur Jonathan Durand-Folco.

But de l'étude : Par cette étude, l'étudiante s'intéresse aux formes collectives que peut prendre le travail de reproduction sociale à Tête-à-la-Baleine. L'objectif est de comprendre comment ces initiatives peuvent contribuer à la résilience locale de la communauté. Par les entretiens semi-dirigés, nous nous intéresserons particulièrement à l'implication des résident-es de Tête-à-la-Baleine, ainsi qu'à leur perception de la vie dans cette communauté. Nous nous intéresserons aussi au travail et aux perceptions de certaines organisations supralocales.

Participation : Ma participation consistera essentiellement à participer à un entretien d'une durée de 1h pendant lequel je devrais engager une discussion avec l'étudiante au sujet des thèmes suivants : la vie quotidienne ma communauté, les forces et les défis de ma communauté et mon implication sociale. Lors de la discussion, il n'y aura pas de bonnes ou de mauvaises réponses. L'objectif est plutôt de partager mes expériences et mes perceptions au sujet de la communauté de Tête-à-la-Baleine. La séance est prévue pour le [entrer date]. Elle se déroulera [entrer lieu]. L'entretien se déroulera [en personne/au téléphone/en appel vidéo]. Il me sera aussi proposé de répondre à des questions complémentaires lors d'un deuxième entretien, au besoin. Je pourrai refuser ou accepter cette proposition librement.

Risques: En participant à cette recherche, je comprends que je devrai partager de l'information personnelle concernant mes expériences de vie et mes perceptions. Je m'expose à de très faibles risques d'inconfort émotionnel. Pour réduire ces risques, l'étudiante m'a assuré que :

- l'entretien de ne devrait pas couvrir de sujets sensibles ou intimes;
- je suis libre de ne pas répondre à certaines questions si je le souhaite;
- je peux interrompre l'enregistrement et/ou la séance à tout moment.

COVID-19

Dans le contexte de la pandémie de COVID-19, je comprends qu'une rencontre en présence implique un risque de contagion. Pour limiter ce risque, les mesures suivantes seront prises :

- l'étudiante est doublement vaccinée;
- un test de dépistage pour la COVID-19 a été réalisé avant son départ pour Tête-à-la-Baleine;
- une distance de 2 mètres sera respectée en tout temps entre l'étudiante et les participant-es;

- tous les contacts physiques seront évités (ex. poigné de main);
- l'hygiène des mains sera appliquée (ex. lavage des mains avant et après le partage de papiers);
- l'étudiante portera un masque de procédure durant l'entretien;
- l'étudiante assurera qu'elle ne présente aucun symptôme de la COVID-19;
- l'étudiante m'a informé de la possibilité de réaliser l'entretien à distance si cela me convient mieux.

Avantages : Ma participation à cette étude contribuera au développement des savoirs au sujet de la résilience dans une communauté nordique isolée comme celle de Tête-à-la-Baleine. De plus, ma participation contribuera à valoriser les forces et les atouts de ma communauté et à mieux connaître les initiatives qui permettent de les développer davantage.

Confidentialité et anonymat: J'ai l'assurance de l'étudiante que l'information que je partagerai avec elle restera strictement confidentielle. Je m'attends à ce que le contenu ne soit utilisé que pour réaliser la recherche nommée ci-haut et selon le respect de la confidentialité. Pour assurer la confidentialité et l'anonymat des participants, l'étudiante s'engage à :

- ne pas discuter de l'identité des participants (mis à part avec le superviseur de cette recherche) et à ne révéler aucune information permettant de les identifier;
- remplacer le nom des participants par un code connu uniquement de l'étudiante dans chacun des documents de travail;
- conserver les enregistrements et notes dans des environnements protégés (disque dur protégé par un code d'accès, classeur verrouillé);
- présenter les résultats de l'étude de manière à limiter le plus possible les risques d'identification. Ainsi, les noms et les informations personnelles (comme l'âge, par exemple) n'apparaîtront pas dans la thèse de l'étudiante ni dans tout autre document publié.

Malgré toutes ces précautions, un risque d'identification demeure possible en raison du petit nombre d'habitant-es de la communauté.

Conservation des données: Les documents numériques (enregistrement audio, enregistrements des appels vidéo, notes, verbatim etc.) seront entreposés dans des fichiers protégés par un code d'accès sur un disque dur verrouillé. Les documents en format papier seront conservés dans un classeur verrouillé au domicile de l'étudiante. Les documents nominatifs (formulaire de consentement, par exemple) seront conservés à l'écart des documents codés pour éviter que l'on puisse les associer. L'étudiante et son superviseur seront les seules personnes ayant accès aux données. Selon les règlements en vigueur à l'Université Saint-Paul, les documents doivent être conservés pour une durée de 5 ans. Une fois cette période terminée, les documents numériques seront supprimés et les documents papier seront déchiquetés.

Participation volontaire: Ma participation à la recherche est volontaire et je suis libre de me retirer en tout temps. Je peux aussi refuser de répondre à certaines questions. Aucune justification ne sera demandée. Si je choisis de me retirer de l'étude, les données recueillies jusqu'à ce moment seront supprimées immédiatement et ne seront pas prises en considération dans les résultats de l'étude.

Acceptation: Je _____ accepte de participer à cette recherche menée par Luce Lemieux-Huard, étudiante à la maîtrise en Innovation sociale à l'École Élisabeth-Bruyère de l'Université Saint-Paul et supervisée par le Professeur Jonathan Durand-Folco.

Pour tout renseignement additionnel concernant cette étude, je peux communiquer avec l'étudiante ou son superviseur.

Cette recherche a été approuvée par le Comité d'éthique de la recherche (CER). Pour tout renseignement sur les aspects éthiques de cette recherche, je peux m'adresser au Bureau de la recherche et de la déontologie, Université Saint-Paul, 223 rue Main, K1S 1C4, Ottawa, ON (613) 236-1393. Il y a deux copies du formulaire de consentement, dont une copie que je peux garder.

Signature du participant: _____
(signature)

Date: _____

Signature de l'étudiante : _____
(signature)

Date: _____

Annexe II - Guide d'entretien – Acteurs locaux

Bonjour,

D'abord, je souhaite vous remercier de prendre le temps de me rencontrer. Votre participation est grandement appréciée et me sera très utile pour mieux comprendre la réalité à Tête-à-la-Baleine. Notre conversation portera sur votre implication dans la communauté, la vie quotidienne à Tête-à-la-Baleine, les forces et les défis du village.

Tout ce qui sera discuté ici est confidentiel. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, ce qui m'intéresse c'est votre expérience. Si jamais une question vous rend mal à l'aise, n'hésitez pas à me le souligner, nous pourrions passer à la suivante sans problème. Vous êtes aussi libre de mettre fin à la conversation si vous êtes inconfortable. Afin de faciliter le travail d'analyse, j'aimerais pouvoir enregistrer notre échange. Est-ce que cela vous convient?

Est-ce que vous avez des questions avant de débiter? Vous pourrez aussi me poser vos questions à tout moment pendant l'entretien.

Je vais maintenant commencer l'enregistrement.

1. Pour commencer l'entretien, j'aimerais discuter de [nom de l'initiative] et de votre implication. Comment décririez-vous le travail fait par [nom de l'initiative]?
 - a. Quelle est la mission? (pour répondre à quel besoin?)
 - b. Environ combien de personnes bénéficient des activités (ou y participent)?
 - c. Quel est votre rôle au sein de l'initiative?
 - d. Qu'est-ce qui vous a motivé à vous impliquer?
2. Selon vous, quel est l'impact de votre initiative sur la communauté de Tête-à-la-Baleine?
 - a. Sur les individus qui participent ou qui bénéficient des services?
 - b. Sur le dynamisme de la communauté?
 - c. Sur l'environnement?
 - d. Pouvez-vous me donner quelques exemples de réalisations/bons coups?
3. À votre avis, qu'est-ce qui permet à votre initiative de fonctionner ou d'avoir un certain succès à Tête-à-la-Baleine?
 - a. Votre initiative s'inscrit-elle dans la culture ou les traditions locales?
 - b. Recevez-vous un certain support de la part d'autres organisations?
4. Est-ce que votre initiative a connu ou connaît des obstacles qui limitent son fonctionnement/succès? Si oui, lesquels?
5. Comment percevez-vous l'avenir de votre initiative?
 - a. Échelle temporelle (projet ponctuel, là pour rester, menacé pour X raisons?)
 - b. Selon vous, si votre initiative venait à disparaître, quelle trace en restera à Tête-à-la-Baleine?
 - c. À votre avis, quel impact la fin de l'initiative aurait-elle sur la communauté?

6. Mise à part votre implication à une initiative X [et X], est-ce que votre engagement dans la communauté prend d'autres formes?
- Autres implications formelles?
 - Soutien informel envers des membres de la communauté? (entraide entre voisins, famille, etc.)

→ *Recommencer si impliquer dans d'autres comités/initiatives dont nous avons connaissance.*

7. J'aimerais maintenant discuter de votre perception de la vie à Tête-à-la-Baleine, tout en continuant de faire de lien avec votre implication. Donc, comment est-ce vous décririez la vie quotidienne à Tête-à-la-Baleine?
- Relations interpersonnelles (famille, voisinage, amis)
 - Vie communautaire (activités, regroupements, lieux publics, traditions)
 - Isolement et environnement naturel
 - Services offerts/emplois
8. Selon vous, quelles sont les principales forces de la communauté?
- Pouvez-vous me donner quelques exemples concrets de comment cela prend forme?
 - À votre avis, est-ce qu'il est possible de lier ces forces et le travail de [nom de l'initiative]? Si oui, comment? Si non, pourquoi?
9. Selon votre expérience, quels sont les principaux enjeux/défis à Tête-à-la-Baleine?
- Quel est l'effet de ces défis sur la vie quotidienne, à votre avis?
10. Au meilleur de votre connaissance, est-ce que le village de Tête-à-la-Baleine a vécu des bouleversements importants dans les dernières années? Si oui, lesquels?
- Quels impacts ces bouleversements ont-ils eus sur la communauté selon vous?
 - Quelles traces reste-t-il de cela aujourd'hui? Cela peut être des traces positives comme négatives.
11. Face aux défis ou aux bouleversements soudains, quelles actions/stratégies sont mises en place?
- Qui s'occupent (ou devraient s'occuper) de mettre en place des solutions?
 - Comment est-ce que [nom de l'initiative] agit-elle sur ces défis?
 - En général, diriez-vous que les habitant-es se sont adapté-es aux défis et aux bouleversements? Si oui, comment?
 - Est-ce qu'il y a des défis qui vous semblent insurmontables?

12. Comment voyez-vous le futur à Tête-à-la-Baleine? Dans 5, 10 ou 20 ans?
- Point de vue personnel/ménage?
 - Point de vue de la communauté?
 - Point de vue l'environnement physique (route, changements climatiques, système alimentaire, ressources naturelles?)

L'entretien tire maintenant à sa fin. Il ne me reste que quelques questions très brèves.

13. Depuis combien d'années habitez-vous à Tête-à-la-Baleine?
14. Quelle est votre occupation principale?
15. Comment aimeriez-vous être informé des résultats de cette recherche?
16. À votre avis, quelle serait la meilleure façon de partager les résultats avec l'ensemble de la communauté?
17. Avant de terminer, est-ce qu'il y a autre chose dont vous aimeriez discuter et qui n'a pas été abordée?

Je vous remercie sincèrement de votre participation. Cette discussion m'a vraiment permis de mieux saisir votre vision de la vie à Tête-à-la-Baleine et votre implication dans la communauté. Dans les prochains jours, je vais continuer de rencontrer d'autres participant-es et je vais commencer le travail d'analyse. Si jamais il y a quelque chose dont vous aimeriez me parler après coup, n'hésitez pas à me contacter. De mon côté, j'aimerais savoir si vous seriez ouverte à ce que je vous contacte à nouveau au cas où j'aurais de nouvelles questions au moment de l'analyse. Enfin, si cela vous intéresse, je peux vous tenir au courant des avancements du projet avec plaisir. Merci encore!

Annexe III - Guide d'entretien – acteurs régionaux

Bonjour,

D'abord, je souhaite vous remercier de prendre le temps de me rencontrer. Votre participation est grandement appréciée et me sera très utile pour mieux comprendre la réalité à Tête-à-la-Baleine et plus largement sur la Basse-Côte-Nord. Notre conversation portera sur votre organisation et sur votre implication dans le village de Tête-à-la-Baleine. Nous aborderons tout particulièrement les initiatives auxquelles vous avez participé.

Tout ce qui sera discuté ici est confidentiel. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, ce qui m'intéresse c'est votre expérience. Si jamais une question vous rend mal à l'aise, n'hésitez pas à me le souligner, nous pourrions passer à la suivante sans problème. Vous êtes aussi libre de mettre fin à la conversation si vous êtes inconfortable. Afin de faciliter le travail d'analyse, j'aimerais pouvoir enregistrer notre échange. Est-ce que cela vous convient?

Est-ce que vous avez des questions avant de débiter? Vous pourrez aussi me poser vos questions à tout moment pendant l'entretien.

Je vais maintenant commencer l'enregistrement.

1. Pour commencer, pouvez-vous me parler de [nom de l'organisation]?

- a. Mission, valeurs, objectifs
- b. Échelle spatiale d'intervention
- c. Bref historique

2. Parlez-moi un peu de votre rôle au sein de cette organisation?

- a. Titre, année d'expérience
- b. Tâches, dossiers
- c. Sur quel territoire

3. Comment est-ce que vous et votre organisation êtes impliqués dans la communauté de Tête-à-la-Baleine?

- a. Exemples d'interventions passées, présentes et futures?
- b. Est-ce que votre organisation collabore avec des initiatives locales/ la population locale? Si oui, comment?

4. À votre connaissance, quels sont les impacts concrets de vos interventions à Tête-à-la-Baleine?

- a. Individus?
- b. Communauté?
- c. Environnement?

5. Selon vous, est-ce qu'il y a des obstacles qui limitent votre capacité d'agir à Tête-à-la-Baleine? Si oui, lesquelles?

6. Au contraire, pensez-vous qu'il y a des facteurs qui facilitent votre travail dans cette communauté? Pouvez-vous me les décrire?

7. **Mise à part votre implication au sein de l'organisation X, est-ce que votre engagement dans la communauté prend d'autres formes? Si oui, lesquelles?**
- Autres implications formelles
 - Soutien informel envers les membres de la communauté

[Résumer les propos] Je voudrais maintenant aborder votre perception de la vie à Tête-à-la-Baleine.

8. **Selon vous, quelles sont les forces de cette communauté?**
- Pouvez-vous me donner des exemples concrets de comment cela prend forme?
 - D'après vos connaissances, qu'est-ce explique la présence de ces forces dans cette communauté?
 - En quoi les actions de [nom de l'organisation] sont-elles liées à ces forces?
9. **À votre avis, quels sont les principaux enjeux/défis dans la communauté de Tête-à-la-Baleine?**
- Quel est l'effet de ces défis sur la vie quotidienne à Tête-à-la-Baleine, à votre avis?
10. **Depuis que vous travaillez au sein de l'organisation X, jugez-vous que la communauté de Tête-à-Baleine a connu des bouleversements importants?**
- Pouvez-vous me décrire ces bouleversements?
 - Quelles traces, positives ou négatives, reste-t-il de ces événements?
11. **Face aux défis ou aux bouleversements soudains, quelles actions/stratégies sont mises en place?**
- Qui s'occupent (ou devraient s'occuper) de mettre en place des solutions?
 - En quoi votre organisation y participe?
 - En général, diriez-vous que les habitant-es se sont adapté-es aux défis et aux bouleversements? Si oui, comment?
 - Est-ce qu'il y a des défis qui vous semblent insurmontables?
12. **Comment voyez-vous Tête-à-la-Baleine dans 5, 10, 15 ans?**
- Communauté
 - Environnement
13. **Selon vous, est-ce que les constats que nous venons de tirer au sujet de Tête-à-la-Baleine s'applique à la majorité des communautés de la Basse-Côte-Nord?**
- Pourquoi?

Donc, si j'ai bien compris [résumer les propos]. L'entrevue tire maintenant à sa fin. Il ne reste quelques questions très brèves.

14. **Depuis combien d'années habitez-vous sur la Basse-Côte-Nord?**

15. Dans quelle localité habitez-vous?

16. Selon vous, quelle serait la meilleure manière de partager les résultats de cette recherche avec la population de Tête-à-la-Baleine?

17. Avant de terminer, est-ce qu'il y a autre chose dont vous aimeriez discuter et qui n'a pas été abordée?

Je vous remercie sincèrement de votre participation. Cette discussion m'a vraiment permis de mieux saisir votre vision de la vie à Tête-à-la-Baleine et votre travail au sein de l'organisation X. Dans les prochains jours, je vais continuer de rencontrer d'autres participant-es et je vais commencer le travail d'analyse. Si jamais il y a quelque chose dont vous aimeriez me parler après coup, n'hésitez pas à me contacter. De mon côté, j'aimerais savoir si vous seriez ouvert-e à ce que je vous contacte à nouveau si j'ai de nouvelles questions au moment de l'analyse. Enfin, si cela vous intéresse, je peux vous tenir au courant des avancements du projet avec plaisir. Merci encore!

Annexe IV - Certificat d'éthique



**CERTIFICAT D'ÉTHIQUE
ETHICS CERTIFICATE**

1360.10/21 - Luce Lemieux-Huard



September 17, 2021

Université Saint Paul University
223, Main Ottawa (Ontario) Canada K1S 1C4
Tel 613 236-1393 Fax 613 782-3005



CERTIFICAT D'ÉTHIQUE | ETHICS CERTIFICATE

Dossier CER #	1360.10/21		
Nom	Prénom	Affiliation	Rôle
Lemieux-Huard	Luce	Faculté de sciences humaines	Étudiante-Chercheure principale
Durand Folco	Durand	Faculty of Human Sciences	Superviseur
Type de demande	Thèse de maîtrise		
Titre	Résilience et reproduction sociale dans les communautés isolées nordiques: le cas de Tête-à-la-Baleine.		

Approbation jj-mm-aaaa	Échéance jj-mm-aaaa	Décision (*)
17-09-2021	16-09-2022	(1) Approuvé

(*) Décision :

Le projet est approuvé et un certificat d'éthique est accordé. Le recrutement et la collecte des données peuvent débuter conformément aux processus décrits dans le formulaire de demande. Veuillez donc utiliser la référence #1360.10/21 pour tous vos documents. L'approbation éthique s'applique pendant un an. Toute modification du projet doit d'abord être approuvée par le CER avant que les changements puissent être mis en œuvre. Un rapport de renouvellement pour les projets en cours doit être soumis.

1. Le Comité d'éthique de la recherche (CER) de l'Université Saint-Paul entérine, à la lumière de la Politique des trois conseils-[Énoncé de politique des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains \(EPTC2\)](#), votre demande d'éthique et émet un certificat pour ce projet pour la période stipulée et ce selon les conditions décrites plus haut.
2. Il est entendu que le protocole de recherche ne peut être modifié sans l'autorisation écrite du CER. Ceci comprend la durée du projet, tout recrutement additionnel pour de nouveaux participants, de nouveaux sites de cueillette de données et toute modification pour des travaux de recherche qui exigent un permis additionnel, tel la cueillette de données dans des écoles. Seules de menues modifications administratives sont autorisées.
3. Le CER doit être avisé de tout changement ou concours imprévu de circonstances qui pourraient avoir une incidence importante sur le déroulement de la recherche, en lien avec tout risque de la part des participants et leur bien-être.
4. Toutes modifications au projet, à tout renseignement lié, au consentement et au recrutement devront être soumises au Bureau de la recherche et de la déontologie pour approbation par le CER.
5. Le chercheur principal (professeur ou étudiant) devra soumettre un rapport final au terme de la période afin qu'une prolongation soit accordée ou le dossier fermé.
6. Les documents ayant trait à la promotion du projet, au recrutement et au consentement doivent afficher le numéro de certificat indiqué plus haut. Ils doivent également indiquer les coordonnées du professeur ou de l'étudiant advenant que les participants souhaitent poser des questions en lien avec leur projet. Les documents peuvent également indiquer les coordonnées du Bureau de la recherche et de la déontologie.

Louis Perron, Ph.D.
Président
Comité d'éthique de la recherche (CER)

Annexe V – Tableaux «The diverse economy» selon J.K Gibson-Graham

LABOR	COMPENSATION	ENTERPRISE	APPROPRIATION OF SURPLUS	LABOR	COMPENSATION
UNPAID Housework Family care Neighborhood work Volunteer Self-provisioning labor Slave labor	Nonmonetary Nonmonetary Nonmonetary Nonmonetary Food and other goods Food and lodging	NONCAPITALIST Communal Independent Feudal Slave	Cooperators Self Landlord/household head Slave owner/leaser	UNPAID Housework Family care Neighborhood work Volunteer Self-provisioning labor Slave labor	Nonmonetary Nonmonetary Nonmonetary Nonmonetary Food and other goods Food and lodging
WAGE LABOR Salaried Unionized Nonunionized Part time Temporary Seasonal Familial	Negotiated salary + benefits Protected wage + benefits Unprotected Un/Protected wage Unprotected Unprotected Personally set wage	CAPITALIST Family firm Private unincorporated firm Public company Multinational	Family Business owners Board of directors Board of directors	WAGE LABOR Salaried Unionized Nonunionized Part time Temporary Seasonal Familial	Negotiated salary + benefits Protected wage + benefits Unprotected Un/Protected wage Unprotected Unprotected Personally set wage
ALTERNATIVE PAID Self-employed Cooperative Indentured Reciprocal labor In-kind Work for welfare	Living expenses + savings Cooperative wage + share Food, lodging, and stipend Reciprocated labor In-kind payment Dole payment	ALTERNATIVE CAPITALIST State enterprise Green firm Socially responsible firm Nonprofit Producer and consumer cooperatives	State Board of directors Board of directors Board of directors Producers, consumers	ALTERNATIVE PAID Self-employed Cooperative Indentured Reciprocal labor In-kind Work for welfare	Living expenses + savings Cooperative wage + share Food, lodging, and stipend Reciprocated labor In-kind payment Dole payment

Source : J.K Gibson-Graham, 2006, pp.61-63-65.

Références

Albero, B. (2011). L'étude de cas : une modalité d'enquête difficile à cerner. Dans B. Albero & N Poteaux (Dir.), *Enjeux et dilemmes de l'autonomie. Une expérience d'autoformation à l'université* (pp.15-25). Maison des Sciences de l'Homme.

Aldrich, D. P., & Meyer, M. A. (2014). Social Capital and Community Resilience. *American Behavioral Scientist*, 59(2), 254-269. [10.1177/0002764214550299](https://doi.org/10.1177/0002764214550299)

Amudsen, H. (2012). Illusions of Resilience? An Analysis of Community Responses to Change in Northern Norway. *Ecology and Society*, 17 (4), 46. <http://dx.doi.org/10.5751/ES-05142-170446>

Andres, L., & Round, J. (2015). The role of 'persistent resilience' within everyday life and polity : households coping with marginality within the 'Big Society'. *Environment and Planning A*, 47, 676-690.

Benoist, J. (1986, 23-25 octobre). *L'insularité comme dimension sociale* [Conférence], *Iles tropicales : insularités, «insularisme»*, Université Michel de Montaigne, Bordeaux, France.

Berkes, F., & Ross H. (2012). Community Resilience : Toward an Integrated Approach. *Society and Natural Resources*, 26, 5-20.

Cantin, A. (2021, 27 janvier). Changements climatiques : pas de route blanche. *TVA Nouvelles*. <https://www.tvanouvelles.ca/2021/01/27/changements-climatiques-pas-de-route-blanche>.

Charmaz, K. (2016). Shifting the Grounds: Constructivist Grounded Theory Methods. Dans J. M. Morse (Dir.), *Developping Grounded Theory – The Second Generation* (pp. 127-193). Routledge.

Clermont, P. (2022, 18 juillet). Tête-à-la-Baleine se prépare à accueillir des Ukrainiens. *CJTB*, <https://cjtbradio.ca/tete-a-la-baleine-se-prepare-a-accueillir-des-ukrainiens/>

Clermont, P. (2022, 17 mars). L'attraction de nouveaux résidents en Basse-Côte-Nord, un travail de longue haleine. *CJTB*. <https://cjtbradio.ca/lattraction-de-nouveaux-residents-en-basse-cote-nord-un-travail-de-longue-haleine/>

Comité directeur FARR-OVT. (2017). *Priorités régionales de la Côte-Nord*, Sept-Îles. <http://caniapiscau.net/files/view/fc262633e6b191c>.

Corneau, M. (journaliste), & Robert, J (réalisateur). (2021, 24 avril). *La Semaine Verte : Prisonniers du climat en Basse-Côte-Nord*, Radio-Canada, 00 :17 :50. <https://ici.radio-canada.ca/tele/la-semaine-verte/site/segments/reportage/352436/carbone-route-blanche-changements-climatiques>

- Cote, M., & Nightingale, A.J. (2012). Resilience thinking meets social theory: Situating social change in socio-ecological systems (SES) research. *Progress in Human Geography*, 36, 475-489. <https://doi.org/10.1177/0309132511425708>
- Cretney, R., & Bond, S. (2014). 'Bouncing back' to capitalism? Grass-roots autonomous activism in shaping discourses of resilience and transformation following disaster. *Resilience*, 2(1), 18-31.
- Davoudi, S. (2018). Just Resilience. *City & Community*, 17 (1), 3-7. <https://doi.org/10.1111/cico.12281>
- DeVerteuil, G., & Golubchikov, O. (2016). Can Resilience be Redeemed? Resilience as a metaphor for change, not against change. *Analysis of Urban Change, Theory, Action*, 20 (1), 143-151. <https://doi.org/10.1080/13604813.2015.1125714>.
- Downes, B. J., Miller F., Barnett J., Glaister A., & Ellemor H. (2012). How do we know about resilience? An analysis of empirical research on resilience, and implications for interdisciplinarity praxis. *Environmental Research Letters* 8, 1-8. <https://doi.org/10.1088/1748-9326/8/1/014041>
- Duquette, M.-P., Demmers, T., Lacroix, A., Scatliff, C., & Desrosiers-Choquette, J. (2011). *Étude sur la détermination du coût du panier à provisions nutritif dans trois régions du Québec – Rapport du Projet Région de la Côte-Nord*. Montréal : Dispensaire diététique de Montréal. https://www.cisss-cotenord.gouv.qc.ca/fileadmin/internet/cisss-cotenord/Documentation/Etudes_et_analyses/Etude_sur_la_determination_du_cout_du_panier_a_provisions_nutritif_dans_trois_regions_du_Quebec.pdf
- Emery, M., & Flora, C. (2006). Spiraling-Up : Mapping Community Transformation with Community Capitals Framework. *Journal of the Community Development Society*, 37(1), 19-35. <https://doi.org/10.1080/15575330609490152>
- Federici, S. (2019). *Re-enchanting the World. Feminism and the Politics of the Commons*. PM Press.
- Fomoa-Adenet M., & Rientort L. (2008). Territoires ruraux insulaires et développement durable. *Études caribéennes*, 11. <https://doi.org/10.4000/etudescaribeennes.3454>
- Forest, J. (2021, 10 juin). Tête-à-la-Baleine relié à La Tabatière par la route 138 en 2025, *CJTb*. <https://cjtbradio.ca/tete-a-la-baleine-relie-a-la-tabatiere-par-la-route-138-en-2025/>
- Fraser, N. (2018). Derrière l'antre secret de Marx : pour une conception élargie du capitalisme. *Les Temps Modernes*, 699 (3), 2-24 : <https://doi.org/10.3917/lm.699.0002>.
- Gaudet, S. & Robert, D. (2018). *L'aventure de la recherche qualitative : du questionnement à la rédaction scientifique*. University of Ottawa Press.

Garreau, L., & Bandeira-De-Mello R. (2010). *La théorie enracinée en pratique : vers un dépassement de la tension entre scientificité et créativité dans les recherches basées sur la théorie enracinée*. AIMS 2010,. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00580543>

Gibson-Graham, J.K. (2006). *A Postcapitalist Politics*. Minneapolis : University of Minnesota Press.

Gouvernement du Canada (2022, 20 juin). *Nutrition Nord Canada : Communautés admissibles*. Nutrition Nord Canada. <https://www.nutritionnorthcanada.gc.ca/fra/1415540731169/1415540791407>

Guimond, L. (2006). *Isolement et identité : l'espace vécu dans deux communautés francophones de la Basse-Côte-Nord*, Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa. <https://ruor.uottawa.ca/handle/10393/27248>

Himes-Cornell, A., & Hoelting, K. (2015). Resilience strategies in the face of short- and long-term change : out-migration and fisheries regulation in Alaskan fishing communities. *Ecology and Society*, 20(2), 9. <http://dx.doi.org/10.5751/ES-07074-200209>

Holling, C. S. (1973). Resilience and stability of ecological systems. *Annual review of ecology and systematics*, 4, 1-23.

Hull, S. (2013). *Doing Grounded Theory. Notes for the aspiring qualitative analyst*. University of Cape Town.

Institut de la statistique du Québec. 2020. *Panorama des régions du Québec*. Institut de la statistique du Québec. <https://statistique.quebec.ca/fr/fichier/panorama-des-regions-du-quebec-edition-2020.pdf>

Institut de la statistique du Québec. (2022, 13 janvier). *Population et structure par âge et sexe – Régions*. <https://statistique.quebec.ca/fr/document/population-et-structure-par-age-et-sexe-regions-administratives>

Institut de la statistique du Québec. (2022, 13 janvier). *Population et structure par âge et sexe - Municipalités régionales de comté (MRC)*. <https://statistique.quebec.ca/fr/document/population-et-structure-par-age-et-sexe-municipalites-regionales-de-comte-mrc>

Jehlicka, P., Danek P., & Vavra J. (2018). Rethinking resilience : home gardening, food sharing and everyday resistance. *Canadian Journal of Development Studies*, 40 (4), 511-527.

Kirouac-Poirier, M. (2021, 6 janvier). Les élus de la Basse-Côte-Nord réclament une desserte fiable. *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1761155/transport-basse-cote-nord-stq-appvisionnement-bella-degagnes-anticosti-nordik-livraison-denrees>

Lachapelle, R., & Bourque, D. (2012). *Subir ou bâtir l'avenir : les enjeux du développement social sur la Côte-Nord*. Cahier CRCOC. <http://w4.uqo.ca/crcoc/Fichiers/cahiers/1205.pdf>

Lang, T. (2019). «Towards a Critical Political Geography of Resilience Machines in Urban Planning» dans *The Resilience Machine*. Sous la direction de Jim Bohland, Simin Davoudi et Jennifer Lawrence. New York : Routledge.

Lévesque, F. (2021). *Raconte-moi notre histoire* [Baladodiffusion]. CJTB.
<https://cjtbradio.ca/podcast/>

Loi concernant la municipalité de la Côte-Nord du Golfe-du-Saint-Laurent, 1963. c.97.

MacLeavy, J., Fannin, M., & Lerner, W. (2021). Feminism and futurity: Geographies of resistance, resilience and reworking, *Progress in Human Geography*, 45 (6), 1558-1579.
<https://doi.org/10.1177/03091325211003327>

Magis, K. (2010). Community Resilience: An Indicator of Social Sustainability. *Society and Natural Resources*, 23, 401-416. <https://doi.org/10.1080/08941920903305674>

Martin-Breen, Patrick & J. Marty Anderies. 2011. *Resilience : A Literature Review*, S.l. : The Bellagio Initiative.

Mattarita-Castante, D., Trejos, B., Qin H., Joo D., & Debner, S. (2017). Conceptualizing community resilience: Revisiting conceptual distinctions. *Community Development*, 48 (1), 105-123. <https://doi.org/10.1080/15575330.2016.1248458>

Menec, V., Bell S., Novek S., Minnigaleeva G. A., Morales, E., Ouma T., Parodi J. F., & Winterton R. (2015). Making Rural and Remote Communities More Age-Friendly : Experts' Perspectives on Issues, Challenges, and Priorities. *Journal of Aging & Social Policy*, 27, 173-191. <https://doi.org/10.1080/08959420.2014.995044>

Morse, J.M. (2016). Dialogue : Doing Grounded Theory. Dans J.M. Morse (Dir.) *Developping Grounded Theory – The Second Generation* (pp. 21-23). Routledge.

MRC du Golfe-du-Saint-Laurent. (n.d). *Municipalités*. <https://mrcgsl.ca/municipalites/>

Njie, B., & Asimiran S. (2014). Case Study as a Choice in Qualitative Methodology. *Journal of Research & Method in Education*, 4(3), 35-40. <https://doi.org/10.9790/7388-04313540>

Patel, S. S., Rogers M. B., Amlôt R., & Rubin J. G. 2017. What Do We Mean by ‘Community Resilience’? A Systematic Literature Review of How It Is Defined in the Literature. *PLoS currents* 9. [10.1371/currents.dis.db775aff25efc5ac4f0660ad9c9f7db2](https://doi.org/10.1371/currents.dis.db775aff25efc5ac4f0660ad9c9f7db2)

Peuziat, I., Brigand, L., Arenas, F., Núñez A., Salazar, A., & Escobar H. (2012). L’isolement géographique : contrainte ou opportunité pour les territoires? Regards croisés en Patagonie chilienne. *Norois* 225(4), 47. <https://doi.org/10.4000/norois.4336>

Pigg, K., Gasteyer, S. P., Martin, K. E., Keating K., & Apaliyah, G. P. (2013). The community Capitals Framework: an empirical examination of internal relationships. *Community Development*, 44(4), 492-502. <https://doi.org/10.1080/15575330.2013.814698>

Plante, S., Chouinard O., & Bernatchez, P. (2007). *Politiques, gouvernance et renforcement des capacités communautaires d'adaptation aux changements climatiques des zones côtières, insulaires et continentales*. Centre de recherche sur le développement territorial. <https://depot.erudit.org/bitstream/003281dd/1/Rapport-Gouvernance-communautaires-cotiere-PLANTE-et-al-A-2007.pdf>

Radio-Canada. (2017, 31 décembre). Il y a 10 ans, Aylmer Sound disparaissait. *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1075725/10-ans-aylmer-sound-fermeture-village-cote-nord>

Rapaport, C., Hornik-Lurie, T., Cohen, O., Lahad, M., Leykin, D., & Aharonson-Daniel, L. (2018). The relationship between community type and community resilience. *International Journal of Disaster Risk Reduction*, 31, 470-477. <https://doi.org/10.1016/j.ijdrr.2018.05.020>

Seawright, J., & Gerring, J. (2008). Case Selection Techniques in Case Study Research : A Menu of Qualitative and Quantitative Options. *Political Research Quarterly* 61(2), 294-308. <https://www.jstor.org/stable/20299733>

Shaked, H., & Schechter, C. (2017). *System Thinking for School Leader. Holistic Leadership for Excellent Education*. Springer.

Sharifi, A. (2016). A critical review of selected tools for assessing community resilience. *Ecological Indicators* 69, 629-647. <https://doi.org/10.1016/j.ecolind.2016.05.023>

Sinaï, A., Stevens R., Servigne P. & Carton, H. (2017). *Petit traité de résilience locale*. Écosociété.

Smirnova, V., Lawrence J., & Bohland J. (2020). The critical turn of resilience: Mapping thematic communities and modes of critical scholarship. *The Geographical Journal*, 187,16-27. <https://doi.org/10.1111/geoj.12370>

Statistique Canada. (2016). *Profil de recensement. Recensement 2016..* <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F>

Statistique Canada. (2021). *Profil de recensement, Recensement 2020*. <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&SearchText=T%C3%AAte%2D%C3%A0%2Dla&DGUIDlist=2021A0006240225&GENDERlist=1,2,3&STATISTIClist=1&HEADERlist=0>

Stofferahn, C. (2012). Community capitals and disaster recovery: Northwood ND recovers from an EF 4 tornado. *Community Development*, 43 (5), 581-598. <https://doi.org/10.1080/15575330.2012.732591>

Stone-Jovicich, S., Goldstein, B. E., Brown K., Plummer R., & Olsson, P. (2018). Expanding the contribution of the social sciences to social-ecological resilience research. *Ecology and Society*, 23 (1), 41-50. <https://doi.org/10.5751/ES-10008-230141>

Townshend, I., Awosoga, O., Kulig J., & Fan, J. H. (2014). Social cohesion and resilience across communities that have experienced a disaster. *Natural Hazards* 76, 913-938 <https://doi-org.proxy.bib.uottawa.ca/10.1007/s11069-014-1526-4>

Tremblay, N-A., & Trottier, S. (réalisateurs) (2018). *Les Coasters [Film]*. TV5 Unis. <https://www.tv5unis.ca/les-coasters>

Trogal, K. (2015). Making Resilience. Work and Value. Dans E. Manzini, J. Till (Dir.) *Cultures of Resilience*. (pp.34-38). Hato Press. <http://culturesofresilience.org/wp-content/uploads/resources/CoR-Booklet-forHomePrinting.pdf>

Trogal, K. (2018). Resilience as interdependence. Learning from the care ethics of subsistence practices. Dans K. Trogal, I. Bauman, R. Lawrence, D. Petrescu (Dir.), *Architecture & Resilience. Interdisciplinary dialogues* (pp.190-203). Routledge. <https://doi-org.proxy.bib.uottawa.ca/10.4324/9781315159478>

Wilson, G. A. (2015). Community resilience and social memory. *Environmental Values* 24(2), 227.

Zechner, M. 2018. Re-situer la précarité en temps de crise. Interdépendance et déplacement en espace(s) urbain(s). *Émulations*, 28, 120-136. <https://doi.org/10.14428/emulations.028.09>